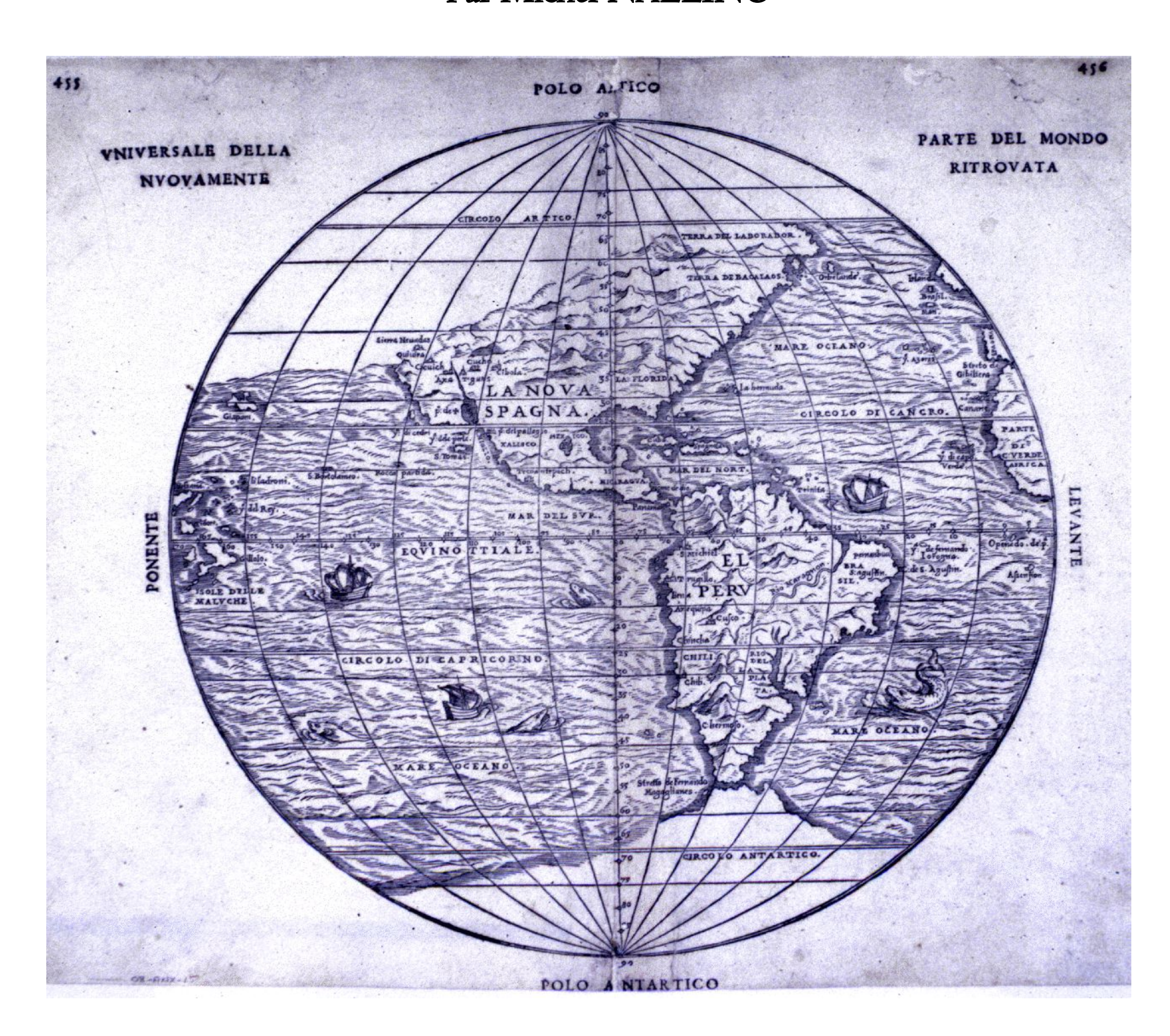
FRAY MARCOS DE NIZA, 1495 - 1558

FRERE MARC DE NICE

A LA POURSUITE DE L'UTOPIE FRANCISCAINE AUX INDES OCCIDENTALES

Volume I

Par Michel NALLINO



Vous pouvez, si vous le désirez, soutenir l'auteur par un don, depuis la page :
http://www.nallino.net/marc.html

Ce volume est le premier d'une série de trois, consacrés à Frère Marc. Il contient sa biographie ainsi que le récit de sa découverte de Cíbola. Le second volume sera consacré à son œuvre au Pérou et en Équateur, et le troisième à la conquête de Cíbola, à laquelle il participa en guidant l'expédition conduite par Francisco Vázquez de Coronado.

Mots-clés :

Histoire, XVIème siècle, conquête espagnole, Équateur, Mexique, Nouveau-Mexique, Pérou, Franciscains, Marcos de Niza, Marc de Nice, Incas, Zuñis, Acoma, Cíbola, Marata, Quito, Topíra, Totonteac, Hernando Alarcón, Diego de Almagro, Pedro de Alvarado, Atahuallpa, Sebastián de Belalcázar, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, Bartolomé de Las Casas, Pedro de Castañeda de Najera, Antonio de Ciudad-Rodrigo, Hernán Cortés, Estéban de Dorantes, Marcos Duchicela, Antonio de Mendoza, Francisco Pizarro, Hernando de Soto, Tenamaztle, Francisco Vázquez de Coronado, Juan de Zumárraga.

Traductions par Michel Nallino, sauf spécifié dans les notes.

Illustration page de couverture : « Carta universale della parte del mondo nuovamente ritrovate », par Gastaldi, tirée de l'édition de 1556 de « Navigazioni e viaggi » par Ramusio.

A mon épouse, qui m'a constamment soutenu dans cette recherche.

Remerciements

R. P. Damien Vorreux, OFM, bibliothécaire de la communauté franciscaine de Paris, France ;

Frère Hugues Dedieu, OFM, archiviste de la province de Saint-Louis Évêque, Toulouse, France ;

Dr. Bernard Boriello, Nice, France ;

Dr. William K. Hartmann,Tucson, Arizona ;

Dr. Jerry R. Craddock, Berkeley, University of California, department of Spanish and Portuguese ;

Roland Marghieri, conservateur du Musée du Souvenir franciscain, Nice, France ;

Dr. Gottfried Mraz, directeur des Haus-, Hof-, und Staatsarchivs, Vienne, Autriche ;

Magdalena Canellas Anoz, directrice de l'Archivo General de Indias, Séville, Espagne ;

Ma. Victoria Alberola Fioravanti, directrice de la bibliothèque, Real Academia de la Historia, Madrid, Espagne ;

Centro de Documentación y Archivos, Madrid, Espagne ;

IberoAmerikanisches Institut, Berlin, Allemagne ;

Società Geografica Italiana, Rome, Italie ;

pour leurs précieux concours.

Table des matières

Index des illustrations

Première partie – Vie et œuvre de Frère Marc

Bienheureux Marc de Nice, Confesseur ; qui, pour répandre l'Évangile, voyagea au Pérou, à Copalla, à Cíbola, à Quirica, ainsi que dans d'autres régions des Indes Occidentales.

Arthur du Monstier, Martyrologium Franciscanum

Introduction

C'est à la lecture de Tisserand[1] et de Toselli[2] que je trouvai les premiers renseignements sur Frère Marc de Nice. Le premier, comparant l'époque des guerres de religion en France et dans le Comté de Nice, mentionne une liste de figures dignes d'honorer le Comté et écrit *« Pourquoi la ville de Nice ne citerait-elle pas les carmes Pierre Guiraud et Maximin Bergale, et le frère mineur Marc, qui évangélisa le Pérou et le Mexique en 1531? »*.

Le second consacre à Frère Marc une de ses célèbres notices biographiques et en dit *« Marc de Nice, frère, prit le nom du lieu de sa naissance, religieux très fervent, il entreprit, en 1531, pour la Propagation de la Foi, avec le titre de commissaire général, un voyage à pied dans les Indes Occidentales, en compagnie d'un autre religieux nommé frère Honoré, et d'un certain nègre chrétien appelé Étienne Durante.*

Après avoir visité les provinces du Pérou, il fut envoyé avec des lettres de recommandation de D. Antoine de Mendozza, vice-roi du Mexique et de la Nouvelle-Espagne, à la découverte de nouveaux et vastes pays, dans lesquels il sema les douceurs du Saint-Evangile. Ce bon père fonda au Mexique des Monastères de son ordre, dont il fut fait supérieur.

Il s'occupa ensuite d'écrire la relation de tous ses voyages, qui furent publiés à Venise dans le XVIe siècle par Ramusio. Finalement, il mourut dans ces pays lointains, estimé et vénéré de tous, ayant acquit la réputation des bienheureux qui n'ont cessé de travailler pour le bien de notre religion, comme il résulte de lettres de François Vázquez Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, enregistrées par Jean-Baptiste Ramusio, qui publia la relation écrite par Frère Marc ci-dessus mentionnée, intitulée : Relazione del viaggio fatto per terra a Cerola regno delle sette città ».

Le « nègre chrétien appelé Étienne Durante » et « Cerola, royaume des sept cités » constituaient deux énigmes supplémentaires qui me plongèrent dans la perplexité.

Béri[3], qui caressa un temps l'idée de consacrer une thèse à Frère Marc, avait pu accumuler une remarquable documentation, aujourd'hui dispersée, sur le sujet. Sa lecture

---

1 Abbé Eugène Tisserand, « Histoire civile et religieuse de la cité de Nice et du département des Alpes-Maritimes ». Librairies Visconti et Delbecchi, Nice 1862 ; p. 62, tome II.

2 Jean-Baptiste Toselli, « Biographie niçoise ancienne et moderne ». Imprimerie de la Société Typographique, Nice, 1860 ; p. 45 et 46, tome II.

3 Édouard Béri, « Fray Marcos de Niza, Frère Marc de Nice, Mineur de l'Observance de St-François d'Assise, Apôtre, Historien, Explorateur (1495-1542) ». Compte-rendu d'une causerie faite à l'Acadèmia Nissarda, publiée dans Nice Historique, N° 5-6 de 1938, pages 129 à 145 ; plus un tiré à part à l'imprimerie de l'Éclaireur de Nice, les deux versions identiques à part la pagination.

me fournit une vue d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Frère Marc, ainsi qu'une très riche bibliographie, point de départ des recherches ultérieures. C'est en grande partie grâce à lui que l'on connaît[1] un peu, à Nice, l'existence du Franciscain, plus célèbre aux États-Unis que dans sa ville natale.

Mais c'est Bandelier[2], archéologue et ethnologue américain d'origine suisse, qui consacra sa vie à l'étude du Southwest et de ses populations, qui apporta les premières réponses sur les sept cités de Cíbola et sur Estéban de Dorantes, le « nègre chrétien » de Toselli, énigmatique Noir, esclave des Espagnols, qui participa à deux des premières grandes explorations du Sud des États-Unis, aux côtés de Cabeza de Vaca, puis de Frère Marc.

Deux caractéristiques émergèrent très vite de ces recherches préliminaires, le caractère plus que nébuleux de la biographie de Frère Marc et la constante controverse attachée à son entreprise.

Si l'on rapporte qu'il est né à Nice vers 1495, on ignore, en revanche, son patronyme[3] ; il se déclare lui-même orphelin, sans père ni mère[4]. On ne sait précisément ce qu'il fit de 1495 à 1530 : élevé, sans doute, dans quelque institution religieuse du Comté, il y fut distingué pour entrer dans les Ordres, devint Franciscain, frère profès de la province de Saint-Louis (Aquitaine) ; il partit vers 1530 en Espagne, y apprit l'espagnol, traversa l'Atlantique pour les Indes Occidentales[5] et participa à la conquête du Pérou et de l'Équateur, aux côtés de Pizarro, Belalcázar, Almagro et Pedro de Alvarado. Cependant les historiographes espagnols de la conquête semblent l'ignorer et ne mentionnent pas sa présence au Pérou.

Ayant quitté l'Équateur pour le Mexique, il fut envoyé en 1539 par le Vice-Roi Antonio de Mendoza à la recherche des sept mythiques cités de Cíbola, rompant à l'occasion l'alliance traditionnelle entre Cortés et les Franciscains. La relation mirobolante qu'il fit de ses découvertes fut à l'origine, en 1540, d'une désastreuse expédition de conquête conduite par Francisco Vázquez de Coronado, à laquelle il participa en tant que guide.

On[6] le signale encore au côté de Mendoza, faisant partie de son conseil de conscience, destiné à permettre au Vice-Roi de mener une « juste » répression de la rébellion indienne en Nouvelle-Galice (guerre de Miztón).

Il disparut de la vie publique peu après son retour de cette aventure, et les divers auteurs annoncent 1542 ou 1558 pour la date de sa mort. Enfin, le monastère où il

---

[1] Le vœu de Béri de voir attribuer le nom de Frère Marc à une voie de Nice, fut exaucé lorsqu'on appela « Corniche Frère Marc », la route qui descend du monastère de Cimiez vers le quartier Pasteur.

[2] Bandelier, Adolphe, Francis « La découverte du Nouveau-Mexique, par le moine franciscain Frère Marcos de Nice en 1539 » ; in « Revue d'Ethnographie », Nos 1 à 3, 1886.

[3] Il n'est connu que par son nom franciscain, Frère Marc de Nice, avec sa ville de naissance accolée à son prénom, comme il était alors d'usage, ou par sa traduction espagnole, Fray Marcos de Niza, qu'il adopta à partir de 1531.

[4] Lettre du 26 février 1546 à Frère Juan de Zumárraga ; in « Tres cartas familiares… ».

[5] Nom donné alors au continent américain, que l'on supposait être l'extrémité des Indes.

[6] Tello, Antonio, OFM, « Libro segundo de la crónica miscelánea en que trata de la conquista espiritual y temporal de la Sancta Provincia de Xalisco en el nuevo reino de la Galicia y Nueva Vizcaya y descubrimiento del Nuevo Mexico ».

passa quelques années à Nice[1] n'existe plus, ni celui où il fut enterré au Mexique[2].

Juan de Velasco[3] le décrit comme le premier historien de la conquête du Pérou et de l'Équateur, le seul digne de foi sur les lignages d'Atahuallpa et Huascar, sur les rites et cérémonies des Indiens, sur la conquête du Pérou et de Quito. Mais Velasco est le seul à citer les titres de ses manuscrits[4]… Alors, ces manuscrits sont-ils perdus, ou Velasco en a-t-il forgé l'existence pour justifier son « Histoire du royaume de Quito »?

Sa description des cruautés exercées par Pizarro et Belalcázar, insérée par Bartolomé de Las Casas dans son pamphlet[5] « Très brève relation de la destruction des Indes » est-elle crédible?

Pourquoi prit-il les modestes « pueblos » des Zuñis pour les sept fabuleuses cités de Cíbola, empire mythique, puissant, riche d'or et de turquoises, déclenchant ainsi l'une des plus chaudes controverses de l'histoire des États-Unis ?

Missionnaire, prédicateur, défenseur des Indiens, historien, explorateur et Bienheureux suivant les uns, imposteur, cynique affabulateur, simple d'esprit ou aveuglé par les mirages de l'or suivant les autres, voilà quelques-unes des épithètes dont on a qualifié Frère Marc. Plus de quatre siècles plus tard, il compte autant d'adversaires irréductibles que de défenseurs inconditionnels.

C'est que la conquête espagnole est loin d'être un sujet neutre, sans lien avec l'actualité. L'historiographie espagnole officielle s'est en effet attachée à justifier la conquête du Pérou, présentant Atahuallpa, l'Empereur Inca, comme un usurpateur et mettant l'accent sur les cruautés qu'il exerçait sur ses vassaux.

Frère Marc, bien au contraire, prend le contre-pied des récits de ces conquistadores, obligés de se justifier vis-à-vis de la Couronne, qui n'est pourtant pas dupe[6]. Ses thèses, et celles de Las Casas[7], pourraient servir à donner une légitimité historique à tout mouvement de libération qui la chercherait ailleurs que dans le marxisme.

En Équateur, le personnage d'Atahuallpa comme dernier empereur Scyri de droit, est utilisé comme mythe fondateur de la nation. Velasco a en effet voulu son « Histoire du royaume de Quito » comme un monument à la gloire de son pays natal, et il établit, en grande partie, l'origine historique de l'Équateur sur les manuscrits perdus de Frère Marc.

1 Couvent de Sainte-Croix, mis à sac lors du siège de Nice par les Franco-Turcs, en 1543.

2 Sur son emplacement fut érigée l'actuelle cathédrale de Mexico.

3 Juan de Velasco, « Historia del reino de Quito ».

4 « Ritos y ceremonias de los Indios » ; « Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Perú y del Cuzco » ; « Las dos líneas de los Señores del Perú y del Quito » ; « Historia de la conquista de la provincia del Perú » ; « Historia de la conquista de la provincia del Quito ». Si Velasco les cite ouvertement comme sources de son œuvre, ces documents ont sans doute inspiré López de Gómara, Las Casas…

5 Frère Marc eut des relations très étroites avec Las Casas, à qui il fournit le témoignage le plus ancien sur les cruautés espagnoles en Amérique du Sud. Son nom reste indéfectiblement lié à celui du premier défenseur des Indiens. La « Très brève relation… » est à l'origine de ce que certains ont appelé « La légende noire », attribuant aux espagnols des crimes imaginaires. Il semble que, malgré son caractère fortement pamphlétaire et provocateur, ce réquisitoire impitoyable soit globalement assez proche de la réalité historique.

6 « De la muerte de Atabaliba, por ser señor, me ha desplacido, especialmente siendo por justicia » ; la mort d'Atahuallpa, qui était seigneur, m'a déplue, plus encore parce qu'elle a été faite au nom de la justice. Lettre de Charles Quint à Pizarro, « Cartas del Perú », in « Colección de documentos ineditos para la historia del Perú », Lima, 1959.

7 « Tratado de las doce dudas », 1567, in « Biblioteca de Autores Españoles », tome CX, Madrid 1958.

Le bien-fondé d'Atahuallpa, légitime héritier de l'empire de Quito par voie matrilinéaire, l'existence d'une Maison Royale, les Duchicela, descendant de l'oncle maternel d'Atahuallpa le cacique Cachulima, voire du souverain Inca lui-même, l'étude des frontières entre l'ancien royaume des Scyris et des Caras et celui des Incas, tout cela alimente un sentiment national virulent, relayé par les indigénistes équatoriens[1], face à un voisin envahissant et dominateur, le Pérou, dans un état constant de guerre larvée et de conflits de frontières[2].

Au Nouveau-Mexique, enfin, si la controverse n'est qu'historique[3], elle est toujours très vigoureuse[4] et le personnage d'Estéban, infortuné compagnon de Frère Marc, est devenu l'emblème des tenants de l'afro-américanisme ; il est en effet considéré aujourd'hui comme le premier Noir[5] à avoir joué un rôle dans l'histoire des États-Unis.

Dissiper quelques nuages, tenter de démêler le vrai du faux, et révéler le personnage historique et politique que cache l'image d'Épinal du « Bon Père Franciscain », tels sont les motifs qui m'ont décidé à écrire cette biographie.

J'ai voulu aussi, à travers une traduction française intégrale[6] de l'ensemble des textes connus de Frère Marc, faire entendre de nouveau une voix, celle d'un défenseur inconditionnel des Indiens, *« Un homme qui proteste*[7] *»*, l'un de ses représentants au Nouveau-Monde dont le Vieux Continent n'ait pas eu à rougir.

Puisse le lecteur prendre autant d'intérêt à la lecture de cet ouvrage, qui le transportera de la Nice savoyarde en Amérique espagnole, que ce que j'en ai eu à l'écrire.

Michel Nallino, Nice, 2010.

---

1 Si l'œuvre de Velasco a pu être qualifiée de fable par certains historiens espagnols, elle est admise sans contestation par plusieurs historiens équatoriens contemporains. Bien entendu, Velasco ne mérite ni un rejet complet ni une adhésion sans réserve, mais doit être étudié de manière critique.

2 La frontière entre le Pérou et l'Équateur n'a pas été définie avant la fin de la domination espagnole, et a été depuis régulièrement contestée. En 1941, le Pérou a envahi la partie amazonienne de l'Équateur, riche en café, plantations, or et pétrole. A cette occasion, l'Équateur a perdu environ la moitié de son territoire. Des conflits y éclatent périodiquement. Cette frontière est connue sous le nom de « Ligne du protocole de Rio de Janeiro, 1942 ».

3 Les Zuñis, bien que définitivement soumis après 1692, n'ont pas eu à souffrir de la confiscation de leurs territoires par les Espagnols : ils étaient trop pauvres et ne les intéressaient pas. Ils ont pu obtenir, au XXème siècle, des compensations de la part du gouvernement américain pour les territoires perdus ultérieurement.

4 Du fait de la courte durée de l'histoire des USA, l'épisode de la découverte du Nouveau-Mexique y a fait l'objet de nombreuses études.

5 Cleve Hallenbeck, l'un des plus violents détracteurs de Frère Marc, a initié en 1949 une chaude polémique en affirmant qu'Estéban n'était pas Noir, mais Maure. Un demi-siècle plus tôt, A. F. Bandelier en avait fait de même, dans l'introduction à la traduction de Cabeza de Vaca par Fanny Bandelier, sans soulever alors aucune polémique.

6 Un des premiers traducteurs de Frère Marc fut Henri Ternaux-Compans, mais ses « Voyages, relations et mémoires originaux… » sont aujourd'hui très rares. Cette traduction sera complété dans les volumes à venir.

7 Titre d'un article que Frère Corentin Savary, OFM, consacra à Frère Marc ; in « La Clarté-Dieu », N°9, 35ème année, novembre 1992.

Frère Marc de Nice, né dans la même ville de Nice, dans le duché de Savoie, homme docte et religieux.

Gerónimo de Mendieta, Historia Eclesiástica Indiana

Les Franciscains à Nice

Frère Marc naquit donc à Nice, vers 1495[1]. Nice, dont l'histoire s'est séparée de celle de la Provence en 1388, fait alors partie des états de la maison de Savoie, à cheval sur la France, l'Italie et la Suisse actuelles.

Côté français, ces états comprennent le Comté de Nice, dans sa taille originelle avec Barcelonnette, Colmars les Alpes et la vallée de l'Ubaye ; la Bresse et le Bugey, et enfin la Savoie, avec Chambéry, fief originel et capitale historique des Ducs, avant Turin. Côté italien, le Piémont et le val d'Aoste. Sur la Suisse, des fiefs aux environs de Genève. Nice est alors le seul débouché des états de Savoie sur la mer.

Frère Marc est ainsi citoyen savoyard, d'un état central qui n'existe plus aujourd'hui, tiraillé alors entre deux puissances antagonistes, la France de François Premier et l'Empire de Charles Quint[2].

On ne sait presque rien de ses premières années ; par une lettre qu'il écrit à Juan de Zumárraga en 1546[3], on apprend qu'il fut orphelin : *« … et comme moi, orphelin, je n'ai ni père ni mère, ni ami ni abri, si ce n'est en Votre Seigneurie… »*. Quant à son enfance, on peut supposer qu'élevé dans un orphelinat du Comté, comme toujours institution religieuse, il y fut choisi pour entrer dans les Ordres.

Comme beaucoup de Niçois, il parle certainement le français, l'italien, le nissart[4]. Il apprendra le latin en étudiant la théologie[5]. On connaît peu de choses de ses années de formation ; les annalistes franciscains[6] rapportent qu'il devint Mineur de l'Observance, profès d'Aquitaine. Si certains s'interrogent sur son passage en Aquitaine, il ne faut cependant pas chercher très loin la solution à cette énigme : comme l'a fait remarquer Béri, au XVIème siècle Nice fait encore partie de la province franciscaine de Saint-Louis Évêque, qui comprenait l'Aquitaine et la Provence[7].

1 C'est Béri, opus cité, qui signale cette date, sans plus de précisions. Il a probablement relevé cette date dans l'article « Marcos de Niza » de l'Encyclopædia Britannica, qu'il cite par ailleurs. Hélas, les sources mentionnées par E. Britannica en regard de cet article ne donnent pas cette date.

2 Charles III, souverain de 1504 à 1553, est l'oncle maternel de François Ier, mais son suzerain en titre est Charles Quint, beau-frère de François Ier. Charles Quint est Roi d'Espagne sous le nom de Charles I, et Empereur sous celui de Charles V.

3 Lettre du 26 février 1546 à Frère Juan de Zumárraga ; in « Tres cartas familiares… ».

4 Langue locale, voisine de la langue d'Oc.

5 Si cette connaissance des langues romanes lui facilitera la compréhension de l'espagnol, son apprentissage tardif, à plus de 35 ans, l'empêchera de le maîtriser parfaitement.

6 Mendieta, Gonzaga, Cordova Salinas, Du Monstier et Wadding.

7 Malgré la dédition à la Savoie en 1388, qui marque la séparation politique de Nice et de la Provence, ce n'est qu'en 1622 que

Selon la légende, les premières implantations des frères mineurs à Nice remontent à 1214, date à laquelle Saint-François, de retour d'Espagne, y aurait laissé quelques disciples. Ces premiers venus se fixèrent tout d'abord dans le quartier de Lympia[1], à l'église de Saint-Recoubré. Vers 1250, ils se transportent au pied de la colline du Château, sur un terrain, voisin de l'ancien hôtel de ville, qui leur a été donné par Augier Badat.

A part des tracasseries subies en 1256 de la part de l'évêque de Nice, l'histoire de ce couvent présente peu de faits remarquables. En parallèle à plusieurs agrandissements et embellissements successifs des bâtiments, des relâchements s'introduisent assez vite dans la règle d'origine.

Abandonnant la pauvreté en commun et les austérités prescrites, usant de dispenses et de mitigations, ces Mineurs deviennent progressivement des Conventuels. Ils se consacrent essentiellement aux travaux théoriques et aux études théologiques et perdent peu à peu le contact avec la population. Leur couvent va subsister jusqu'à la Révolution[2].

Mais le bon peuple de Nice, qui ne reconnaissait plus dans ces Conventuels mitigés l'esprit du fondateur de leur ordre, réclama le retour des Observants[3]. En 1460, Anne de Lusignan, Duchesse de Savoie et Reine de Chypre, en ayant obtenu l'autorisation du Pape Pie II, leur fit ériger un nouveau couvent[4].

On est alors en période de paix, que l'on espère durable, et le couvent est construit, fort imprudemment, en dehors des murailles protectrices de la cité, dans un faubourg situé à l'Ouest[5] de Nice, au lieu dit « Le Carme Vieil ». Les Observants en prennent possession dès 1461[6].

C'est donc très probablement dans ce couvent de Sainte-Croix, seul monastère des Observants à Nice, que se déroulèrent les années de formation de Frère Marc, et qu'il y prit l'habit des Franciscains. Ce couvent, imposant, richement doté[7], adossé à la magnifique église de Sainte-Croix, va très vite devenir l'objet de l'affection des Niçois. L'Histoire va bientôt le rendre célèbre.

En 1503, son gardien, le Père Dominique de Fossano, y jouit d'une grande réputation de sainteté[8].

En 1535 s'y tient le chapitre général franciscain[9]. Pour l'occasion, les délégués

---

Nice fut rattachée à la province de Saint-Thomas, Turin, avant d'être rattachée définitivement à la Province de Saint-Bernardin, Lyon, en 1861.

1 Où se trouve l'actuel port.

2 Le Christ Séraphique, qui se trouvait dans le cimetière voisin, orne aujourd'hui la petite place devant le monastère franciscain de Cimiez.

3 C'est à dire, respectant strictement la règle de Saint-François.

4 Gioffredo, « Nicæa civitas sacris monumentum… », IIème partie de Episcopalia, n. LVI, p. 195 - 196. Wadding, « Annales Minorum », tome XIII, chap. XXXV, p. 228.

5 Actuel quartier de la Croix de Marbre, avec sa rue du Congrès.

6 Par ailleurs, à partir du XVIème siècle, les Mineurs sont encore représentés à Nice par des Capucins, appelés ainsi à cause du capuchon de leur habit, au quartier Saint-Barthélémy.

7 Par les familles Clareti et Lascaris, en particulier.

8 Le Père de Fossano est appelé Bienheureux par Britius Paulus et Gioffredo. Il jouit d'un culte officieux de date immémoriale.

9 C'est lors de ce chapitre général que la Nouvelle-Espagne fut érigée en « Province du Saint-Evangile ».

viennent s'y assembler par centaines, les diverses sources citent des chiffres de huit cents à trois mille[1]. Ce chapitre vit l'élection de l'Espagnol Vincent Lunel à la tête des Franciscains.

En 1538, se tient le « Congrès de Nice », réunissant François Premier, Charles Quint, le Duc de Savoie Charles III et le Pape Paul III. Le but de ce congrès est de tenter de trouver une solution à la guerre que se font continuellement le Roi et l'Empereur[2], dont l'enjeu est l'accès à l'Italie, tenu par des cols sous domination des états du Duc de Savoie, et le partage du Nord de l'Italie.

François Premier s'installe à Villeneuve-Loubet, avec son armée, son épouse[3], propre sœur de Charles Quint, et une très nombreuse cour.

Lorsqu'il arrive à Nice, Charles Quint demande qu'on lui remette les clés de la citadelle, afin d'y loger en toute sécurité. Le faible Charles III était près d'accepter, lorsque le jeune Prince Emmanuel-Philibert, âgé d'à peine dix ans, aurait déclaré[4] *« Nous sommes bien empêchés de nous résoudre, et puisque nous avons ici deux forteresses, donnons celle qui est en bois[5] à ceux qui veulent entrer céans, et demeurons assurés dans celle-ci, sans en permettre l'entrée à qui que ce soit ».* Cette formule ayant rencontré beaucoup de succès en galvanisant la population, Charles III refuse et reste retranché en la citadelle[6] du Château, place-forte inexpugnable, au cœur de la cité.

Charles Quint restera donc prudemment à Villefranche, d'où il refusera de sortir, n'ayant d'autre protection que sa flotte.

Paul III, quant à lui, va alors s'installer dans le seul établissement assez grand et susceptible de l'accueillir, le couvent de Sainte-Croix, les bourgeois de Nice, effrayés par le déploiement de tant de forces, lui ayant refusé l'accès de la cité et en ayant fermé ses portes.

Il va alors servir d'intermédiaire entre François Premier et Charles Quint, faisant la navette entre Villeneuve-Loubet et Villefranche, n'hésitant pas à emmener avec lui la Reine de France pour fléchir son frère ; grâce au succès de son ambassade, une « trêve de dix ans[7] » est finalement conclue[8] le 18 juin.

En souvenir de son séjour, Paul III fit don aux religieux[9] d'une *« croix en argent doré, du calice et de la patène dont il se servait pour dire la messe… une chape et deux dalmatiques ».*

---

1 Voir de Kerval, « Le couvent des frères mineurs et le sanctuaire de Notre-Dame de Cimiez », p. 14 - 15.

2 François Premier avait vainement tenté de se faire élire Empereur. C'est Charles Quint qui l'emporta. Faut-il voir dans cette rivalité l'origine de leurs guerres?

3 Éléonore d'Autriche, qu'il avait épousée en secondes noces, une fois veuf de Claude de France.

4 Latouche, « Histoire de Nice », citant Gioffredo.

5 Maquette de la citadelle, que le jeune prince avait pour jouet.

6 Qui est alors son dernier bastion, François Premier l'ayant dépouillé de la Bresse, de la Savoie et de Turin.

7 Cette trêve fut fêtée jusqu'en Nouvelle-Espagne, comme le rapporte Díaz del Castillo, qui y consacre le chapitre CCI de son « Historia verdadera de la conquista de la Nueva España ».

8 Conclue au détriment de Charles III de Savoie : François Premier garde la Savoie et deux tiers du Piémont, Charles Quint un tiers et le Milanais. La « Paix de Nice » sera suivie en juillet par « l'Entrevue d'Aigues-Mortes » entre ces deux derniers souverains.

9 De Kerval, opus cité, p. 15.

Mais la chute va suivre de près l'ascension du couvent de Sainte-Croix… Nice est décidément une proie bien tentante pour François Premier, qui, à peine quatre ans plus tard, pousse Jean-Baptiste Grimaldi, Seigneur d'Ascros, à reprendre les hostilités. En 1542, donc, l'éphémère trêve est rompue[1]. L'année suivante, après plusieurs violations successives du traité de 1538, les Français, sous les ordres du Duc d'Enghien, font le siège de Nice, tandis que la flotte turque, alliée de la France, menace le port. Si la citadelle[2] résiste, Nice est pillée et brûlée[3], ses environs dévastés.



Illustration 1: Nice assiégée par les turcs, en 1543, par Eneas Veco. A gauche, le couvent de Sainte-Croix.

Le couvent de Sainte-Croix, sans protection, succombe ainsi, en 1543, sous les assauts du corsaire turc Khayr-Al-Din[4] « Barberousse ». Pendant quelque temps, il sert de tête de pont aux assaillants et le Croissant turc flotte à son sommet. La mise à sac qui suit est

---

[1] François Premier avait une forte volonté de s'emparer de Nice, les Rois de France, héritiers de la Provence en 1481, ayant toujours considéré comme « illégale » la séparation de Nice de la Provence.

[2] La citadelle, rebâtie au XVème siècle, passait alors pour imprenable. Elle ne tombera que bien plus tard, sous les assauts des troupes de Louis XIV.

[3] Malgré la résistance héroïque de la mythique Catherine Ségurane, la « Jeanne Hachette » des Niçois, qui galvanisa le courage de la population.

[4] Khayr-Al-Din, ou Chérédin ou Ariadan ; corsaire natif de Mitilène, qui parvint par la force à se faire reconnaître Dey de Tunis. Soliman II, qui appréciait sa bravoure et ses qualités de marin, le nomma Amiral en Chef des flottes ottomanes.

totale, le couvent est entièrement détruit par le feu, seules quelques ruines, rasées trois ans plus tard, en resteront.

Les Observants, ayant sauvé quelques reliques dont les présents papaux[1], s'installent en 1546 dans un endroit plus sûr, à l'emplacement de l'actuel monastère de Cimiez, sur un terrain cédé par les Bénédictins en échange des terres du Carme Vieil.

En 1568, on dressera un monument à l'emplacement du couvent détruit, afin de commémorer le souvenir du passage d'un pape à Nice. Composé d'une Croix, sous une coupole soutenue par quatre colonnes, ce monument donnera son nom au quartier de la Croix de Marbre. C'est aujourd'hui le seul souvenir tangible de l'existence jadis du couvent de Sainte-Croix.

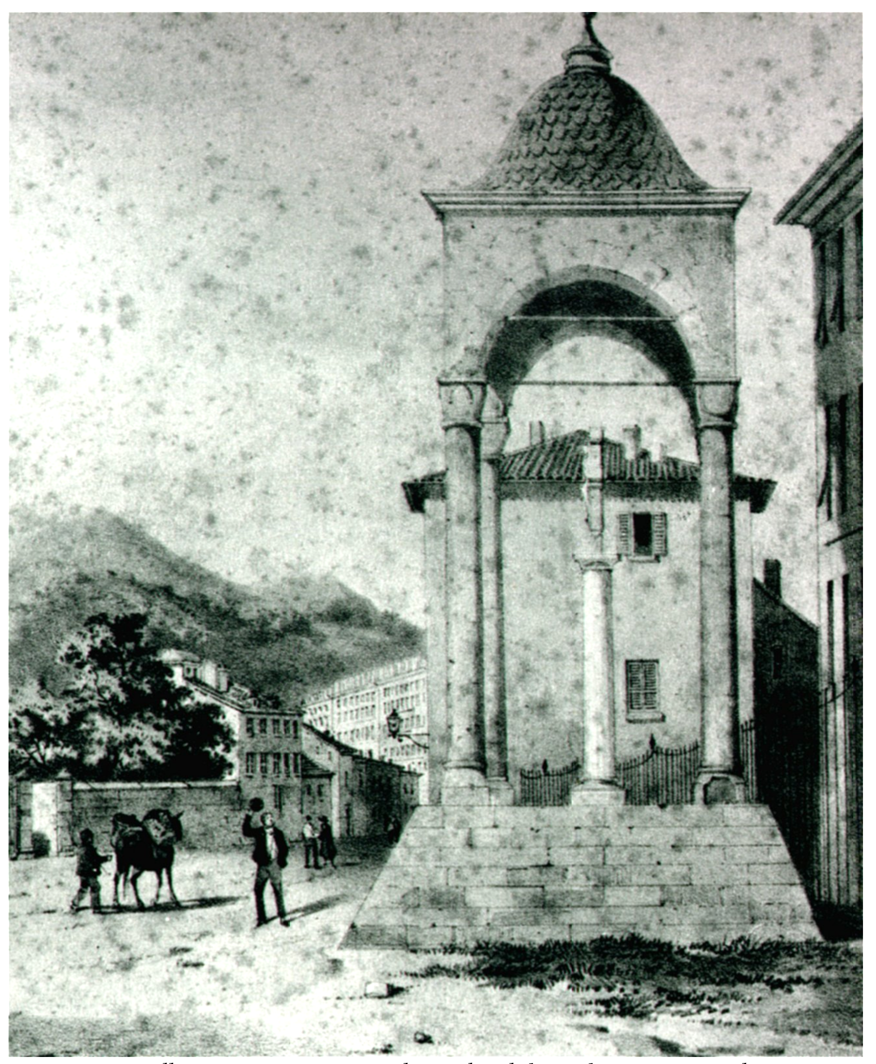


Illustration 2: La Croix de Marbre, lithographie par Daniaud.

Mais la conséquence principale du sac de Sainte-Croix fut la disparition de la plupart de ses archives[2], ce qui rend fort peu probable la découverte de documents sur la

---

1 Ces reliques, rescapées du sac de Sainte-Croix, seront transportées à Cimiez où elles resteront jusqu'à leur confiscation à la Révolution, qui marqua la conquête militaire du Comté de Nice par la France.

2 Les Franciscains purent sauver quelques archives de Sainte-Croix et les transporter à Cimiez ; mais les évictions successives (sous la Révolution, abandon du monastère de 1794 à 1816, et en 1855, dissolution des congrégations religieuses par Victor

« période niçoise » de Frère Marc.

Il nous faut donc admettre que son patronyme nous sera à jamais inconnu, de même que sa formation, sa pensée, ce qu'il fit avant 1530 et l'expérience qu'il acquit ainsi… ce qui aurait pu contribuer à la compréhension de son œuvre ultérieure.

C'est nécessairement un homme expérimenté qui est choisi par ses supérieurs pour aller au Pérou, avec le titre de Commissaire Général[1], ayant autorité sur ses frères, chargé d'évangéliser un pays à conquérir et d'y implanter durablement les Franciscains.

Mais c'est, pour nous, un anonyme inconnu qui s'apprête à entrer dans l'Histoire. Avant de le rejoindre, et afin de tenter de cerner l'obédience à laquelle il se rattache, il faut évoquer la présence des Franciscains en Amérique, précisément en Nouvelle-Espagne, le Mexique actuel, lieu de leurs premières implantations.

Emmanuel II) diminuèrent encore leur volume. Un inventaire des archives des Franciscains de Cimiez, réalisé au XIXème siècle, existe aux archives municipales de Nice ; et, au début du XXème siècle, De Kerval cite encore plusieurs documents issus de ces archives franciscaines. Cependant, ni l'inventaire, ni De Kerval, ne mentionnent de documents relatifs à Frère Marc. Enfin, la disparition du reliquat des archives franciscaines est une triste histoire : lors du transfert des archives municipales de Nice du couvent des Dominicains à leur actuel emplacement, dans les années 1920, on s'aperçut que le fonds documentaire le plus ancien des archives municipales, dit « fonds génois » était vermiculé ; le fonds génois fut donc transporté dans le grenier du couvent des Franciscains de Cimiez, où il fut stocké à proximité de leurs archives, grossièrement abrité sous une bâche ; quelques décennies plus tard, vers 1965, la municipalité, voulant faire des travaux de réfection dans le monastère, s'aperçut que les vers s'étaient propagés et avaient envahi les archives franciscaines ; le fonds génois et les archives franciscaines finirent alors en... engrais pour les roses du monastère ! Par ailleurs, des recherches menées par le conservateur du musée du souvenir franciscain de Cimiez, M. Roland Marghieri, auprès de la province de Saint-Thomas, et par moi-même, auprès de la province de Saint-Louis, se sont révélées infructueuses ; l'Archivio Generale dei Frati Minori, à Rome, ne conserve aucun document relatif à Frère Marc, et confirme que les archives de la province de Saint-Louis ont été détruites à la Révolution. Finalement, Jean Badat, contemporain dont la « Chronique Niçoise » va de 1516 à 1567, ne nous apprend rien non plus sur Frère Marc.

1 Titre assez vague (on dirait aujourd'hui « chef de mission »), mais marquant son autorité sur ses frères.

Ils sacrifiaient à des démons qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas.

Deutéronome, 32

Les Franciscains au Mexique

Le 13 Août 1521, après un siège de trois mois, Cortés lance le dernier assaut sur Mexico. Mexico, appelée aussi Tenochtitlan ou Temistitan, est alors la plus grande ville du monde, avec une population estimée à environ cinq cent mille personnes.

Trois siècles après leur installation, la capitale des Aztèques va tomber. Une fois la ville prise, Cortés va la raser entièrement et rebâtir sur ses ruines une nouvelle cité qui portera le même nom. Commence alors pour le vainqueur de Motecuhzoma[1] et de Cuauhtémoc[2] une longue période de colonisation et de pacification de la Nouvelle-Espagne.

En Europe, la nouvelle de la richesse des Aztèques et de la taille de leur population va provoquer la stupéfaction : comment se peut-il que tant d'hommes aient pu rester cachés au reste de l'humanité? Comment expliquer qu'un état s'étendant des rives du Pacifique à celles de l'Atlantique, riche d'une population de vingt millions d'habitants ait pu rester si longtemps ignoré?

A côté des problèmes d'administration d'un tel état, son existence pose aux religieux, bien davantage qu'aux Antilles[3], le problème de l'intégration des Aztèques (et, plus tard, de tous les Indiens) dans la Création et celui de leur conversion au christianisme.

Un des premiers ordres à réagir va être celui des Franciscains[4]. Ceux-ci représentent en effet, au XVIème siècle, environ dix pour-cents de l'effectif des religieux catholiques. Deux Franciscains espagnols, les frères Pedro Melgarejo de Urrea et Diego Altamirano, cousin de Cortés, étaient arrivés en Nouvelle-Espagne, avant la fin de la conquête, dès 1520, suivis en 1523 par trois autres frères flamands, Pierre de Gand, fils naturel de

---

1 Souverain aztèque de 1502 à 1520, au caractère faible et hésitant. Il fut fait prisonnier par Cortés et mourut lors d'une rébellion dirigée contre lui et les Espagnols. Son successeur, Cuitlahuác, son frère, mourut de la variole un mois à peine après son accession au trône.

2 Dernier souverain Aztèque, il résista jusqu'au bout et Cortés ne pénétra que dans une ville exsangue, en proie à l'épidémie, jonchée de cadavres d'Indiens morts de faim. Cortés commença par décider de laisser la vie sauve à Cuauhtémoc, mais se ravisa et le fit exécuter trois ans plus tard.

3 Les Antilles avaient été appelées ainsi en fonction de la légende des sept cités d'Antilia ; ceci avait suffi comme explication pour les intégrer à la Création. Quant à la christianisation, le problème ne se posa que brièvement : selon Mendieta, en 1516, 90% de la population indigène d'Hispaniola avait été décimée. Las Casas confirme, en 1542, que la quasi totalité de la population autochtone d'Hispaniola et de Cuba avait disparu.

4 Outre les Franciscains, on ne signale au début de la conquête du Mexique qu'un seul frère d'un autre ordre, Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de la Merci, qui fut chapelain du corps expéditionnaire de Cortés dès 1518.

Charles Quint, Johann Van den Auwera et Johann Dekkers[1].

Sur un coin de la place centrale de la nouvelle Mexico, construite à l'emplacement exact où se tenaient le palais de Motecuhzoma et le Teocalli monumental, Pierre de Gand avait érigé le premier couvent franciscain de la Nouvelle-Espagne. Mais ces premiers frères ne pouvaient suffire à l'immense tâche de convertir vingt millions d'Indiens.

C'est ainsi qu'une véritable expédition est organisée, composée de douze religieux, qui passeront à la postérité sous le nom des « Douze Apôtres du Mexique » ou des « Douze Premiers[2] ». Débarqués à San Juan de Ulúa, à proximité de l'actuelle Veracruz, le 13 mai 1524, ils atteignent Mexico le 18 juin de la même année.

L'arrivée de ces frères déchaux, marchant sans appareil sur une route poussiéreuse, par grande chaleur, contraste fortement avec la morgue habituelle des conquérants espagnols, et frappe les Indiens à un point tel qu'ils datent de cet instant le début de leur histoire moderne.

A Tlaxcala, Frère Toribio de Benavente gagne son surnom de Motolinía, que lui attribuent les Indiens en raison de son aspect, qui évoque plus un pauvre mendiant que le représentant d'un pays vainqueur ; il l'adoptera sur-le-champ.

Le 2 juillet, les « Douze Premiers » et leurs cinq prédécesseurs[3] tiennent leur premier chapitre et fondent la Custodie du Saint-Evangile de Nouvelle-Espagne. Frère Martín de Valencia y est élu le premier custode.

Le trait caractéristique qui unit les « Douze Premiers » est l'unité de leur groupe : presque tous originaires de la province de Saint-Gabriel, en Estrémadure ; utopistes et millénaristes, ils sont de même de fervents partisans des idées introduites par Frère Juan de Guadalupe, auteur d'une réforme préconisant le retour aux sources séraphiques et à la pratique de la règle la plus pure et la plus dure, celle d'une pauvreté toute évangélique. Pour eux, les Indiens sont les derniers des Gentils[4], cachés par Dieu à la connaissance de l'humanité pendant des millénaires, et retrouvés à l'autre bout de la terre.

La mission[5] que se sont assignée les Douze est claire : évangéliser les Indiens, les convertir, faire émerger une élite parmi eux, et créer enfin une société de Dieu sur la terre, prélude nécessaire à l'Apocalypse et à la Résurrection[6]. Mais aussi faire des

---

1 Ces deux derniers suivront Cortés dans son expédition des Hibueras et y trouveront la mort.

2 Sous la conduite de leur chef, Frère Martín de Valencia, on trouve Fr. Francisco de Soto, Fr. Martín de la Coruña, Fr. Juan Suárez, Fr. Antonio de Ciudad-Rodrigo, Fr. Toribio de Benavente, Fr. García de Cisneros, Fr. Luis de Fuensalida, Fr. Juan de Ribas, Fr. Francisco de Jiménez, Fr. Andrés de Córdoba et Fr. Juan de Palos.

3 Si les chroniqueurs tels que Motolinía, Mendieta et Torquemada n'ont pu passer sous silence l'existence de Pierre de Gand, du fait de sa naissance et parce qu'il adhéra aux thèses des Douze Premiers, en revanche ils ont fait preuve d'amnésie à l'égard de Melgarejo et d'Altamirano, qui n'étaient probablement pas de la même obédience.

4 C'est à dire des hommes à l'état de nature, leur absence de contact avec la « Vraie Foi » expliquant leurs comportements et leurs pratiques religieuses. Leur ignorance est à l'origine de leurs cultes cruels et barbares (les Aztèques pratiquent couramment les sacrifices humains), mais leur nature est semblable à celle des Européens, ils font partie de la même création. Si ces idées peuvent paraître banales aujourd'hui, elles sont loin d'être partagées au XVIème siècle.

5 Voir l'excellent développement de ce sujet par G. Baudot, « Les missions franciscaines au Mexique au XVIème siècle et les Douze Premiers », in « Diffusione del francescanesimo nelle Americhe », actes du Xème colloque international, Assise 1982.

6 Pour ces millénaristes, la fin du monde ne pouvait arriver avant que tous les peuples aient été convertis et puissent accéder au

recherches sur leur origine, les rattacher à la Création, à la lignée d'Adam et Eve et aux peuples mentionnés dans l'Ancien Testament.

Dans une Nouvelle-Espagne vide de toute concurrence des autres ordres monastiques, le développement des Franciscains sera foudroyant[1] ; leur école de pensée va s'imposer en Nouvelle-Espagne et dans le Nouveau-Monde : pendant longtemps, les Mineurs qui traverseront l'Atlantique seront choisis pour partager ces idées. Les points essentiels de leur œuvre seront les conversions massives, l'éducation des Indiens et les études ethnographiques.

Motolinía affirme que, de 1524 à 1536, cinq millions d'Indiens furent baptisés. Pierre de Gand rapporte qu'il se faisait usuellement quatorze mille baptêmes en une seule journée. Fin 1531, il avait lui-même converti et baptisé environ cinq-cent-mille[2] Indiens.

L'évangélisation des Indiens passe aussi par la lutte contre leurs idoles : Frère Juan de Zumárraga, arrivé plus tard au Mexique, et qui devint le premier évêque puis archevêque de Mexico, se vantait d'avoir un jour détruit par le feu plus de dix mille images d'idoles païennes[3]. Dans les fondations de la cathédrale de Mexico[4], dédiée à Saint-François, on enterra des images brisées des dieux déchus[5] : symbole on ne peut plus clair d'une religion en écrasant une autre.

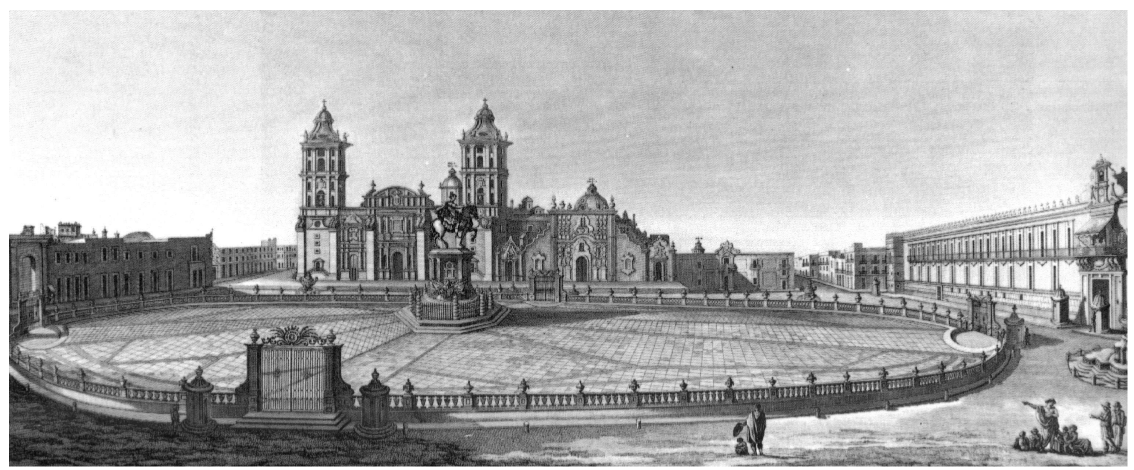


Illustration 3: La Plaza Mayor de Mexico. A gauche, la cathédrale coloniale, à droite le second couvent franciscain.

On a beaucoup reproché aux Franciscains ces conversions massives et hâtives, ainsi

Royaume des Cieux. Les conversions participaient donc à faire arriver la fin du monde...

1 En 1559, les 380 Franciscains recensés en Nouvelle-Espagne auront bâti 80 couvents et missions. Baudot, opus cité.

2 Rapporté par Nicholas Herborn dans sa « Relation véridique des Îles Nouvelles ».

3 Qui faisaient partie d'autant de codex indiens, ce dont se désolent les archéologues contemporains ! Mais il s'agissait du combat d'une religion contre une autre, du Dieu des chrétiens contre les dieux païens, et ce combat était sans pitié et sans arrière-pensée.

4 Cette cathédrale fut construite sur l'emplacement du premier couvent franciscain, qui fut reconstruit à sa droite, avant d'être lui-même démoli et recouvert par l'actuelle cathédrale de Mexico.

5 Prescott, « The History of the Conquest of Ancient Mexico ».

que ces destructions systématiques ; mais c'est oublier que la conversion des Indiens était le seul moyen de leur assurer un statut minimum, celui de « l'encomienda » : confiés à un « encomendero », Espagnol récompensé pour sa participation à la conquête, les Indiens doivent travailler la terre pour son compte. Si leur statut est très proche du servage, du moins conservent-ils la vie sauve et quelques droits.

Au contraire, un Indien insoumis et non converti n'est qu'un gibier bon à chasser, à réduire en esclavage et à envoyer travailler aux mines où l'espérance de survie est très faible. Ceci est particulièrement vrai à partir de 1527, date de la mise en place de l'Audience Royale[1], dont le président, Nuño Beltrán de Gusmán[2], s'illustra tout particulièrement par la cruauté avec laquelle il traitait les Indiens et la chasse impitoyable qu'il leur faisait dans le Nord de la colonie[3].

On voit donc le caractère de sauvetage d'urgence qu'ont pu prendre ces conversions massives, ce qui justifie amplement l'absence ou le caractère très sommaire de l'instruction religieuse qui les accompagnait ainsi que l'éradication de tout reste de la religion antérieure.

Les Franciscains s'attachent aussi à l'éducation des Indiens. Dans leurs écoles ils leur apprennent à lire et à écrire. Pierre de Gand forme des artisans[4]. Autour des monastères, les moines enseignent la culture des fruits, des céréales et des légumes européens.

Mais le grand espoir de ces religieux est la création d'une élite indienne et la formation d'un clergé indigène.

En 1536, Juan de Zumárraga fonde le collège de Santiago Tlatelolco, destiné à l'éducation des fils de grandes familles. Mais, si ce collège remplit en partie ses buts, l'émergence d'un clergé indien ne peut se faire.

Quelques expériences ont lieu avec des communautés de religieuses, qui élisent leur Mère Supérieure parmi elles. Mais ces expériences sont sans lendemain, les Indiens ne marquant pas une disposition très grande pour l'état ecclésiastique. Il faut dire que, malgré les efforts franciscains d'éradication, ils n'ont pas exactement remplacé leur ancienne religion par la religion chrétienne : ils l'ont plutôt associée à leurs rites antiques, par syncrétisme ; ceci a été parfois, involontairement, favorisé par les missionnaires eux-mêmes, qui par souci de compréhension, ont réutilisé les noms náhuatl des anciennes divinités.

Mais surtout, les colons espagnols ne laissent pas se créer un clergé autochtone, dont ils ne veulent à aucun prix. Tout espoir dans ce sens est d'ailleurs perdu après l'insurrection des Indiens, connue sous le nom de guerre de Miztón[5]. Emmenés par leur

---

1 Forme de gouvernement local qui précéda le Vice-Royaume, mis en place afin de contrer les ambitions de Cortés.

2 Rappelé en Espagne en 1535, Gusmán périt à Séville, en prison, dans l'attente d'un hypothétique procès qui ne vint jamais.

3 Gusmán organisait des razzias d'Indiens, qu'il échangeait ensuite, pour son compte, contre toutes sortes de marchandises, aux bateaux qui faisaient relâche en Nouvelle-Espagne. Ces Indiens étaient ensuite emmenés à Hispaniola ou Cuba, pour remplacer aux mines la population autochtone, très tôt décimée.

4 « Des forgerons, des menuisiers, des maçons, des tailleurs, des cordonniers, des sculpteurs, des peintres et des orfèvres », Weymuller, « Histoire du Mexique ».

5 Cette guerre fut l'ancêtre et le prototype de toutes les guerres de libération qui n'ont jamais cessé depuis.

chef Tenamaztle, ils reprochent aux colons de les traiter comme des esclaves, bien qu'ils aient adopté la foi catholique et qu'ils aient reconnu Charles Quint comme souverain. L'ampleur de la révolte est telle que la Nouvelle-Espagne est au bord de la chute. Le Vice-Roi Mendoza mène une terrible répression, aidé par Alvarado, rappelé du Guatemala, qui trouve la mort au combat[1], en 1541. Les canons espagnols eurent finalement raison de la résistance indienne, et la révolte dura encore quelques années sous forme de guérilla avant la reddition de Tenamaztle.

Les Franciscains se préoccupent aussi d'ethnographie, étudiant particulièrement l'histoire et les langues indiennes (dont le náhuatl, la plus répandue, faisant office de « lingua franca » dans tout le Mexique). Ils privilégient l'enseignement en náhuatl au détriment du castillan. Ils se font les champions de la défense des langues indiennes : sur cent-neuf ouvrages consacrés aux langues indigènes du Mexique au XVIème siècle, quatre-vingts sont écrits par des frères mineurs[2].

Bernardino de Sahagún, arrivé au Mexique en 1529, invente l'ethnographie scientifique ; dans son « Historia general de las cosas de la Nueva España », il recueille l'histoire, la culture et la langue des Indiens, avant que l'hispanisation n'ait effacé toute trace de leur passé précolombien.

Tout ceci inquiète : les autorités, civiles et religieuses[3], s'émeuvent de la persistance des Mineurs à enseigner aux Indiens en náhuatl. Elles y voient, à juste titre, une tentative de mise en place d'une société purement indienne, tendant à exclure les Espagnols de la colonie. En 1577, le manuscrit original de Sahagún, en castillan et náhuatl, est confisqué sur les instructions du Roi Philippe II.

Les Indiens sont maintenus dans leur statut de servage ; la promulgation des « Nuevas Leyes[4] », abrogeant l'encomienda, déchaîne une levée de boucliers de la part des colons et sera sans effet en Nouvelle-Espagne[5].

Pour les Franciscains de la Nouvelle-Espagne, l'abandon de leurs idées et de l'espoir de créer sur terre une « société de Dieu » indienne sera un dur renoncement. Certains ne s'y résoudront pas : ils seront à l'origine, avant que ce flambeau ne soit repris par les Jésuites, des premières réductions des Guaranis.

Mendieta, qui fut l'un des derniers représentants de cette école de pensée, constate cependant, sans illusion, vers la fin du XVIème siècle, *« la triste fin des espoirs franciscains et*

---

1 C'est en grande partie grâce à Tonatiuh, comme l'avaient surnommé les Aztèques, que la colonie fut sauvée. L'expédition de conquête de Coronado avait en effet sérieusement dégarni les forces espagnoles disponibles.

2 Baudot, opus cité.

3 Y compris au sein de leur ordre, en 1567 Frère Fernando de Arbolancha écrit au Conseil des Indes pour attirer son attention sur la dérive de l'enseignement du náhuatl.

4 Promulguées par Charles Quint sous l'influence de Las Casas.

5 L'encomienda durera jusqu'à la fin du XVIIIème siècle. Le système laissera progressivement place à la « péonisation », où les Indiens sont transformés en métayers de grands propriétaires, auxquels ils sont toujours aussi indéfectiblement liés par leur pauvreté et leurs dettes que jadis par leur statut. Ce système perdure toujours au Mexique, et est régulièrement la cause de soulèvements indiens. En 1998, dans le Chiapas, le successeur de Tenamaztle se fait appeler le « Sous-Commandant Marcos » ; il dirige l'Armée Nationale Zapatiste de Libération.

leur impossibilité à parvenir à la constitution d'une Église mendiante et d'une république idéale[1] ».

Guadalupéens, utopistes, ethnologues, défenseurs des Indiens, qu'ils veulent convertir et éduquer pour instaurer une société indigène et catholique : tels sont les Franciscains de Nouvelle-Espagne.

Comme nous allons le voir, Frère Marc de Nice se rattache sans doute aucun à cette même école de pensée. Au Pérou et en Équateur d'abord, puis en Nouvelle-Espagne, au côté de ces « Premiers » qu'il rejoindra, ses motivations seront les mêmes ; et, à chaque fois, il aura été très près de l'achèvement de l'utopie franciscaine.

---

1 Thèse de Patricia Nettel Diaz « Description de l'œuvre écrit de Frère Gerónimo de Mendieta… »

Les blancs proclamaient que les Indiens étaient des bêtes, les seconds se contentaient de soupçonner les premiers d'être des dieux. A ignorance égale, le dernier procédé était certes plus digne d'hommes.

Claude Lévi-Strauss, Tristes Tropiques.

Frère Marc au Pérou, historien et défenseur des Indiens

L'installation à Túmbez

C'est à partir de 1522 que les Espagnols commencent à rechercher une terre au Sud du Nicaragua. En novembre 1524, une première expédition, autorisée par le gouverneur Pedrarias[1], est guidée par Francisco Pizarro en direction de l'actuelle Colombie, avec peu de profit et de découvertes. Un Franciscain, Frère Juan de los Santos, fait partie de cette première expédition[2].

Les informations recueillies laissent cependant croire à la promesse de terres plus riches. Une association se crée alors entre Pizarro, Diego de Almagro, qui sera son second, et un ecclésiastique, Don Luque, qui joue le rôle de bailleur de fonds. Leur première action est de désintéresser Pedrarias de l'aventure, afin d'avoir les coudées franches.

En 1526 a lieu une seconde expédition, toujours conduite par Pizarro, mais pendant laquelle Almagro prend de plus en plus de poids et apparaît déjà comme le futur rival. Cette expédition descend plus bas, le long des côtes sud-américaines, et, face à une nature hostile, ses membres souffrent profondément de la faim et de maladies.

Fin 1526, le pilote Bartolomé Ruiz aborde un grand radeau à voile, avec une dizaine d'Indiens à son bord[3]. Il y découvre les premiers signes tangibles d'une civilisation prospère : miroirs en argent, vases et coupes d'or, étoffes teintées de laines très fines.

L'expédition atteint enfin la cité indienne d'Acatames, au Nord de l'Équateur. Mais les Espagnols sont réduits dans un tel état de faiblesse que leurs forces sont insuffisantes pour prendre la cité ; ils se retirent alors sur l'île isolée del Gallo, au large de la côte Sud de la Colombie.

---

1 Pedro Arias de Avila, dit Pedrarias Dávila.

2 Cf. Tibesar, « Franciscan Beginnings in colonial Peru », p. 5. Il se peut que Frère Juan de Los Santos ait fait aussi partie du deuxième voyage de Pizarro.

3 Relation Sámano - Jerez, in « Las Relaciones Primitivas de la Conquista del Perú », par Raúl Porras Barrenechea.



Illustration 4: Almagro, Don Luque et Pizarro préparant l'expédition de conquête du Pérou. Gravure par Théodore de Bry.

Almagro repart pour Panama, pour aller chercher des renforts. Des plaintes parviennent à Pedro de los Ríos, successeur de Pedrarias. Il envoie en 1527 deux vaisseaux, sous le commandement du capitaine Tafur, pour rapatrier tous ceux qui désirent rentrer. Pizarro est partisan de rester et convainc alors un petit groupe de compagnons. Treize Espagnols s'installent alors sur l'île voisine de Gorgona, mieux ravitaillée, et y attendent des renforts.

Quelques mois plus tard, Ruiz revient avec une caravelle, mais sans autre renfort. Au premier semestre de 1528, Pizarro, les Treize et les marins reconnaissent alors la côte du Pérou, jusqu'à Túmbez, où ils trouvent leurs premiers interprètes, dont Felipillo[1]. Les premières ambassades, menées par Alonso de Molina et Pedro de Candía, rapportent des nouvelles de forteresses, de temples, d'or, de femmes magnifiques[2].

La troupe espagnole défile dans les rues de Túmbez, Pizarro a donné la consigne formelle de respecter ses habitants et leurs biens. Puis les Espagnols font quelques reconnaissances en caravelle, avant de revenir à Túmbez, où Molina et quelques autres s'installent.

---

1 Qui jouera le rôle de traducteur de Valverde à Cajamarca.

2 En particulier pour des soldats sortant de plusieurs mois d'abstinence forcée !



Illustration 5: Débarquement à Túmbez. Gravure par Théodore de Bry.

Pizarro retourne en Espagne, où il séjourne de fin 1528 jusqu'en janvier 1530. Le 26 juillet 1529 il obtient de Charles Quint la capitulation qui le nomme gouverneur à vie et capitaine général du Pérou, baptisé la « Nouvelle-Castille ». Ses pouvoirs sont en fait ceux d'un véritable vice-roi.

En son absence, Almagro et Ruiz ont mis sur pied un corps expéditionnaire, trouvant le financement et recrutant les hommes nécessaires. Le retour de Pizarro, qui ne ramène d'honneurs que pour lui et a négligé ses associés, met temporairement fin à leur association. Mais de nouvelles promesses[1] mettent fin au ressentiment d'Almagro : en janvier 1531, une expédition constituée de trois vaisseaux, cent quatre-vingts hommes et trente chevaux quitte Panama sous le commandement de Pizarro. Almagro reste pour constituer encore de nouveaux renforts.

Sur la côte au Nord de l'Équateur, les Espagnols attaquent la ville de Coaque et en prennent possession. Un riche butin d'or et d'argent y est fait, et envoyé au Nicaragua et à Panama avec les vaisseaux qui doivent en ramener les renforts attendus.

Dans l'intervalle, les ordres religieux ne sont pas restés inactifs. Déjà, six Dominicains ont accompagné Pizarro dans son voyage de retour d'Espagne. En mars 1531, deux

---

1 Don Luque se voit offrir l'évêché de Túmbez, Almagro sa forteresse.

autres Dominicains et deux Franciscains arrivent à León de Nicaragua[1], avec mission de leurs supérieurs de partir pour le Pérou[2]. Dans l'attente du départ, ils y fondent des monastères de leurs ordres respectifs. Avant fin mai 1531, le Licencié Castañeda les a autorisés à partir[3].

Sebastián de Belalcázar est alors en train de préparer son départ pour rejoindre Pizarro. En novembre 1530, il avait déjà tenté un débarquement au Nord de l'Équateur, avec deux bâtiments, et une trentaine d'hommes, dont une douzaine de cavaliers. L'un des plus anciens vétérans des Indes, honoré du titre de capitaine depuis fort longtemps, il est peu soucieux de se joindre à l'expédition que son rival Hernando de Soto est en train de monter depuis Panama.

Il quitte le Nicaragua sur le vaisseau de Juan Fernández, ayant pris à son bord les Dominicains et les Franciscains[4] en partance pour le Pérou. Après la traditionnelle halte à Panama, où il est vraisemblable que le nombre des religieux embarqués s'accrût, Belalcázar rejoint les troupes de Pizarro à Coaque[5].

Qui sont ces religieux ?

Chez les Dominicains, le seul à être clairement identifié est Frère Bernardino de Minaya, qui s'identifie lui-même[6] comme étant le religieux qui fonda le couvent de son ordre à León de Nicaragua. Il vint au Pérou pour y promulguer le décret royal qui interdisait l'esclavage des Indiens. Il a au moins un compagnon, non identifié, et dont on a supposé qu'il ait pu être Bartolomé de Las Casas[7]. Ces Dominicains rejoindront les

---

1 Le trajet fut sans doute, depuis l'Espagne, Hispaniola (aujourd'hui Saint-Domingue), Nouvelle-Espagne (Mexique), Guatemala puis Nicaragua.

2 « Quatre religieux sont arrivés, deux de l'ordre de Saint-Dominique, et deux de l'ordre de Saint-François ». Lettre du Licencié Castañeda à S. M. du 31 mars 1531, citée par Tibesar.

3 « Il s'est avéré que Dieu a guidé quatre religieux, très révérendes personnes, deux de l'ordre de Saint-Dominique et deux de l'ordre de Saint-François, qui sont venus dans cette cité. Ils y ont fondé deux monastères de leurs ordres respectifs. Ces Pères ont l'intention de passer au Pérou, car ils disent qu'ils ont des instructions dans ce sens de leurs supérieurs. J'ai donné des ordres pour qu'on les laisse s'embarquer ». Lettre du Licencié Castañeda à S. M. du 30 mai 1531, citée par Tibesar.

4 Vers 1630, l'ordre de la Merci déclencha une vaste campagne pour avoir une part des honneurs et des richesses accumulées par les autres ordres en Amérique. Parmi leurs prétentions, ils affirmaient que les Mercédaires avaient accompagné Christophe Colomb. En ce qui concerne le Pérou, le Père Ruiz Naharro écrivit en particulier, dans son « Apologie pour la vérité » que les frères Francisco de Bobadilla, Juan de las Varillas et Gonzalo Pontevedra débarquèrent avec Belalcázar et Fernández à Coaque fin mars 1531. Il récidiva dans sa « Relation des faits des Espagnols au Pérou… » en affirmant, dans une belle gradation, que « sa divine Majesté prit pour seuls instruments douze pauvres religieux, délaissés et inconnus : cinq de l'ordre de la Merci, quatre des Prédicateurs (de Saint-Dominique) et trois de Saint-François ». Si l'historien Juan Bautista Muñoz convainquit les Mercédaires de fraude au sujet de Christophe Colomb, il affirma en revanche avoir trouvé une patente de décembre 1529 révélant que cinq Mercédaires avaient été choisis pour accompagner Pizarro : les frères Miguel de Orenes, Francisco de Bobadilla, Juan de Vargas, Sebastián de Trujillo et Diego Martínez. On retrouve dans cette liste deux des noms donnés par Naharro (si l'on prend Varillas pour Vargas). Cependant, Muñoz ne fit pas de copie de cette patente, et n'en révéla pas la référence exacte. Ce document est aujourd'hui égaré, peut-être quelque part parmi les millions de documents de l'AGI, dont Muñoz fit de nombreuses transcriptions. Rien ne confirme par ailleurs cette présence des Mercédaires au Pérou.

5 Diego de Trujillo et Pedro Pizarro, témoins visuels, ainsi que Montesinos sont d'accord pour dire que Belalcázar se joignit à Pizarro à Coaque. Gómara, Zárate et Herrera affirment qu'il débarqua à Puerto Viejo. Cristóbal de Molina, l'Almagriste, soutient que Belalcázar et de Soto débarquèrent à la Puná ; Garcilaso de la Vega et Juan de Velasco maintiennent qu'ils rejoignirent Pizarro à Túmbez. La date du débarquement de Belalcázar n'est pas connue : seul Ruiz de Naharro rapporte la date de fin mars 1531, à Coaque. Mais cette source est douteuse (voir note précédente).

6 « Lettre à Philippe II », circa 1559, citée par Tibesar.

7 Cette hypothèse a été étudiée par José Maria Vargas, dans « La conquista espiritual del imperio de los Incas », Las Casas tenant vraisemblablement à remettre en mains propres le décret qu'il venait d'arracher au pouvoir royal. Fabié est aussi partisan de cette

autres frères de leur ordre, emmenés avec lui par Pizarro[1].

L'identification des Franciscains est tout aussi difficile, sinon plus, que celle des Dominicains. Les Franciscains avaient en projet de refaire au Pérou une arrivée en force, analogue à celle des « Douze Apôtres du Mexique ». Et c'est probablement une douzaine[2] d'entre eux, avec Frère Marc à leur tête, qui débarquèrent à Coaque[3].

Mais, très vite, la situation se dégrade entre les religieux et Pizarro : le décret royal interdisant l'esclavage des Indiens, dont est porteur Minaya, est accueilli de manière glaciale par les conquistadores[4]. Les religieux ont aussi, très vraisemblablement, critiqué les exactions des Espagnols à l'île de la Puná[5], où ils se sont rendus en venant de Coaque. La réaction de Pizarro est sans appel : il supprime tout soutien aux religieux.

La mésentente est consommée ; la plupart vont rembarquer pour Panama. Ils profiteront pour cela de l'arrivée de nouveaux renforts[6], conduits par Hernando de Soto, et du retour des bateaux qui les emmenaient. Ainsi, le 25 février 1532, le Licencié de la Gama[7] écrit-il à l'Impératrice : *« Les frères dominicains et franciscains qui partirent du Nicaragua pour le Pérou sont revenus il y a quinze jours ; et ils parlent très mal de la manière de gouverner de Pizarro ».*

Outre Minaya[8], les autres Dominicains, dont Frère Reginaldo da Pedraza[9], vont devoir repartir. Seul Frère Vicente Valverde, proche de Pizarro et admis depuis le début à son conseil, jouera un rôle dans la conquête du Pérou.

Le contingent des Franciscains est à peu près coupé en deux : rester à douze, en pays hostile, sans le soutien de Pizarro, aurait été d'avance condamné à l'échec, tandis qu'un effectif plus réduit pouvait tenter sa chance. A Panama, ceux sur le retour vont

---

présence de Las Casas aux côtés de Minaya. Si elle était avérée, elle expliquerait l'origine des relations entre Las Casas et Frère Marc.

1 Pizarro était revenu d'Espagne en compagnie de six Dominicains. Parmi ceux-ci, seul Frère Vicente Valverde le suivra jusqu'au Pérou central. L'un des autres frères identifiés est Frère Reginaldo de Pedraza.

2 Le nombre de douze est confirmé par Frère Luis de San Gil, lors de sa déclaration faite à Lima, le 13 avril 1620. Il est alors l'un des Franciscains les plus âgés du Pérou, et répond à Córdova de Salinas, le premier des archivistes de la province du Pérou, qui cherche à reconstituer leur histoire. Il affirme que « dans le temps de la conquête de ce royaume, quand les premiers Espagnols vinrent au Pérou, douze frères de notre ordre les accompagnaient ».

3 La province franciscaine du Pérou a d'ailleurs été appelée plus tard la « Province des Douze Apôtres du Pérou », en souvenir de ces douze premiers Franciscains.

4 La collection Harkness de documents relatifs au Pérou, détenue par la bibliothèque du Congrès à Washington, contient 32 actes notariés enregistrés à Coaque, du 19 avril au 11 septembre 1531. Parmi ces actes, 21 concernent l'esclavage indien, dont 19 sont des reconnaissances de dettes pour la vente d'Indiennes, comme esclaves ou servantes. Ces ventes se font pour des montants de 15 à 140 pesos d'or. Parmi les vendeurs, on trouve Francisco Pizarro, ses principaux lieutenants tels Bartolomé Ruiz, Juan Cabezas, Hernando Pizarro, Cristobal de Mena, et même le Dominicain Frère Reginaldo de Pedraza, qui vend une Indienne à Joan Alonso, pour 20 castillans d'or, le 9 juin 1531. Le décret royal compromettait donc ces profitables trafics…

5 Après un accueil chaleureux de la part des Indiens, les Espagnols se les sont rendus hostiles pour les deux raisons habituelles, leur avidité pour l'or et les femmes. Un piège fut tendu par les insulaires, et les Espagnols faillirent se noyer dans la traversée du bras de mer entre la Puná et Túmbez. Une terrible répression s'ensuivit. Voir Jerez et Velasco.

6 Selon Jerez, c'est à la Puná que les renforts conduits par de Soto ont rejoint Pizarro.

7 « Lettre du licencié de la Gama à l'Impératrice », Panama, 25 février 1532, citée par Tibesar.

8 Minaya : « … et ainsi je m'en revins à Panama ». « Lettre à Philippe II », circa 1559, citée par Tibesar.

9 Frère Reginaldo décédera peu après, à Panama, et laissera de lui un bien piètre souvenir : on découvrira une fortune en émeraudes cousues dans ses vêtements. Voir Lockhart, « The men of Cajamarca », p. 202. Il s'était rendu célèbre par un « conseil » donné aux Espagnols, d'apprécier la qualité des émeraudes en essayant de les casser avec un marteau : les bonnes devaient résister !

rencontrer un de leurs frères, venant de Nouvelle-Espagne, en route pour le chapitre général de Toulouse[1].

C'est ainsi que le vicaire général des Franciscains, Nicholas Herborn, pourra annoncer dans son discours[2] au chapitre ainsi que dans sa « Relation véridique… » : *« A Túmbez s'est installé un ministre des Mineurs, avec cinq frères »* ; le ministre des Mineurs, c'est Frère Marc[3], comme il nous le révèle lui-même[4] : *« Moi, Frère Marc de Nice, de l'ordre de Saint-François, commissaire des frères du même ordre dans les provinces du Pérou, qui fus l'un des premiers religieux à être entré avec les premiers chrétiens dans les dites provinces… »*.

Qui sont donc les Franciscains qui accompagnaient Frère Marc? Plusieurs listes de ses compagnons ont été publiées, de quatre à dix noms, par Buenaventura de Salinas[5], Wadding[6], Córdova de Salinas[7]. On se rangera ici à l'opinion d'Antonine Tibesar, pour admettre que les listes les plus vraisemblables ont probablement été publiées séparément par Pablo Pastells[8] et Manuel de Odriozola[9] qui reprennent la liste de Córdova de Salinas en lui ajoutant deux noms.

Leur liste exhaustive serait donc la suivante et comporterait, outre Fray Marcos de Niza, Frère Marc, leur supérieur, douze autres noms :

Frère Juan de Monzón[10],
Frère Francisco de los Angeles,
Frère Francisco de la Cruz,
Frère Francisco de Santana,
Frère Pedro Portugués,
Frère Alonso de Escarena,
Frère Francisco de Marchena,
Frère Francisco de Aragón,
Frère Mateo de Jumilla,
Frère Alonso de Alcanizes,
Frère Pedro de Cabellos,
Frère Antonio de Aro (ou Haro).

Bien que l'on retrouve trace de ces Franciscains dans l'histoire du Pérou, à diverses

---

1 Qui s'y tint en mai 1532.

2 « Epitome convertendi gentes Indiarum ad fidem Christi ».

3 Ce que permet de confirmer Velasco, « Pizarro reçut à Túmbez deux secours du Nicaragua : un avec 30 soldats et les deux capitaines Sebastían de Belalcázar, et Juan de Torres ; et un autre, avec encore 30 hommes, et le capitaine Hernando de Soto ; tous trois distingués officiels et célèbres en d'autres conquêtes. Parmi eux se trouvait Frère Marc de Nice, de l'ordre de Saint-François, qui devint un célèbre écrivain du Pérou ». Historia del reino de Quito, historia antigua, editorial B. Carrión, 1996, p. 229.

4 Dans son « Información a la Corte y al Obispo », publiée par Las Casas.

5 « Memorial de las historias del Nuevo Mundo : Piru ». Discours 2, chapitre V, Lima, 1630.

6 « Annales Minorum ». Livre XVI.

7 « Crónica de la religiosissima provincia de los doce apostolos del Perú ». Publiée en 1620.

8 Dans la préface à « Organización de la Iglesia y ordenes religiosas en el virreinato del Perú en el siglo XVI », par Roberto Levillier, 2 vol., Madrid, 1919. Pastells avait relevé ces noms sur un document non identifié.

9 « Documentos Literarios del Perú », vol. IV, Lima, 1873. Dans ce recueil Odriozola a sans doute publié le document original, dont Pastells avait une copie.

10 Le seul nom donné par Frère Gil de San Luis, qui le connut personnellement.

dates, on ne peut cependant garantir l'exactitude de cette liste, ni préciser complètement qui furent les cinq à rester à Túmbez avec Frère Marc[1].

D'autres les rejoindront bientôt : *« déjà quinze frères y ont été envoyés du chapitre de Toulouse par le commissaire général »* annonce Herborn en mai 1532 à ses condisciples allemands. Parmi eux, Frère Jodocko Ricki[2], Franciscain flamand, arrivera l'un des premiers et récoltera une nouvelle fois la colère de Pizarro.

La campagne de Cajamarca

Les Espagnols restent quelque temps à Túmbez, qu'ils doivent bientôt quitter, la jugeant peu sûre[3]. Ils fondent une ville, San Miguel, à proximité de la localité indienne de Piura. Puis ils marchent vers Cajamarca, où ils doivent rencontrer le « Seigneur de toutes les terres », l'Inca Atahuallpa.

Sans que les Espagnols ne le sachent, la conquête intervient à un moment tout à fait opportun.

D'une part, vers la fin des années 1520, une épidémie de variole, apportée en Amérique par les Européens, a considérablement affaibli le pays ; une des premières victimes en a été l'Inca Huayna Cápac : la nouvelle de la présence des Espagnols lui parvint lors du deuxième voyage de Pizarro ; après plusieurs dizaines d'années passées à Quito[4], sa dernière conquête territoriale, il s'était enfin engagé dans un voyage de retour vers Cuzco[5], son ancienne capitale. Avec l'annonce du débarquement de Pizarro, le messager emmenait avec lui les germes de la variole, dont l'Inca fut victime peu après. Ramené à Quito, il y décède[6].

D'autre part, une féroce guerre civile oppose les partisans de Huascar et d'Atahuallpa, les deux fils de Huayna Cápac qui se sont partagés ses états. En effet, au fur et à mesure qu'il repoussait au Nord la frontière de son empire, dans un long et amer conflit avec le Popayan[7], Huayna Cápac était devenu de plus en plus dépendant de ses troupes professionnelles et de ses conseillers militaires, les « Oreillards[8] », plutôt que de la bureaucratie de Cuzco, qui gouvernait jusqu'alors au nom de l'Inca.

---

1 Les Franciscains eux-mêmes en sont en grande partie responsables : peu soucieux de se faire valoir, de publier leurs œuvres ou de conserver leurs archives, ce n'est qu'au début du XVIIème siècle qu'ils nommeront leur premier archiviste, Frère Córdova de Salinas, qui devra reconstituer toute l'histoire des premières décennies de leur présence au Pérou.

2 Selon Trujillo, il arriva à Túmbez alors que Pizarro s'y trouvait encore, soit avant le 15 mai 1532. Cependant, il semble qu'il ne fut officiellement autorisé à quitter l'Espagne pour la Nouvelle-Espagne que par cédule royale du 19 juillet 1532 (publiée par Jijón y Caamaño dans son étude critique de Velasco). Auteur d'une chronique perdue de la conquête du Pérou, il en deviendra le premier provincial et se fixera dans la région de Quito.

3 Une petite arrière-garde y séjournera encore quelques mois, puis rejoindra San Miguel.

4 Équateur, le Nord de l'empire inca.

5 Pérou, au Sud, capitale historique de l'empire.

6 Plusieurs dates sont avancées pour la mort de Huayna Cápac : décembre 1525 (Velasco, d'après Frère Marc), 1529 (Robertson), 1527 (Inca Garcilaso, Acosta).

7 Ancien nom de l'actuelle Colombie.

8 Orejones, ainsi nommés par la déformation du lobe de leurs oreilles.

En retour, son ancienne capitale avait perdu prestige et pouvoir. Aussi, dès que la nouvelle de la mort de l'Inca lui parvint, la cour de Cuzco se choisit un nouveau maître, en la personne de Huascar.



Illustration 6: La généalogie des Incas. Atahuallpa y est représenté comme un usurpateur.

Tandis qu'à Quito, Atahuallpa maîtrisait l'armée et gardait le contrôle sur les régions nouvellement conquises de la Colombie et de l'Équateur.

Il faut, avant d'aller plus loin, évoquer plus précisément l'œuvre de Juan de Velasco. Ce Jésuite d'origine équatorienne, né à Riobamba, consacra plusieurs dizaines d'années de sa vie à écrire un monument à la gloire de son pays natal, son « Histoire du royaume de Quito ». Commencée en Équateur, puis achevée en exil à Faenza, en Italie, de 1767[1] à 1790[2], cette œuvre voulait combler un oubli : alors que l'histoire de l'empire inca et de Cuzco avait été largement écrite dès le XVIème siècle, personne n'avait pris la peine

1 Date à laquelle les Jésuites furent expulsés des Indes Occidentales par ordre du roi d'Espagne Charles III.

2 Date approximative de la mort de Velasco.

d'écrire celle de Quito, qui ne semblait exister, pour les historiens, qu'à partir de sa conquête par Huayna Cápac.

C'est une œuvre en trois parties : « Histoire naturelle[1] », « Histoire antique » qui couvre la période des origines du royaume de Quito jusqu'à la conquête espagnole de la Colombie, « Histoire moderne » qui va de la fin de la conquête espagnole jusqu'en 1767.

Une des principales sources de Velasco pour son « Histoire antique » n'est autre que Frère Marc, dont il dit[2] : *« En un mot : il n'y a qu'une histoire qui puisse s'appeler Histoire de l'antique royaume de Quito et des guerres civiles des deux frères[3], c'est celle de Frère Marc de Nice».*

Velasco cite ainsi cinq documents, qu'il attribue à Frère Marc, et qu'il affirme avoir utilisés comme sources :

Les deux lignées des Seigneurs du Pérou et du Quito,
Histoire de la conquête de la province du Pérou,
Histoire de la conquête de la province du Quito,
Rites et cérémonies des Indiens,
Lettres informatives sur l'œuvre dans les provinces du Pérou et du Cuzco.

Mais Velasco semble être le seul[4] à avoir jamais eu ces documents entre les mains. Comme le contenu de son « Histoire antique » s'écarte résolument de l'historiographie officielle de la conquête, une chaude polémique s'est installée entre défenseurs inconditionnels, représentants d'un fort courant indigéniste équatorien[5], et opposants irréductibles[6], partisans d'une vision plus espagnole ou plus péruvienne[7] de l'histoire du Pérou et de l'Équateur.

Le débat se situe sur le terrain historique et archéologique, avec des arrière-pensées politiques qui ne sont pas sans lien avec le conflit de frontière entre ces deux états[8].

Ses détracteurs accusent Velasco d'avoir fabriqué de toutes pièces l'existence de ces documents ; on peut imaginer que, après avoir remarqué des ressemblances entre les

1 Qui collecte aussi bien des descriptions de la faune et de la flore, que des légendes de géants et d'animaux mythiques. On la range aujourd'hui dans la catégorie « histoire naturelle fantastique ». Mais ce n'était pas la spécialité de Juan de Velasco…

2 « Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 213.

3 Atahuallpa et Huascar.

4 Seul Antonio de Alcedo, dans sa « Biblioteca Americana », mentionne aussi ces manuscrits. Né en 1755, ce fils du Vice-Roi de Quito embrassa la carrière militaire, et son œuvre la plus connue est son « Dictionnaire Géographique ». Il est difficile de démêler si Alcedo eut un accès direct aux manuscrits de Frère Marc, ou s'il ne les connut qu'à travers l'œuvre de Velasco (le manuscrit de la « Biblioteca Americana » existe en deux états, l'un de 1790, inachevé, à la BNF ; l'autre, de 1807, à la New York Public Library ; la première impression date de 1964). Alcedo aurait pu avoir connaissance des manuscrits de Velasco, ou bien avoir correspondu avec lui. Néanmoins, son œuvre pourrait constituer un deuxième indice de l'existence des manuscrits péruviens de Frère Marc, à Quito, dans la seconde moitié du XVIIIème siècle.

5 Juan Félix Proaño « Los últimos Duchicela » et « Los penúltimos Duchicela », Silvio Luis Haro « Cuadernos de Historia y Arqueología » et « Atahuallpa-Duchicela », Carlos Emilio Grijalva et Max Uhle (archéologues), Pío Jaramillo Alvarado (sociologue), Leonidas Batallas « Vida de Juan de Velasco », Piedad et Alfredo Costales « La Real Familia Duchicela - Los Hijos de Atahuallpa »…

6 Marcos Jímenez de la Espada « Relaciones geográficas de Indias », Jacinto Jijón y Caamaño « Examen crítico de la veracidad de la Historia del reino de Quito del P. Juan de Velasco de la Compañía de Jesus », Federico González Suárez « Notas Arqueológicas, Historia general de la República del Ecuador », Aquiles Pérez « Puruhuayes »…

7 Jacinto Jijón y Caamaño s'en démarque, puisqu'il est à la fois un historien équatorien réputé, et un adversaire de Velasco.

8 Nés tous deux de la séparation du Vice-Royaume du Pérou.

œuvres de Gómara[1], du cacique Don Jacinto Collahuaso[2] et du docteur Bravo Saravia[3], Velasco en attribue la paternité à un Franciscain, à la biographie nébuleuse, mais dont la présence au Pérou et en Équateur est attestée par Las Casas : Frère Marc de Nice.

Ayant ainsi consolidé l'autorité de son personnage, il lui aurait assigné, d'après ses détracteurs, des œuvres fictives, dans lesquelles il prétend trouver les informations dont il a besoin soit pour justifier ses dires, soit pour contester d'autres historiens, et ceci sans risquer de contradiction. Son « Histoire antique » serait ainsi un mélange de fantaisie, pour ce qu'il attribue à Frère Marc, de sources connues (l'Inca Garcilaso[4], Pedro Cieza de León[5], López de Gómara, Acosta[6], William Robertson[7]…), et d'autres fort peu usitées (Collahuaso, Saravia).

Le but de cette fraude aurait été de bâtir à la gloire de l'Équateur une histoire n'ayant rien à envier à celle du Pérou.

A cela, les défenseurs de Velasco rétorquent qu'il aurait pu avoir en sa possession les documents en question : selon Proaño, il existe dans les archives des Jésuites de Quito un inventaire des biens des Jésuites expulsés en 1767. Velasco aurait été autorisé à emporter avec lui *« vingt-sept livres reliés et quatre manuscrits de divers auteurs de la conquête, deux ballots de linge pour son usage personnel »*. Parmi ces manuscrits, ou bien dissimulés dans les ballots de linge, auraient pu se trouver les textes de Frère Marc.

Malgré son expulsion, Velasco fut chargé par Charles III d'Espagne d'écrire une histoire du royaume de Quito. Ce statut d'historien officiel de la Couronne lui permit donc d'avoir accès aux archives[8]. Son histoire en trois volumes fut soumise à la critique de l'Académie Royale d'Histoire, qui lui donna son aval[9] : à défaut d'être une reconnaissance de ses compétences, c'est au moins un gage de conformité, preuve qu'alors il ne choquait pas ; aucun des vingt membres de cette académie ne porta la moindre accusation de falsification à son égard.

On remarquera cependant qu'il faut bien une paternité aux thèses[10] attribuées par Velasco à Frère Marc et dont il relève la similitude avec celles d'autres historiens : parmi

---

1 « Historia general de las Indias ».

2 « Guerras civiles de Atahuallpa ».

3 « Antigüedades del Perú ».

4 « Comentarios reales de los Incas ».

5 « Crónica del Perú ».

6 « Historia Natural y Moral de las Indias », 1590.

7 « Historia de América », 1777, et « Historia de la conquista del Perú ».

8 Archivo de Salamanca puis Archivo General de las Indias, à Séville, fraîchement fondé en 1785. Archives d'État et bibliothèque de l'Academia Real de la Historia, à Madrid.

9 Cet aval vint trop tard, et Velasco ne put voir son œuvre imprimée. La première impression fut la traduction française de Ternaux-Compans, en 1843, suivi d'une édition en espagnol à Quito, en 1846. Outre le manuscrit de Quito (actuellement conservé dans la bibliothèque équatorienne « Aurelio Espinosa Polit », autrefois bibliothèque jésuite rue Cotocallao), les Costales ont retrouvé à Madrid (à l'Académie Royale d'Histoire) un manuscrit d'une version plus ancienne ; l'impression par la Casa de la Cultura Ecuatoriana, Editorial Benjamín Carrión, est basée sur le manuscrit de Madrid.

10 Sur la naissance d'Atahuallpa ; sur la bataille de Cajamarca ; sur la mort d'Atahuallpa.

ses contemporains, ni Las Casas[1], ni Gómara[2], ni Molina[3] n'ont eu la possibilité d'être témoins de ce qu'ils rapportent. Et quant à Collahuaso, Saravia, et Velasco lui-même, qui sont nés plus tard, ils n'ont pu travailler que sur documents.

L'attribution de cette paternité à Frère Marc apparaît donc comme tout à fait vraisemblable, si l'on exclut l'hypothèse de fraude. Le débat, cependant, est loin d'être tranché. Seule l'éventuelle découverte de ces textes perdus permettrait de clore définitivement la discussion[4]. Néanmoins, il n'est pas possible de parler de Frère Marc sans évoquer ce qu'en rapporte Velasco. Nous garderons donc en mémoire que ce qu'il nous révèle doit s'entendre au conditionnel, tout en essayant, chaque fois que possible, de confirmer ou d'infirmer ses dires, par des comparaisons à d'autres sources[5].

Peut-on imaginer ce qu'auraient contenu ces documents perdus ? C'est à travers la lecture de Velasco[6], de López de Gómara[7], de Las Casas[8], de Cristóbal de Molina[9], que l'on peut s'en faire la meilleure idée.

Huascar, donc, est le fils « légitime » de Huayna Cápac et de sa première épouse, la « Coya », Rava-Ocllo. Sur la naissance d'Atahuallpa, on trouve de nombreuses théories[10], confirmant en général son caractère de bâtard, ou, au mieux, de prince de second rang. La stabilité de l'empire reposait en effet sur un système d'alliances multiples, l'Inca épousant ou prenant pour maîtresses les filles des chefs des principales familles ou tribus. Seuls les enfants mâles issus de la Coya ou des princesses de premier rang ont droit au titre d'Inca. On attribue ainsi plusieurs centaines d'enfants à Huayna Cápac.

Frère Marc, dans « Les deux lignées des Seigneurs du Pérou et du Quito » prend à contre-pied ceux qui recherchent dans la bâtardise d'Atahuallpa la justification de la conquête espagnole : Atahuallpa aurait été le fils de Huayna Cápac et de Scyri Paccha, fille du dernier roi de Quito, Cacha Duchicela, XVème Scyri[11], vaincu par Huayna Cápac. En épousant Paccha, Huayna Cápac[12] serait donc devenu Roi de Quito, XVIème

---

1 Qui ne fut probablement jamais au Pérou, sauf son hypothétique voyage avec Minaya.

2 Il ne passa vraisemblablement que 4 ans en Nouvelle-Espagne, sans jamais aller au Pérou.

3 Qui ne participa pas à la campagne de Cajamarca.

4 Velasco étant décédé à Faenza, ces documents se trouvent peut-être aujourd'hui en Italie. En 1797 (7 ans environ après la mort de Velasco), le général Napoléon Bonaparte prononça la dissolution des congrégations religieuses d'Italie et confisqua leurs archives. Elles furent transférées en 1804, pour la région de Faenza, aux Archives d'État de cette ville. La piste était tentante, mais une recherche documentaire s'y avéra infructueuse.

5 Un examen critique complet de l'œuvre de Velasco déborderait largement du cadre de cette biographie, consacrée à Frère Marc, et mériterait un ouvrage qui lui soit exclusivement dédié.

6 Son œuvre est trop conséquente pour qu'un résumé soit inclus dans cette biographie de Frère Marc. De plus, elle ne comprend que peu de citations directes de Frère Marc, mais est plutôt écrite en reformulant et en synthétisant le contenu de ses cinq textes perdus. C'est pourtant Velasco, qu'on peut lire en espagnol ou dans la traduction française de Henri Ternaux-Compans, qui est le meilleur reflet de l'œuvre supposée de Frère Marc.

7 En particulier les chapitres « Linaje de Atabaliba » et « Religión y dioses de los Incas y otros gentes » de son histoire générale.

8 A travers le chapitre consacré au Pérou de sa « Très brève relation… » et les chapitres CCXLVIII à CCLXI de son « Apologética historia ».

9 « Conquista y población del Perú ».

10 Bernard Boriello, dans sa thèse consacrée à Atahuallpa, en dénombre environ une vingtaine.

11 Scyri, suivant Velasco, ou Shilli, selon les Costales, titre des rois de Quito.

12 Huayna Cápac compléta son alliance avec le peuple de Quito en prenant pour concubine Quispi, fille d'Epiclachima, frère de Cacha Duchicela, et en faisant de son fils aîné, Callcuchima, l'un de ses généraux. Le fils cadet, Cachulima, obtint quant à lui la

Scyri par mariage, et non par conquête.

La transmission du pouvoir des Scyris ne pouvait se faire, en effet, que par les enfants mâles : une fille ne pouvait accéder au trône qu'à travers son époux. Un précédent important avait été le mariage de Toa, fille de Caran, XIème Scyri, avec Duchicela, tige de la dynastie Duchicela, fils de Condoraso roi de Puruhá, et dont la lignée dura jusqu'à la conquête du royaume de Quito par Huayna Cápac. Atahuallpa était donc XVIIème Scyri, légitime héritier du royaume de Quito, par voie matrilinéaire[1].

Après quelques années de paix, coincés dans leur expansion[2], les deux frères, suivant un usage confirmé de tout temps, entrent en guerre. Toujours selon Frère Marc et Velasco, Huascar aurait été à l'origine du conflit, soutenant la révolte de la province de Cañar contre Atahuallpa ; or ce dernier tenait cette province de ses aïeux maternels Duchicela.

Malgré un premier succès à Tumebamba où ses armées auraient capturé Atahuallpa, suivi de l'audacieuse évasion de ce dernier « transformé en serpent[3] », Huascar subit une défaite irréversible, son armée ayant été écrasée par celle de son rival, conduite par les généraux Quisquis et Callcuchima. Il tombe ainsi entre les mains de son frère.

Ce n'est qu'alors qu'Atahuallpa ajoute à l'émeraude, qui ceint son front et symbolise le royaume de Quito, le « Fleco Carmesí[4] » des maîtres de Cuzco. Il devient ainsi le XIVème Inca.

Les Espagnols présentèrent toujours Atahuallpa comme un usurpateur, en se servant pour cela de règles de succession en vigueur dans les cours européennes ; son pouvoir n'étant pas légitime, la conquête n'avait pas besoin de justification.

Avec d'autres règles de succession, légitimant la transmission par voie féminine dès que l'héritière a un époux, Frère Marc et Velasco[5] arrivent au résultat opposé.

Dans les deux cas, il ne s'agit que d'une interprétation euro-centrée de pratiques de transmission du pouvoir propres aux Incas : leur histoire montre que le fils « légitime » n'a pas toujours succédé au père, que les luttes pour le pouvoir ont presque toujours été la règle, et que le plus fort s'est souvent assis sur le trône, raffermissant ainsi l'empire.

---

seigneurie de Cacha. De l'union de Huayna Cápac et de Quispi naquit Cori Mama Duchicela, demi-sœur et épouse d'Atahuallpa.

1 La naissance d'Atahuallpa est confirmée par l'Inca Garcilaso de la Vega : « L'Inca Huayna Cápac eut dans la fille du roi de Quito (qui devait lui succéder à la tête de ce royaume) son fils Atahuallpa », in « Primera parte de los comentarios reales », livre IX, chap. XII, p. 348, BAE CXXXIII. Il lui dénigre par contre tout droit au royaume de Quito : intégré par conquête dans l'empire inca, il aurait dû revenir au légitime héritier, Huascar.

2 Au Sud, les Araucans, peuplant l'actuel Chili, avaient infligé une sévère défaite à Huayna Cápac, ainsi qu'au Nord les ancêtres des Colombiens, peuplant le Popayan. A l'Est, l'empire était limité par la Cordillère des Andes et par la forêt amazonienne, quasi impénétrable ; à l'Ouest, par le Pacifique.

3 Frère Marc, à travers Velasco, nous en donne une version plus vraisemblable : Atahuallpa réussit à percer un trou dans le mur de la chambre où il était retenu, grâce à un instrument de sacrifice, en bronze et argent, que lui avait remis en cachette une servante. Mais cette version serait tout aussi fausse : selon Bernard Boriello, dans sa thèse « Le personnage d'Atahuallpa à travers l'historiographie en langue espagnole (XVIème - XVIIème siècles) », cet épisode de la capture d'Atahuallpa ne put avoir lieu, l'inca n'ayant pas été présent sur le lieu de sa capture supposée !

4 Turban en laine de vigogne teinte en rouge.

5 Si l'on comprend bien la motivation de Velasco, on peut se demander ce que fut celle de Frère Marc. Probablement une tentative utopique de faire annuler les résultats de la conquête, et de restituer les terres aux Indiens, comme le réclamait Las Casas.

C'est donc dans un pays affaibli, ravagé par l'épidémie et la guerre civile[6], qu'avance Pizarro, ayant joué tour à tour Huascar puis Atahuallpa, ayant promis tour à tour son alliance à l'un comme à l'autre.

Comme les Espagnols et les troupes de l'Inca approchaient de la vallée de Cajamarca, Pizarro envoya un détachement, commandé par Hernando de Soto, pour inviter Atahuallpa à une rencontre.

La rencontre de Cajamarca a toujours été présentée comme un double piège : piège d'Atahuallpa, qui réunit environ vingt mille hommes en armes[2] pour encercler la ville ; piège de Pizarro, en réplique à celui d'Atahuallpa, qui dissimula plusieurs centaines d'hommes, cavaliers et fantassins, autour de la place centrale. Ce 16 novembre 1532, Atahuallpa s'avance donc, accompagné de cinq à six mille hommes, à la rencontre de Pizarro, apparemment seul avec une vingtaine de fantassins au milieu de la place.

La Couronne imposait à ses conquistadores de réciter à leurs futurs vaincus une exhortation, le « requerimiento », dans laquelle, avec une logique implacable, étaient démontrés les droits de la Couronne et du Saint-Siège sur les territoires des Indes. En conclusion de cette exhortation, les Indiens étaient invités à adopter la foi catholique et à reconnaître l'autorité espagnole, sous peine de se voir faire la guerre *« par tous les moyens[3] »*.

Avec le temps, le requerimiento n'était devenu souvent qu'une sinistre comédie : récité en espagnol, incompréhensible pour les Indiens, adressé au vent, aux arbres, aux rochers qui précédaient l'entrée dans un village, ce n'était plus qu'une parodie du « droit » qu'on voulait lui faire représenter.

C'est au Dominicain, Frère Vicente Valverde, qu'échoit le triste privilège de réciter le requerimiento à Atahuallpa. Felipillo lui sert d'interprète[4]. C'est alors qu'intervient un épisode devenu légendaire[5] : lorsque Valverde lui dit, en tendant une bible, *« Ceci est la parole de Dieu »*, Atahuallpa porta la bible à son oreille et la jeta au sol en affirmant qu'il n'entendait rien.

---

[6] La vengeance d'Atahuallpa fut sanglante à l'égard de ses anciens vassaux révoltés qui avaient choisi le camp de Huascar. Selon Velasco, il fit passer au couteau les habitants de la Puná. Selon l'Inca Garcilaso, il fit exécuter toute la parentèle de Huascar, ainsi que la plupart des membres des 11 familles de sang royal, qui descendaient des 11 Incas « historiques », de manière à n'avoir plus de concurrents prétendants au trône. Cette cruauté d'Atahuallpa fut aussi utilisée par les Espagnols comme motif de sa condamnation.

[2] Atahuallpa avait ordonné à Rumiñahui de se porter à Cajamarca avec une armée de 20000 hommes munis de cordes, pour capturer les Espagnols ; (rapporté par Pedro Pizarro). Rumiñahui, pressentant l'issue de la rencontre, et en désaccord avec Atahuallpa, avait en fait quitté très tôt Cajamarca, dès la prise d'Atahuallpa, pour se rendre à Quito avec son armée et s'emparer du pouvoir.

[3] En cas de refus d'accepter les conditions espagnoles, le requerimiento promettait : « Nous vous ferons la guerre de toute part et par tous les moyens, nous vous plierons au joug et à l'obéissance de l'Église et à celle de Sa Majesté ; nous nous emparerons de vous, de vos femmes, de vos enfants dont nous ferons des esclaves que nous vendrons ou dont nous disposerons selon les désirs de Sa Majesté ; quant à vous, nous prendrons vos biens et nous vous ferons tout le mal qui est en notre pouvoir, comme on fait à des sujets désobéissants qui contestent leur Seigneur et résistent à son autorité. Et nous proclamons que les morts et les dommages qui pourront résulter de votre attitude seront de votre seule faute et non pas de celle de Sa Majesté ni de la nôtre, ni de celle des chevaliers qui nous accompagnent ». Ce sont des théologiens dominicains qui furent à l'origine de l'écriture du requerimiento.

[4] Selon l'Inca Garcilaso, cité par Prescott, Felipillo aurait expliqué ainsi le mystère de la Sainte-Trinité : « les Chrétiens croient en trois Dieux, et un autre Dieu, ce qui en tout fait quatre ».

[5] Et dont l'existence est contestée.

La suite n'est que trop connue : capture d'Atahuallpa, massacre de cinq à sept mille Indiens[1], à l'arquebuse et au canon d'abord, puis à l'épée : *« Il en mourut tant, parce que les nôtres ne donnaient de coups d'épée que de la pointe, comme le conseillait le Frère Vicente Valverde[2] ».*



Illustration 7: Cajamarca. Atahuallpa sur son trône, Almagro, Pizarro, Valverde, Felipillo. Gravure par Guaman Poma de Ayala.

Comment expliquer cette passivité et ce peu de résistance des Indiens ? Gómara affirme qu'ils ne combattirent pas, quoiqu'ils aient eu des armes, parce qu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre, la capture de l'Inca dès le début du combat leur ôtant toute initiative.

Frère Marc va plus loin : *« Niza démontre avec évidence qu'ils n'avaient des armes en aucune manière ; car, bien qu'ayant laissé tant de milliers de morts sur la place, on ne trouva aucune arme sur eux, seulement des instruments d'or et d'argent, qui leur servaient pour la parade et pour le culte[3] ».*

Cette idée est reprise par Las Casas[4] : *« Quelques jours plus tard arriva le roi universel et empereur de ces royaumes, qui s'appelait Atabaliba, accompagné d'une foule de gens dénudés, avec des armes pour rire… ».*

1 De six à sept mille, selon Francisco de Jerez et Pedro Sancho de la Hoz, conquistadores et témoins directs ; cinq mille selon Garcilaso.

2 Velasco, « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 243 ; voir aussi Gómara.

3 Velasco, « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 244.

4 « Très brève relation… », « Des grands royaumes et des grandes provinces du Pérou ». BAE, vol. CX, p. 169.

Toujours selon Frère Marc, Atahuallpa avait ordonné *« qu'on n'offense pas les étrangers, car ils étaient les envoyés des dieux. Et c'est ainsi qu'il traita Hernando Pizarro et Soto, lors de la première visite aux Bains ; et il les tenait pour tels, selon la prédiction de Viracocha, et se résigna à les recevoir pacifiquement, non seulement avec respectueuse soumission, mais aussi avec démonstration d'amour et d'obligeance[1] »*.

Velasco nous rapporte que Frère Marc aurait recueilli[2] la légende inca de Viracocha : ce dieu, frère de Manco Cápac, fondateur de l'empire inca, était apparu au jeune prince Inca Ripac, fils de Yaguar Huacac, septième Inca. Il lui avait révélé que, sous peu, la province de Chicaysuyo se révolterait. Grâce à Viracocha, Inca Ripac put maîtriser cette rébellion, et chassa son faible père du trône. Inca Ripac, lors de son couronnement, se fit appeler Inca Viracocha. Il érigea au dieu un temple, à l'intérieur duquel se trouvait la statue de Viracocha, représenté barbu, aux traits européens. Le dieu avait donné une dernière prédiction : un jour les Viracochas reviendraient pour reprendre possession de leur pays.

Velasco précise[3] : *« Cette prédiction était connue de tous, et très diffusée, même dans les parties les plus reculées de l'empire ; ce fut la raison, selon Niza, pour laquelle les Espagnols furent appelés Viracochas, parce qu'en tout, le peuple reconnaissait en eux les mêmes signes qu'ils savaient être propres à la statue ; et ils croyaient ainsi qu'avec eux était venu le temps de perdre leurs terres »*.

Un dernier élément devait confirmer, selon la prédiction, l'arrivée des Viracochas : l'éruption du volcan Cotopaxi. Cette éruption eut effectivement lieu, le jour même de la rencontre entre Atahuallpa, Hernando Pizarro et Hernando de Soto. La prédiction était donc accomplie, et les jours de l'empire inca comptés : c'est un Atahuallpa soumis, sans arme, prêt à adorer ses nouveaux maîtres, qui se présente devant Pizarro à Cajamarca, ce qui rend d'autant plus odieux l'inutile massacre.

Cette thèse, bien entendu, est loin de faire l'unanimité[4] ; elle dérange les conquistadores[5], qui ont toujours présenté le massacre de Cajamarca comme la réponse au piège tendu par Atahuallpa ; elle dérange aussi les historiens qui, du XVIème siècle à nos jours, ont tenté de minimiser la responsabilité de l'Espagne en Amérique du Sud.

Ainsi Porras Barrenechea écrit-il[6] : *« Cette relation, qui coïncide avec celles de Jerez, Estete, Pedro*

---

1 Velasco, « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 244.

2 Il semble, à la lecture de Velasco, que Frère Marc ait été présent lors de l'entrevue « aux Bains ». Velasco cite Frère Marc rapportant Atahuallpa : « Princes Viracochas, soyez les bienvenus dans mes États ». Et, s'adressant à sa suite, « Voyez, comme le costume, la figure, la couleur, la barbe, sont les mêmes que celles de notre dieu Viracocha ; et ainsi que notre ancêtre Yaguar-Guacac voulut qu'elles fussent représentées dans une statue de pierre ». « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 238.

3 « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 245.

4 Elle trouve un écho chez Garcilaso, qui rapporte lui aussi la légende des Viracochas, et affirme : « L'Inca qui, comme nous le verrons par la suite, n'avait aucune intention de combattre mais d'entendre l'ambassade du Pape et de l'Empereur… ». Seconde partie des « Commentaires royaux », BAE CXXXIV, p. 43.

5 Francisco de Jerez « Relación verdadera de la conquista del Perú », Miguel de Estete « Noticia del Perú », Pedro Pizarro « Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú », Diego de Trujillo « Relación del descubrimiento del reino del Perú ».

6 « Las relaciones primitivas de la conquista del Perú », édition 1967, p. 35, comme conclusion à son étude de la « Relation française », traduction française anonyme, en 1534, d'une lettre perdue attribuée au Licenciado Espinosa ou au Licenciado de la Gama.

Pizarro et Trujillo, confirme, enfin, avec la déclaration d'un témoin direct, ces affirmations que l'on ne peut plus nier au sujet de la prison et de la mort d'Atahuallpa : 1°, que les Indiens entrèrent armés à Cajamarca, la description du cortège est suffisamment explicite à ce sujet ; 2°, qu'Atahuallpa envoya une division de quatre mille hommes pour couper la retraite aux Espagnols ; 3°, qu'Atahuallpa jeta à terre le livre des Évangiles que lui présentait Frère Valverde ; 4°, que Pizarro, armé d'une épée et d'un bouclier, s'avança jusqu'à l'Inca et le fit prisonnier personnellement ; et 5°, qu'Atahuallpa préparait une conspiration contre les Espagnols ».

C'est vers cette époque que Frère Marc commence à récolter les matériaux pour son « Information à l'Évêque et à la Cour[1] », dans laquelle il accentue les critiques contre Pizarro et ses conquistadores : *« Je suis témoin visuel et je sais par expérience certaine et j'ai pu comprendre que ces Indiens du Pérou sont le peuple le plus bienveillant qu'on ait jamais vu parmi les Indiens, ainsi que l'allié et l'ami des Chrétiens. Je les ai vus donner aux Espagnols de l'or, de l'argent et des pierres précieuses en abondance, et tout ce qu'on leur demandait qu'ils avaient en leur possession ainsi que de bons services ; jamais ils ne sont allés à leur rencontre pour la guerre, mais pour la paix, tant qu'on ne leur en donna pas l'occasion par de mauvais traitements et des cruautés ; auparavant, ils recevaient les Espagnols dans leurs villages avec honneur et la plus grande bienveillance, leur fournissant des vivres, ainsi que tous les esclaves, hommes et femmes, qu'ils demandaient pour leur service ».*

Il ne suffit donc plus de baser une argumentation sur des récits de conquistadores, qui ont de toute manière intérêt à minimiser leur responsabilité ; il faut aussi discréditer Frère Marc et s'en prendre à sa crédibilité : *«… le Franciscain Frère Marc de Nice, qui fut au Pérou, dans la région de Quito uniquement, et ce, pendant quelques mois en 1534[2] ».*

Et, plus tard[3] : *« Las Casas fut le premier à vilipender la conquête du Pérou et à parler de l'enfer du Pérou, sans jamais y avoir été. Son informateur le plus suspect fut le franciscain Niza, inventeur imprudent de l'Eldorado de Cíbola[4] au Mexique, qui ne fut à Cajamarca ni ne connut Pizarro, car il ne quitta pas Quito et ne fut le témoin que des excès de son chef, Alvarado. Du faux témoignage de Niza, amplifié par le haut-parleur de Las Casas, provient toute la légende adverse à Pizarro ».*

Reprenons les deux points majeurs de cette critique.

Frère Marc connut-il Pizarro personnellement ? Ou plutôt, comment n'aurait-il pas pu le connaître, s'étant trouvé à Túmbez avec lui ? On dispose enfin, à ce propos, de son propre témoignage, par lequel il jura officiellement avoir connu Pizarro[5].

---

1 Insérée en 1542 par Las Casas, dans sa « Très brève relation de la destruction des Indes », et publiée en 1552 sans imprimatur. Ce pamphlet de Las Casas fut à l'origine de ce que certains ont appelé la « Légende noire », attribuant aux Espagnols des crimes imaginaires en Amérique centrale et du Sud. Frère Marc fournit à Las Casas l'essentiel de son contenu sur le Pérou et l'Équateur. Voir la traduction française dans cet ouvrage.

2 « Las relaciones primitivas… », p. 17. Ce passage se réfère à l'expédition d'Alvarado, à laquelle participa Frère Marc.

3 Porras Barrenechea, « Una nueva interpretación de la personalidad de Francisco Pizarro », in Boletín de la Comisión Nacional Peruana de Cooperación Intelectual, I, Lima, 1941, p. 18 (cité par Tibesar).

4 La réputation de Frère Marc au Mexique, après sa description emphatique de Cíbola, sert ici pour discréditer son action au Pérou. Wagner fit de même, et utilisa sa réputation au Pérou pour discréditer sa découverte de Cíbola.

5 « Lui ayant demandé s'il connaissait l'Adelantado Don Pedro Alvarado, le Maréchal Diego de Almagro et le gouverneur du Pérou, Francisco Pizarro, et s'il avait connaissance du pays et de la côte du Pérou, il répondit oui ». In « Información hecha en Santiago de Guatemala sobre el concierto celebrado entre el Adelantado D. Pedro de Alvarado y el Mariscal D. Diego de Almagro, para el descubrimiento y conquista de tierras ». Santiago de Guatemala, 28 Septembre 1536. Archivo General de Indias, Patronato, 180, Ramo 66, 1.

La présence de Frère Marc à Cajamarca est une question plus intéressante, et plus épineuse. Si sa présence au Pérou en 1532 est indiscutable, était-il resté avec l'arrière-garde, à San Miguel de Piura, ce qui n'en ferait qu'un témoin indirect, ou bien se trouvait-il avec les conquistadores à Cajamarca, le 16 novembre 1532 ?

Il faut, pour répondre à cette question, évoquer la rançon d'Atahuallpa. Afin d'obtenir sa libération, il promit à Pizarro de remplir une pièce du palais où il était détenu d'or et d'argent. Bientôt, des milliers de pesos[1] d'or arrivent chaque jour à Cajamarca. Certains arrivages, de bijoux, de vaisselle, des sièges, des fontaines, des statues, dépassent cent kilos. L'or afflue de Jauja, de Pachacamac, de Cuzco, amené par les dignitaires de l'empire inca, tel l'Inca Illescas, frère d'Atahuallpa, ou bien rapporté par de petites expéditions espagnoles guidées par les Indiens, comme celles de Martín de Mogués ou Hernando Pizarro.

A partir du 13 mai 1533, les fours sont allumés, et les Indiens transforment, pour les Espagnols, leurs objets d'art et de culte en lingots. Les neuf fours produisent une moyenne journalière de deux cent cinquante mille pesos d'or[2]. Le 18 juin 1533 c'est le grand jour, celui du partage. Les estimations du butin global vont de un million et demi à deux millions[3] de pesos.

Seuls les présents à Cajamarca, le jour de la capture d'Atahuallpa, ont droit à une part du butin ; ni l'arrière-garde, restée à San Miguel de Piura, ni Almagro et ses renforts, arrivés plus tard, ne participeront au partage[4].

Les noms des attributaires, ainsi que leurs parts, sont notés par les secrétaires de Pizarro, Francisco de Jerez et Pedro Sancho, sur deux listes séparées, l'une pour l'argent et l'autre pour l'or. Les originaux sont copiés par Cieza de León vers 1550 en une seule liste, puis perdus ; Francisco López de Caravantes, puis Buenaventura de Salinas recopieront la liste de Cieza, avant qu'elle ne soit elle-même perdue, puis retrouvée au XXème siècle et publiée par Rafael Loredo[5] ; ces versions constituent les sources principales, avec quelques autres copies de moindre intérêt. Elles sont toutes voisines, mais présentent quelques différences notables, dues aux copies successives.

Dans les « hommes à pied », on voit apparaître un Juan de Niza. De cet homonyme de Frère Marc, Lockhart en dit[6] : *« Tout ce que l'on sait à propos de cet homme est sa présence à Cajamarca et sa part[7]. Son nom seul paraîtrait en dire beaucoup, et parle de ses origines dans la ville de Nice en Savoie et de ses associations maritimes concomitantes »*. Alors, la ville de Nice était-elle représentée par deux de ses fils lors de la conquête du Pérou ? Ou bien faut-il lire

1 A la fois monnaie et unité de poids : 4,2 grammes d'or fin.

2 Soit plus d'une tonne par jour.

3 Cette dernière estimation étant due à Frère Marc.

4 On ne connaît que deux exceptions : le Père Juan de Sosa, prêtre séculier, vicaire de l'armée, qui reçut une part bien qu'étant resté à Piura, car il avait participé au financement de la conquête ; la deuxième exception est le Frère Valverde, qui, bien que présent à Cajamarca, ne figure pas sur la liste de partage. On peut cependant estimer que c'est à lui qu'échut la part destinée à l'Église ; il eut par ailleurs, pour le prix de sa coopération, l'évêché de Cuzco, ainsi que deux encomiendas que lui attribua Pizarro.

5 Pour une histoire détaillée de ces listes, consulter James Lockhart « The Men of Cajamarca ».

6 « The Men of Cajamarca », p. 440 et 441.

7 195 marcs 6/8 d'argent et 3330 pesos d'or.

Marcos de Niza, altéré en Juan de Niza au fil des copies ?

On note de même un Juan Delgado chez Cieza, qui devient Juan Delgado de Menzón chez Caravantes, et Juan Delgado de Monzón chez Buenaventura de Salinas. Si Juan Delgado, maçon de son état, a bien laissé des traces ayant permis à Lockhart de reconstruire brièvement sa biographie[1], son nom n'a jamais été suivi de Monzón[2].

On ne peut qu'évoquer Frère Juan de Monzón, l'un des douze compagnons de Frère Marc. Son nom, et celui de Juan Delgado, auraient été fusionnés en un seul, Juan Delgado de Monzón, lors de la compilation des deux listes (or et argent) en une seule.

On dispose ainsi de deux indices forts de la présence de Frère Marc, et de celui d'un de ses frères, à Cajamarca, le 16 novembre 1532. Ceci s'ajoute à sa présence lors de l'entrevue « aux Bains » avec Atahuallpa, ce qui montre qu'il n'était pas resté en arrière à San Miguel de Piura. Certes, ces éléments ne suffisent pas en soi à attester la véracité de ce que rapporte Velasco, ni de ce qu'écrit Frère Marc dans son « Information à la Cour… ». Mais il devient du coup un témoin important, et ses déclarations ne peuvent plus être balayées d'un revers.

Malgré le versement de la rançon, on décide la mise à mort d'Atahuallpa : en liberté il aurait été trop dangereux, tant était grande son autorité sur son peuple. Son procès a lieu, Atahuallpa est condamné à mort. Les chefs d'accusation dont il est reconnu coupable sont les suivants (d'après Velasco[3]):

« 1° d'être un bâtard, d'avoir détrôné son frère Huascar et de s'être emparé du pouvoir, 2° d'avoir fait exécuter Huascar, 3° d'être idolâtre, d'avoir autorisé et même ordonné des sacrifices humains[4], 4° d'avoir eu un grand nombre de concubines, 5° d'avoir utilisé à son usage, depuis sa prison, des trésors qui appartenaient de droit aux conquistadores, 6° d'avoir fomenté un complot contre les Espagnols et d'avoir ordonné à ses vassaux de se préparer à prendre les armes ».

Sur 24 juges, 11 ne voteront pas la mort. Velasco, apparemment bien informé, rapporte leurs noms[5].

---

1 « The men of Cajamarca », p. 374 - 375.

2 On trouve encore trace de Juan Delgado à Los Reyes, le 2 août 1549, où il signe en tant que témoin un reçu de remboursement de dette. Son nom n'est toujours pas suivi de Monzón. Collection Harkness de documents relatifs au Pérou.

3 « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 259 et 260.

4 La pratique des sacrifices humains par les Incas est un fait établi aujourd'hui, mais semble n'avoir plus été en vigueur à l'époque d'Atahuallpa. Elle n'y eut en tout cas jamais l'ampleur qu'elle avait chez les Aztèques. Velasco affirme lui que cette pratique n'eut jamais cours chez les Incas, ni à Quito, mais qu'elle était en vigueur seulement dans le royaume Puruhá, et qu'elle fut abandonnée lors de la fusion entre Puruhans et Scyris, soit environ deux siècles auparavant.

5 Francisco de Chaves, Diego de Chávez, Francisco de Fuentes, Pedro de Ayala, Francisco Moscoso, Fernando del Haro, Pedro de Mendoza, Juan de Herrada, Alfonso Dávila, Blas de Atienza, Diego de Mora. « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 261. Il ne cite pas ses sources, se contentant de dire « les historiens nous ont laissé leurs noms ». B. Boriello, dans sa thèse « Le personnage d'Atahuallpa à travers l'historiographie en langue espagnole (XVIème - XVIIème siècles) », met au contraire l'accent sur le peu d'informations précises que nous ont laissées les chroniqueurs espagnols présents lors de l'exécution. La source des informations de Velasco n'est donc pas connue : information due à Frère Marc ? Les noms cités par Velasco sont en effet vraisemblables : Francisco de Chaves était un capitaine ; Francisco de Fuentes était « regidor » (conseiller municipal) de Chachapoyas ; on trouve trace de Pedro de Ayala dans un acte de 1549 ; Hernando de Haro tint un emploi de « veedor » (contrôleur, inspecteur…) à Cuzco, où il avait été nommé par Pizarro ; Juan de Herrada fut un des assassins de Francisco Pizarro ; Alonso de Avila était présent en 1537 à Los Reyes ; Blas de Atienza fit son testament, le 5 juin 1531 à Coaque ; Diego de Mora était présent à Los Reyes en juillet 1537. Tous ces noms sont mentionnés, de une à plusieurs fois, dans la collection Harkness de documents relatifs au Pérou. Par ailleurs, Francisco de Fuentes et Pedro de Mendoza étaient

L'Inca est exécuté par strangulation[1], ayant accepté la religion catholique après un début de supplice par le feu, destiné à lui faire accepter le baptême : *« On le fit chrétien au moment de sa mort ; quand sa sentence lui eut été signifiée, il demanda si on lui laisserait la vie dans le cas où il se convertirait. On lui répondit que non, mais que, dans ce cas, il irait dans le ciel de Dieu notre Seigneur. Il consentit alors à devenir chrétien, et cela sans plus de connaissance de notre sainte foi catholique que n'en a de la lecture celui qui apprend à lire et qui répète A, quand on lui montre cette lettre et qu'on la lui nomme ; car on le tua avant qu'il put apprendre davantage, et il est même probable que le danger de la mort lui fit oublier le peu qu'il savait, à moins que la miséricorde de Dieu et l'opération du Saint-Esprit n'aient eu pitié du supplice injuste qu'on lui faisait subir[2] ».*

C'est ainsi que s'éteignit Francisco Atahuallpa, baptisé ainsi en l'honneur de Pizarro, en juillet 1533.

Si la date exacte de sa mort n'est donnée par aucun des chroniqueurs contemporains[3], Velasco, curieusement, indique la date du 29 août 1533 : selon lui, Atahuallpa fut baptisé Juan, en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste, le 29 août étant le jour où le calendrier religieux fêtait sa décollation[4].

Frère Marc et ses compagnons soutinrent probablement Atahuallpa dans ses derniers moments : Jerez rapporte[5] que *« des frères assistèrent aux funérailles d'Atahuallpa »*. Le pluriel évoque nécessairement les Franciscains, seuls présents à partager ce qualificatif avec Frère Vicente Valverde[6].

présents à Cajamarca los de la capture d'Atahuallpa (James Marvin Lockhart, « The Men of Cajamarca »). Ce sont ainsi 9 noms, parmi les 11 cités par Velasco, que l'on peut authentifier.

1 Supplice du garrot.

2 « Conquête et peuplement du Pérou ». Ce passage peut être attribué à Frère Marc. Traduction par Henri Ternaux-Compans.

3 Par déduction, on arrive au 26 juillet 1533. Boriello, opus cité.

4 Velasco souligne de même la similitude des supplices entre l'Inca et le Saint.

5 In « Relación verdadera de la conquista del Perú ».

6 Tout ceci permit à Jean-Toussaint Bertrand d'affirmer que « Frère Marc essaya en vain de défendre l'Inca Atahuallpa, condamné à mort par Pizarro », in « Histoire de l'Amérique espagnole depuis les origines jusqu'à nos jours », p. 165.



Illustration 8: Exécution d'Atahuallpa. Gravure par Théodore de Bry.

La campagne de Quito

Ces événements provoquent une profonde rupture entre Frère Marc et Pizarro. Ses critiques se font plus précises et plus virulentes après la mort d'Atahuallpa, exécuté malgré la rançon versée : *« Je suis témoin et je donne témoignage que c'est sans que ces Indiens leur en aient donné le motif ni l'occasion que les Espagnols, après avoir pénétré dans leurs terres, après que le grand cacique Atabaliba leur ait donné plus de deux millions d'or, et qu'il leur ait cédé sans résistance toute la terre qui était en son pouvoir, ont brûlé le dit Atabaliba*[1]*, qui était seigneur de toute la terre, et à sa suite ont brûlé vif son capitaine général Cochilimaca*[2]*, qui était*

[1] Atahuallpa échappa au bûcher, du fait de sa conversion. Mais, pour impressionner ses vassaux et obtenir leur soumission et leur conversion, il connut sans doute quelques tortures par le feu.

[2] Callcuchima était venu rendre visite à Atahuallpa en captivité. Cristóbal de Mena rapporte que Hernando de Soto menaça Callcuchima du bûcher pour qu'il révèle où il avait caché l'or pris sur Huascar. Callcuchima ayant affirmé qu'il n'avait rien caché, on ficha un poteau en terre auquel on l'attacha, et on commença à lui brûler la plante des pieds, jusqu'à ce qu'il révèle la cachette. Il demanda pour cela à être emmené hors la présence d'Atahuallpa. In « La conquista del Perú », publié par Porras Barrenechea,

venu en paix avec d'autres caciques rencontrer le gouverneur ».

Les conquistadores se séparent, certains restant sur place, d'autres partant conquérir Cuzco. Les Franciscains font de même.

Frère Mateo de Jumilla reste sur place[1] pour s'occuper des Indiens de Cajamarca et des environs. Il va occuper l'ancien temple du soleil, situé sur la place de Cajamarca, transformé par Pizarro[2] en église dédiée à Saint-François. Frère Alonso de Escarena va évangéliser[3] les Indiens de Lambayeque.

Frère Pedro Portugués suit les conquistadores à Cuzco, où il crée une petite résidence[4], adossée à une colline près de la cité.

Frère Marc, quant à lui, se retire à San Miguel.

C'est alors que Sebastián de Belalcázar, profitant de l'arrivée récente de renforts, quitte, en octobre 1533, San Miguel où l'avait posté Pizarro, à la tête d'une armée de deux cent quatre-vingts hommes, dont quatre-vingts cavaliers et cinquante arquebusiers[5]. Sa principale chance, selon Velasco, est d'avoir emmené comme chapelain de son expédition *« Frère Marc de Nice, de l'Ordre de Saint-François, très différent de Valverde, détestant les violences ».*

Belalcázar aurait pris prétexte d'une demande d'assistance des Puruhans pour quitter son poste. En effet, Rumiñahui, une fois à Quito de retour de Cajamarca, avait proclamé faussement détenir le pouvoir de régence, que lui aurait confié Atahuallpa prisonnier. L'Inca Illescas, frère de père et de mère d'Atahuallpa, ne lui résista pas, faible d'esprit et sans troupes à lui opposer. Le même Illescas, quand il vint à Cajamarca apporter une contribution à la rançon d'Atahuallpa, n'osa même pas parler à son frère et ne découvrit pas la supercherie de Rumiñahui.

Une fois connue la mort d'Atahuallpa son époux, Cori Mama Duchicela se donna la mort. Dans le banquet qui suivit, Rumiñahui, profitant de l'ébriété générale, fit passer par le couteau toute la famille qui restait à Atahuallpa[6] et écorcha vif Illescas, faisant un tambour de sa peau. Rumiñahui, fils de Huayna Cápac, se proclama Inca, mais sa mère, princesse Pullahuaso, n'était pas d'un rang suffisant pour lui valoir ce titre : les Puruhans, ses vassaux, proclamèrent leur indépendance et Rumiñahui partit en campagne contre eux.

C'est ainsi que Frère Marc, toujours selon Velasco, accompagnant Belalcázar, est présent à la bataille de Tiquizambi et à celle de Tioxacas, où intervint la seconde éruption du volcan Cotopaxi, qui décida de la bataille en dispersant les troupes de Rumiñahui.

« Las relaciones primitivas de la conquista del Perú ».

1 Manuel de Odriozola, « Documentos literarios del Perú », p. 390, cité par Tibesar.

2 Torres, « El Padre Valverde », Quito 1932, p. 111. Cité par Tibesar.

3 Manuel de Odriozola, opus cité, p. 391, cité par Tibesar.

4 Mendoza, « Chrónica », cité par Tibesar.

5 Velasco, « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 280 et 281.

6 Son fils Hualpa Cápac, absent au banquet, nommé Inca à Cajamarca par Pizarro, s'éteignit environ un mois après l'exécution d'Atahuallpa.

Frère Marc entre dans Riobamba avec Belalcázar, qui s'allie avec Cachulima, sorti de sa principauté de Cacha pour venir en aide aux Espagnols. Frère Marc catéchise et convertit Cachulima, qui s'appellera désormais Marcos Duchicela.

Entre-temps Rumiñahui ravage le Nord du pays, et finalement incendie Quito après l'avoir pillée et s'enfuit dans les montagnes. Les Espagnols assistent impuissants à l'incendie, ce que rapporte Frère Marc, témoin oculaire, dans son « Histoire de la conquête de la province du Quito ». Fin décembre 1533, les Espagnols entrent dans Quito, qu'ils quittent en janvier 1534 pour Riobamba, Quito et sa région ne pouvant leur offrir l'abri et les vivres dont ils ont besoin…

Mais la présence de Frère Marc au côté de Belalcázar est fortement improbable, voire impossible : comme il en témoigne lui-même[1], en janvier 1534 il se trouve au Nicaragua, où il embarque à bord des bateaux de Pedro de Alvarado, qui a quitté son gouvernement du Guatemala pour tenter à son tour de faire fortune dans l'empire inca !

On notera par conséquent que les critiques formulées par Frère Marc à l'égard de Belalcázar ne peuvent être qu'indirectes : *« A Quito ils brûlèrent de même Cozopanga, qui était gouverneur de toutes les provinces de Quito ; il était venu en paix, pour répondre aux réquisitions que lui fit Sebastián de Belalcázar, capitaine du gouverneur, et parce qu'il ne put fournir autant d'or qu'on lui en avait demandé, ils le brûlèrent avec un grand nombre de caciques et de chefs. D'après ce que j'ai pu entendre, l'intention des Espagnols était de ne laisser aucun seigneur sur toute cette terre[2] ».*

Velasco attribue ces méfaits à Juan de Ampudia, lieutenant de Belalcázar, que ce dernier n'aurait pu maîtriser.

Tibesar s'interroge sur la culpabilité de Belalcázar, et suppose que les critiques formulées contre lui auraient pu être ajoutées par Las Casas, lors de l'insertion de « l'Information à la Cour… » dans sa « Très brève relation… ».

Las Casas utilisa par ailleurs un texte anonyme, attribué à Juan de Ampudia, critiquant les actions de Belalcázar en Colombie.

La couronne espagnole trancha : une fois la conquête de la Colombie achevée, Sebastián de Belalcázar fut déchu de ses titres et possessions. Il mourut à Cartagena, en Colombie, en 1551, aigri et querelleur, dans l'attente d'un procès pour duel.

---

1 « Información hecha en Santiago de Guatemala sobre el concierto celebrado entre el Adelantado D. Pedro de Alvarado y el Mariscal D. Diego de Almagro, para el descubrimiento y conquista de tierras ». Santiago de Guatemala, 25 Septembre 1536. Archivo General de Indias, Patronato, 180, Ramo 66, 1.

2 Frère Marc, « Información a la Corte y al Obispo… ».



Illustration 9: Cruautés espagnoles. Gravure par Théodore de Bry. Noter la diabolisation des espagnols, notamment par le dessin de l'armure du soldat de gauche.

Ainsi donc, Velasco est pris en défaut. Faut-il pour autant y voir une fraude, et tout rejeter de ce qu'il nous rapporte ? Ne peut-on plutôt envisager que Frère Marc, présent en Équateur dès le début 1534, ait recueilli les témoignages des belligérants avec une telle précision que Velasco, ayant entre ses mains son « Histoire de la conquête de la province du Quito », ait pensé qu'il avait été témoin oculaire ?

Afin de voir ce qui pourrait étayer cette hypothèse, essayons de reconstituer une version plus vraisemblable de ce que fit Frère Marc.

La campagne d'Alvarado

Pedro de Alvarado est, au début de la conquête du Pérou, un conquistador expérimenté. En 1518, avec Grijalva, il participe à la première reconnaissance des côtes mexicaines. En 1519, il est, lors la conquête du Mexique, un des principaux capitaines de Cortés[1]. De 1523 à 1524, il conquiert et colonise le Guatemala, qu'il gouverne en tant qu'Adelantado.

1 Il est à l'origine de la révolte des Aztèques et du départ forcé des Espagnols de Mexico (connu sous le nom d'épisode de la « Noche Triste ») ayant, par goût du lucre, massacré plusieurs milliers d'Indiens lors d'une fête.

Une telle carrière aurait pu suffire à plus d'un, mais, dès les premières nouvelles de la richesse du Pérou, diffusées par Pizarro en 1528 lors de son voyage à Madrid, Alvarado veut avoir sa part de cet empire. Le 5 août 1532, à Medina del Campo, il obtient par capitulation[1] de Charles Quint une autorisation de conquête, sous réserve qu'il n'empiète pas sur les territoires concédés à Pizarro. Le 11 octobre 1532, Charles Quint lui envoie de nouvelles instructions concernant les religieux qu'il doit emmener avec lui[2]. En particulier, Alvarado doit effectuer avec ces religieux les répartitions d'Indiens dans les encomiendas.

Dans le port d'Iztapa, près de Santiago de Guatemala, il fait construire une flotte de dix vaisseaux. Avant de s'embarquer pour le Pérou, il envoie en reconnaissance le capitaine García Holguin[3] avec deux navires qui longent les côtes de l'Équateur et du Pérou. C'est probablement avec Holguin, ou bien à l'occasion du retour des vaisseaux qui amenèrent les renforts Espagnols à Belalcázar en septembre 1533, que Frère Marc quitte le Pérou.

Son arrivée au Guatemala avec l'un de ses compagnons offre ainsi à Alvarado une occasion providentielle d'accomplir les instructions royales. Il les persuade de faire partie de son expédition, comme il le rapporte à Charles Quint[4] le 18 janvier 1534 : *« ... et ainsi j'emmène en ma compagnie deux religieux de l'ordre de Saint-François, éprouvés, personnes de toute religion, bonne vie et exemple, tels que la conscience royale de V. M. se décharge »*.

L'expédition d'Alvarado est d'importance : dix[5] vaisseaux, cinq cents Espagnols, deux cent vingt-trois chevaux. Le but initial est la découverte de terres nouvelles ou de riches îles dans la Mer du Sud (l'Océan Pacifique).

Le départ a lieu le 23 janvier 1534, de Puerto de Posesión, à proximité d' El Realejo, actuel Nicaragua. Après un cap initial vers le Sud-Ouest, dans l'intention d'éviter les côtes du Pérou, les bateaux furent forcés « *par le manque d'eau, les vents contraires et les courants qui les y transportèrent*[6] », de toucher néanmoins cette terre du Pérou, qu'Alvarado n'avait pas le droit de conquérir. Un nouveau départ, de nouveaux vents contraires, et, après avoir passé quatre-vingts chevaux par-dessus bord, Alvarado se résout à relâcher à nouveau au Pérou, au port de Los Caraques, qu'il atteint vers le 10 mars 1534[7].

Il va donc, par la terre, prendre une direction *« qui l'éloignerait de là où se trouvait Francisco Pizarro*[8] *»*, après avoir, dans la région de Puerto Viejo, ravitaillé ses troupes et pris des porteurs auprès de la population indienne.

---

1 Cette capitulation a été publiée par Pacheco, « Colección de documentos… de Indias », XXII, p. 307 - 324.

2 « Real Cedula sobre los religiosos que había de llevar D. Pedro de Alvarado ». Ségovie, 11 octobre 1532. Archivo General de Indias, 100-1-8, tome I, folio 62b.

3 Velasco, « Historia del reino de Quito, Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 294.

4 Lettre à Charles Quint. Puerto de Posesión, 18 janvier 1534. New York Public Library, Rich 82, folio 55b.

5 Ce nombre est annoncé dans le témoignage de Frère Marc, « Información hecha en Santiago de Guatemala…», 28 Septembre 1536.

6 Témoignage de Frère Marc, idem.

7 Wagner, « Fr. Marcos de Niza ». In « New Mexico Historical Review », IX, 1934, p. 193.

8 Témoignage de Frère Marc, ibidem.

Mais cette route s'avère catastrophique pour l'expédition : elle mène à *« de très rudes montagnes, des plaines et des déserts couverts de neige, où l'Adelantado et tous ceux qui l'accompagnaient faillirent périr de froid, tant ces montagnes étaient froides et inhabitables »*, de telle sorte *« qu'il fut obligé de changer de route et d'arriver à Quito parce qu'il ne pouvait rien faire d'autre et parce que les guides qu'il avait avec lui manquaient où s'étaient enfuis[1] »*.

Voici ce qu'en rapporte Velasco[2] :

« La première consolation, et signe de grande félicité et de fortune, il la trouva dans la province des Émeraudes, en voyant les abondantes prémices des trésors qu'il allait chercher. Ses soldats en sortirent des grosses charges d'or et de très fines émeraudes, lesquelles, une fois pesées, apparurent aux chefs très légères. En traversant directement de là pour Quito, de nombreux chevaux périrent, et il fut nécessaire d'en abattre d'autres, pour les manger, car les aliments manquaient dans ces bois dépeuplés et très froids.

En arrivant finalement à la haute cordillère, voisine de la capitale Quito, les difficultés et les peines augmentèrent, car on la traversa par la partie la plus difficile, qui n'était pas praticable, même pour les Indiens. Ils ne purent plus supporter les charges d'or et d'émeraudes, et, de fatigue et de lassitude, les abandonnèrent, pour ne pas tous mourir, avec les grands gels et les neiges de ces altitudes.

Comme ils faisaient route sur ces montagnes, ils subirent la nouvelle affliction de l'éruption du volcan. Et, si cette éruption avait été favorable à Belalcázar à Tioxacas, elle faillit être fatale à Alvarado, car, comme ils marchaient à découvert, dans la partie la plus aigre de la cordillère, ils crurent tous rester enterrés sous la neige, recouverts de cendres et de sable ».

Les Indiens de Puerto Viejo garderont un cruel souvenir de leur rencontre avec Alvarado. Ayant vu leurs réserves vidées par les Espagnols et périr leurs jeunes hommes enrôlés de force comme porteurs, ils se plaignent à Hernando de Gaeza[3] :

« Nous pensâmes que si nous les servions aussi bien que nous avions servi Pizarro, ils ne nous feraient aucun mal ; et ce capitaine Alvarado nous le promit au commencement. Ceux qui l'accompagnaient nous dirent qu'il était un Seigneur très puissant et très bon, qu'il était fils du Soleil, et que nous n'avions rien à craindre de lui.

Il resta sept ou huit jours dans ce pays, mais quand il voulut marcher vers la province de Quito, ses gens, profitant de la sécurité dans laquelle nous étions plongés, se répandirent dans le pays, nous prirent nos femmes et nos enfants et tuèrent un grand nombre d'entre nous. Il se dirigea, comme tu le sais, par la vallée de Xarapoto et pénétra dans les montagnes, d'où aucun de ceux qu'il a emmenés n'est revenu jusqu'à présent. Nous pensons qu'ils ont tous péri, et que ceux qui peuvent avoir survécu ne reverront jamais leur pays ».

L'auteur de « Conquête et peuplement du Pérou » ajoute même :

« Mais, au moment de partir, [Alvarado] les réduisit tous en esclavage, après avoir pillé et saccagé leurs villages ; de sorte que toute cette province fut détruite et que de 20.000 Indiens, il en reste si peu que l'on pourrait les compter sur ses doigts ».

Frère Marc[4], pourtant, ne confirme pas les exactions d'Alvarado :

---

1 Témoignage de Frère Marc, ibidem.

2 « Historia Antigua », Editorial B. Carrión, 1996, p. 295 - 296.

3 « Conquête et peuplement du Pérou », par Cristóbal de Molina dit l'Almagriste.

4 Témoignage de Frère Marc, ibidem.

« Question : savait-il que l'Adelantado, durant toute sa présence au Pérou, ne fit aucun dommage à la terre ni aucun mal ou blessure d'aucune sorte aux Espagnols ou aux Indiens du pays que les témoins connaissaient, parce que, si un quelconque mal ou dommage ou un acte de force avaient été commis au Pérou, il n'aurait pu se passer sans que les témoins ne l'aient vu, su ou entendu dire ou n'en aient parlé,

Réponse : il dit qu'il n'en savait pas plus à ce sujet que l'Adelantado avait pris de la nourriture et des porteurs et que les Espagnols n'avaient commis aucun outrage… ».

Comment comprendre que Frère Marc, si prompt à dénoncer les cruautés des Espagnols lors de la conquête du Pérou, ait pu montrer une telle indulgence à l'égard d'Alvarado ? On est là en présence de deux visions divergentes, celle des conquistadores, et celle des vaincus. Pour les premiers, il était normal d'utiliser les ressources, vivres et esclaves, des populations soumises. Les seconds avaient intérêt, face à un nouvel arrivant, Hernando de Gaeza, à exagérer les dommages subis et leur état de pauvreté, afin de décourager par avance toute nouvelle tentative.

Reste un écart important entre les accusations indiennes de massacre, de rapts d'enfants et de femmes, et la déposition sous serment de Frère Marc : *« les Espagnols n'ont commis aucun outrage »*. Les autres témoins, Alonso de Pardo[1], Don Solana et Gaspar Alemán, eux aussi choisis par Alvarado pour témoigner, n'ont pas non plus eu connaissance de cruautés commises par Alvarado ou ses troupes. En l'absence d'autres sources sur cet épisode, le doute subsiste.

Ces cruautés ne sont sans doute pas à mettre sur le même plan que les exactions espagnoles dénoncées par Frère Marc ou Las Casas : les Espagnols ont, à leur habitude, réquisitionné de la main-d'œuvre indienne ; beaucoup de ces Indiens sont morts, mais beaucoup d'Espagnols aussi, à cause du froid et de l'éruption volcanique.

Entre temps, Pizarro a envoyé Almagro pour contenir Belalcázar et ses velléités d'indépendance. C'est ainsi qu'Alvarado rencontre dans la région de Quito les troupes de Belalcázar, rassemblées avec celles d'Almagro. L'affrontement aurait pu être sanglant, et préfigurer ce que fut la guerre civile entre almagristes et pizarristes.

Mais Alvarado envoie Frère Marc en ambassadeur auprès d'Almagro. Lors d'une première rencontre, *« à ces messagers Almagro répondit qu'ils devaient dire à l'Adelantado qu'il ne devait en aucun cas traverser la province de Quito, et que s'il le faisait il détruirait les ponts et enlèverait sur leur chemin toute nourriture et toute fourniture[2] »* ; il menace même Frère Marc de le capturer et de l'envoyer, prisonnier, en Castille.

Nouveaux messagers, même réponse. Alvarado décide cependant de s'avancer, en paix, vers Almagro et ses troupes, massées à Riobamba. Il va à sa rencontre sans escorte, accompagné seulement d'un page et de Frère Marc.

En définitive, l'entremise de Frère Marc, du Licencié Caldera et du Capitaine Ruy

---

1 On retrouve la trace d'Alonso de Pardo à Los Reyes, en 1543, où il s'engage à ramener du Guatemala ou du Nicaragua 20 juments et 20 chèvres pour le compte de Martín Pizarro et Pedro de Avendaño. Collection Harkness de documents relatifs au Pérou

2 Témoignage de Frère Marc, ibidem.

Díaz permet un accord[1]. Un premier contrat, d'association, est conclu entre Almagro et Alvarado : *« l'Adelantado Pedro de Alvarado et le Maréchal Diego de Almagro, en se rencontrant et en parlant ensemble, étaient devenus très amis et avaient formé une compagnie pour toute la terre qui devait être découverte au-delà de Cuzco, et le Maréchal Almagro avait convenu de payer cinquante mille pesos d'or pour les dépenses qu'il avait faites dans cette flotte, en acceptant que tous les hommes qui avaient été emmenés par l'Adelantado resteraient avec lui et que, sous une année, Almagro donnerait à l'Adelantado mille cinq cents hommes avec lesquels il pourrait faire des conquêtes et passer au-delà de Cuzco, et pour tout ceci l'Adelantado lui donnerait une part à la fois des honneurs et des profits qu'il en obtiendrait ; et… tout ceci avait été convenu et juré… et publiquement proclamé avec des trompettes, ce qui réjouit grandement les hommes des deux camps*[2] ».

Mais cet accord ne tient pas. Quatre jours plus tard, après avoir pris le contrôle des troupes d'Alvarado, Almagro lui propose simplement de le dédommager de ses dépenses, et lui offre cent mille pesos d'or.

Almagro fonde, sur le site de la cité indienne de Riobamba, le 15 août 1534, la cité de Santiago de Quito[3]. Les 26 et 27 août, par trois actes notariés[4], Alvarado cède à Almagro et Pizarro les droits de conquête qu'il tient de Charles Quint, charge à eux de faire enregistrer ce transfert auprès de l'Empereur, s'il y consent ; il vend à Almagro sa flotte[5], composée d'un galion, le San Cristóbal, de trois nefs, la Santa Clara, la Buenaventura et la Concepción, et de deux autres navires, le Santiago et le San Pedro, pour la somme de cent mille pesos d'or ; enfin, il donne pouvoir à Almagro et Pizarro de prendre possession de cette flotte.

Sont témoins le Licencié Hernando Caldera, les capitaines Sebastián de Belalcázar et Ruy Díaz, Juan de Espinosa[6].

Le surlendemain, le 28 août 1534, Frère Marc donne pouvoir à Almagro pour édifier, en son nom, un monastère franciscain à Santiago de Quito. Il le qualifie de « père spirituel » de la custodie[7].

---

1 Témoignage de Blas de Atienza, lors de l'information faite à la demande d'Almagro contre Alvarado, « Colección de documentos… de Indias », Pacheco, vol X, p. 166 - 167. Velasco confirme le rôle de Caldera.

2 Témoignage de Frère Marc, ibidem.

3 Quito est, à ce moment là, réduite en cendres par Rumiñahui, qui pratique à l'encontre des Espagnols une politique de terre brûlée.

4 Documents 70 à 72, collection Harkness de documents relatifs au Pérou, bibliothèque du Congrès, Washington.

5 On ne retrouve plus que six navires, et non pas dix, comme au départ. Quatre auraient-ils sombré ?

6 Fils du Licencié Gaspar de Espinosa, envoyé au Pérou pour surveiller les intérêts de son père dans son association avec Almagro et Pizarro, qui suivit la mort de Don Luque.

7 Les Franciscains du Pérou se sont organisés en custodie, et celle-ci a été officiellement reconnue lors du chapitre général de Nice, en 1535.

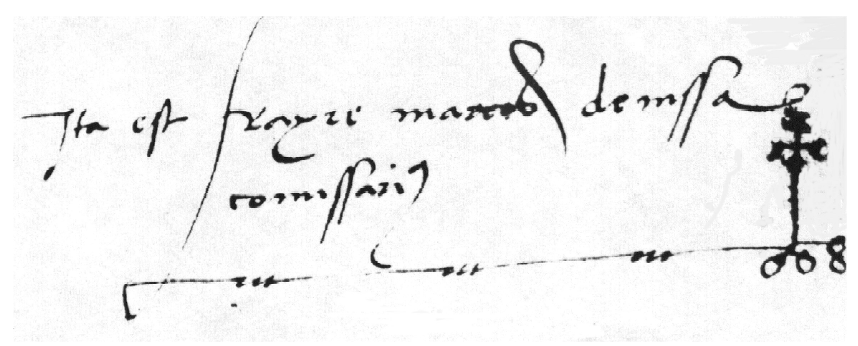


Illustration 10: Signature de Frère Marc au bas du « Poder al Mariscal ». Se lit « Ita est Frayre marcos de nissa comissaris ».

L'or promis par Almagro se trouve à Jauja, et l'ensemble des troupes espagnoles fait marche vers le Sud. Il est probable que Frère Marc suivit alors ces troupes, qui s'étaient unies lors des derniers combats qui virent la défaite du général Quisquis et de l'Inca Huaynapalcón, frère d'Atahuallpa, dans une série de batailles qui marquèrent la fin de la conquête de l'empire Inca et du royaume de Quito.

Alvarado accompagne donc Almagro, pour toucher son dû des mains de Pizarro, qu'il rencontre à Pachacamac. Ce dernier se montrera généreux, et n'hésitera pas à accorder à Alvarado vingt mille pesos supplémentaires[1], afin de le désintéresser de toute idée de conquête au Pérou ; Pizarro et Almagro n'avaient en effet pas besoin d'une flotte : les cent vingt mille pesos d'or[2] furent le prix de la paix.

Le paiement est fait fin 1534, et envoyé immédiatement par bateau au Guatemala[3].

C'est probablement pendant cette période, d'août à décembre 1534, entre la fin des hostilités et son départ définitif du Pérou, que Frère Marc recueillit les matériaux nécessaires à l'écriture de son « Histoire de la conquête du Quito ». Pour partie, il rassembla les témoignages des participants. Pour la campagne d'Alvarado et la fin des combats contre les Indiens, il fut, par contre, témoin direct.

Velasco eut-il entre les mains le manuscrit de Frère Marc ? Les détails qu'il rapporte à propos de l'expédition d'Alvarado incitent à répondre oui ; mais, par erreur d'interprétation, ou à cause d'un document incomplet, il ne comprit pas le rôle exact joué par Frère Marc, et l'imagina aux côtés de Belalcázar, alors qu'il était à ceux d'Alvarado.

Mais ceci n'est qu'une hypothèse : si peu d'historiens[4], dont Velasco fait partie, rapportent avec détails la campagne d'Alvarado, il faut cependant compter avec l'œuvre d'Herrera, qui est la plus complète sur ce sujet, et dont Velasco aurait pu tirer profit. En effet, ni Herrera, ni Velasco, ne mentionnent la présence de Frère Marc aux côtés

---

1 L'affaire fut, tous comptes faits, profitable pour Alvarado. Lors de l'instruction déclenchée par Almagro en octobre 1534, des témoins estimèrent à 30.000 ou 40.000 pesos les dépenses faites par Alvarado pour la construction de sa flotte.

2 Soit 504 kg d'or pur !

3 Lettre de Francisco Pizarro à Charles Quint, 1er janvier 1535, Gobernantes del Perú, I, 3 - 7.

4 Gómara mentionne brièvement l'expédition d'Alvarado au Pérou, mais la situe incorrectement en 1535 ; Díaz del Castillo l'évoque très indirectement. Herrera, par contre, y consacre les chapitres I à II, et VII à XII, du livre six de la cinquième décade de son « Histoire générale… ».

d'Alvarado ; or, on peut penser que si Velasco avait utilisé son témoignage direct, il n'aurait pu manquer de rapporter le rôle joué par Frère Marc, et il n'aurait pas commis l'erreur de le mettre aux côtés de Belalcázar.

Les hypothèses s'affrontent donc, sans pouvoir trancher. Velasco faussaire ? Ou, plus simplement travaillant avec des documents partiels, copies postérieures, résumés ou reformulations anonymes des textes perdus de Frère Marc ?

Il semble cependant peu probable qu'il ait travaillé directement avec les documents originaux. Il ne faut pas pour autant rejeter en bloc son œuvre, dans laquelle on trouve autant d'éléments critiquables que d'éléments originaux, dignes d'intérêt.

C'est vraisemblablement entre août et décembre 1534 que Frère Marc convertit Cachulima, cacique de Cacha, oncle et cousin d'Atahuallpa, qui avait pris les armes au côté de Belalcázar contre Rumiñahui. Il le baptise Marcos Duchicela, et fait de la principauté de Cacha, en une première tentative de concrétiser au Pérou l'utopie franciscaine, une paroisse exclusivement indienne.

C'est de Marcos Duchicela[1] qu'il apprend l'origine du royaume de Quito et la lignée dont descend Atahuallpa, ce qui lui permit d'écrire son œuvre d'ethnologie sur « Les deux lignées des Seigneurs du Pérou et du Quito ». C'est aussi de lui qu'il tire la matière de ses « Rites et cérémonies des Indiens ».

Certains auteurs ont dénié l'existence même de Marcos Duchicela, accusant Velasco de son invention, pour le discréditer. Pour eux, le premier Duchicela historique, et non pas légendaire, est Juan Duchicela, dont on connaît le testament en 1603.

Cependant, dans une cédule royale de 1540, apparaît, parmi les seigneurs de la province de Quito, un Duchazelan, dont on peut penser qu'il s'agit de Marcos Duchicela. De même, le Vice-Roi Blasco Nuñez de Vela écrit-il, le 25 février 1545, que toute la province de Puruhay est gouvernée par le seigneur qui s'appelle Duchicelan : ces deux indices démontrent son existence historique.

Mais l'utopie franciscaine eut ses limites : malgré les services rendus[2], Marcos Duchicela ne fut pas reconnu par les Espagnols comme un seigneur à part entière, mais comme tout cacique soumis, il ne fut qu'un simple rouage utilisé par les encomenderos pour diriger les Indiens.

Dès 1534, en effet, la principauté de Cacha est donnée en encomienda, par cédule royale, à Don Pedro Cortez, un des premiers conquistadores à résider à Quito[3]. Le chapitre de Quito, qui contient les registres ayant trait à l'encomienda, mentionne, le 7 juin 1549, Gaspar Ruiz Duchicela comme cacique des Indiens de Cacha, puis, en 1576,

---

1 Qui avait de toute manière intérêt à faire valoir auprès des Espagnols sa naissance et sa parenté avec Atahuallpa, afin d'en retirer le maximum d'avantages.

2 Marcos Duchicela joua un rôle militaire important auprès du capitaine Ruiz Díaz de Rojas, ainsi que dans la pacification, obtenant la soumission aux Espagnols des caciques de la région de Quito et de la bande occidentale des Andes. Piedad et Alfredo Costales, « La real familia Duchicela », p. 147 - 148.

3 Piedad et Alfredo Costales, introduction à l' « Historia del reino de Quito, Historia Antigua » de Velasco, Editorial B. Carrión, 1996, p. 24.

Gaspar Duchicela comme cacique principal du village voisin de Yaruquíes[1]. L'année précédente, il avait reçu, avec son frère Rodrigo Yungán Duchicela, la responsabilité des terres communautaires.

Ni Marcos Duchicela, ni ses descendants, ne purent s'affranchir du régime de l'encomienda. En 1639, un gigantesque effondrement de terrain engloutit définitivement la principauté de Cacha et mit fin à cette expérience franciscaine. Quelques survivants rejoignirent Yaruquíes. La lignée de Marcos Duchicela s'éteignit à la fin du XIXème siècle, 341 ans après la conquête de Quito[2].



Illustration 11: Carte du Pérou et de l'Équateur

[1] Piedad et Alfredo Costales, « La real familia Duchicela », p. 148 - 149.

[2] Voir l'étude généalogique complète menée par les Costales dans « La real familia Duchicela ». Une autre branche des Duchicela, toujours vivace, prétend descendre directement d'Atahuallpa, par Hualpa Cápac, qui ne serait pas mort après son accession au trône Inca, mais aurait survécu, vivant caché parmi les paysans. Son héritier, Luis Felipe Huaraca Duchicela XXVIII Santa Cruz, architecte à Quito, serait donc XXVIIIème Scyri, roi de Quito, et XXVème Inca, empereur du Tanhuantinsuyo, réunissant en lui les lignées royales Quitu, Cara, Puruhay et Inca.

Du Pérou à la Nouvelle-Espagne

Début 1535[1], Alvarado quitte le Pérou pour rejoindre sa province du Guatemala. L'or ayant été expédié, il n'a de toutes manières pas de raisons de s'attarder, ses relations avec Almagro et Pizarro s'étant dégradées. Almagro a, en effet, déclenché en octobre 1534 une information, destinée à rassembler des preuves contre lui, malgré leurs accords.

C'est probablement en sa compagnie que Frère Marc quitte[2], définitivement, le Pérou et l'Équateur, y laissant une œuvre inachevée[3].

Malgré ses tentatives, il n'a pu faire cesser les cruautés des conquistadores ; le décret royal interdisant l'esclavage n'a pas été appliqué ; l'évangélisation des Indiens a été rendue très difficile par le comportement des Espagnols, en dépit d'un terrain initialement favorable comme à Túmbez.

La principauté de Cacha, avec son cacique Marcos Duchicela - Cachulima, constitue cependant un premier succès de mise en place d'une société indienne chrétienne. L'ordre des Mineurs est durablement installé au Pérou et en Équateur. Enfin, Frère Marc a recueilli de précieux témoignages ethnologiques et historiques.

On le trouve présent à Santiago de Guatemala, le 25 septembre 1536, où il témoigne en faveur d'Alvarado, lors d'une information déclenchée par l'Adelantado en réplique à celle lancée par Almagro à son encontre.

C'est à cette occasion qu'il a connaissance d'une lettre[4] envoyée par Pizarro à Alvarado, et dans laquelle il l'appelle, au nom du roi, à venir secourir le Pérou. La colonie est en effet menacée, en prise à la rébellion dirigée par Manco Cápac II, dégarnie d'une grande partie de ses troupes[5]. Les nouvelles sont attristantes : on rapporte la mort d'Almagro[6], Cuzco est assiégée et n'a plus communiqué depuis cinq mois, les Indiens ont remporté de nombreuses victoires sur les Espagnols.

Pizarro se dit convaincu qu'en l'absence de renforts, la colonie ne pourra pas être sauvée : *« Ce royaume est dans une telle nécessité que, s'il n'était pas secouru comme possession de sa majesté, ce qu'elle obtient et est toujours en droit d'attendre de ses vassaux, et tout spécialement de votre seigneurie qui a toujours montré le zèle qu'on doit avoir au service de son roi, et si votre seigneurie me*

---

1 Entre janvier et mai, la date précise n'est pas connue.

2 C'est lors de ce voyage vers le Guatemala que Frère Marc rencontre Las Casas, au Nicaragua, s'il ne l'a pas déjà fait à Coaque en 1531 ; leur rencontre est rapportée par Vetancurt, et Las Casas confirme sa présence au Nicaragua en 1535 (lettre à un personnage de la Cour, 15 octobre 1535).

3 Mendieta en dira plus tard « ne pouvant y trouver les conditions propices à l'exercice de son ministère, il quitta le Pérou pour la Nouvelle-Espagne ». Ce n'est qu'à la fin de la guerre civile entre almagristes et pizarristes, et après la restauration de l'ordre royal par Pedro de la Gasca, en 1548, que les Franciscains pourront réellement y commencer leur œuvre

4 Lettre à Pedro de Alvarado. Los Reyes, 29 juillet 1536.

5 Au Nord, Belalcázar et d'autres conquistadores sont partis à la conquête de la Colombie ; au Sud, Almagro suivi de Ruy Díaz et de Benavides, s'est lancé dans la campagne du Chili.

6 Ce qui est une fausse nouvelle, adroitement exploitée par les chefs Incas.

refusait les moyens que je vous demande, je crois sans doute que ce royaume serait perdu sans aucun remède ».

Frère Marc intègre ces nouvelles dans son « Information à la Cour et à l'Évêque… », mais fait porter la responsabilité de la rébellion sur les cruautés commises par les Espagnols, et donc sur Pizarro, leur chef : *« Et devant Dieu et ma conscience, d'après ce que je peux comprendre, il n'y a pas d'autre cause que ces mauvais traitements à la révolte et à l'insurrection des Indiens du Pérou, avec toutes les raisons qu'on leur a données. Parce qu'on n'a jamais fait avec eux de traité sincère, ni été fidèle à la parole donnée ; mais, contre toute raison et avec injustice, on les a tyranniquement détruits, eux et toute leur terre ; leur montrant de telles œuvres qu'ils ont préféré mourir plutôt que d'avoir à les endurer. […] Ce en quoi Dieu Notre Seigneur a été grandement offensé et sa Majesté très desservi et frustré de perdre une telle terre qui pouvait donner bonnement à manger à toute la Castille, et il sera très difficile et coûteux, à mon avis, de la récupérer »*. Pour lui, le Pérou est déjà perdu pour la couronne espagnole.

Alvarado ne répondra pas favorablement à la requête de Pizarro, ayant toujours en mémoire l'échec de sa première tentative en Équateur. La lettre de Pizarro fut cependant copiée et diffusée partout dans les possessions espagnoles.

De nombreux capitaines répondirent à cette demande d'assistance : Alonso de Alvarado revint des Cachapoyas ; Diego de Ayala alla chercher des secours au Panama, au Nicaragua et au Guatemala ; de Saint-Domingue, Alonso de Fuenmayor envoya son frère Diego de Fuenmayor avec Pedro de Veragua et une compagnie d'arquebusiers ; Gaspar de Espinosa envoya des troupes de Panama et Nombre de Dios ; Cortés, enfin, à qui, Mendoza avait remis en main propre une copie de la lettre de Pizarro, envoya Rodrigo de Grijalva avec deux navires armés sur ses fonds propres[1]. Le Pérou fut ainsi sauvé, au prix d'une deuxième conquête plus difficile que la première.

L'évêque de Mexico, Fray Juan de Zumárraga, Franciscain lui-même, et qui possède « L'Utopie » de Thomas More parmi ses livres, fait alors venir Frère Marc en Nouvelle-Espagne. Dans une lettre[2] « à un ecclésiastique inconnu », qui pourrait bien être Las Casas, il rapporte *« Quoique nous soyons très occupés dans les processions et les actions de grâce pour la santé de notre roi, j'ai immédiatement pris Frère Marc, que j'avais dans ma maison, et je lui ai fait déclarer et signer ce que Votre Grâce verra, et qui vous causera plus de tristesse que la lettre que j'écris au Docteur Bernal, ayant entendu une partie de celle-ci. Ce père est une personne très religieuse, à qui on peut faire confiance, d'une vertu éprouvée, de beaucoup de zèle et de religion, et que ses frères du Pérou ont élu custode. Après leur départ, et l'arrivée ici de certains qui avaient vu les crimes et les cruautés de ceux qui s'appellent eux-mêmes Chrétiens, il m'écrivit du Guatemala. Je lui ai écrit de venir, et il est venu ainsi.*

Je l'ai présenté au vice-roi et Votre Grâce a envoyé sa relation à sa majesté et aux membres du conseil. Il a été si occupé, ainsi que chacun de nous, dans les sermons et les confessions, qu'il n'a pas pu faire plus jusqu'à présent, quoiqu'il ait pu écrire un peu dans l'urgence, où il parle en témoin visuel ; Votre Grâce doit remettre une copie de ces deux [documents] dans les mains de l'empereur, notre maître, et au Docteur

1 Ceci est rapporté par Gómara, « Historia general de las Indias » ; Díaz del Castillo « Historia verdadera de la conquista… » ; Antonio de Solis, « La conquista de México de Hernando Cortés ».

2 « Carta de Don Fr. Juan de Zumárraga a un eclesiástico desconocido ». Mexico, 4 avril 1537.

Bernal, pour persuader fortement son cœur catholique de mettre une fin à ces conquêtes qui sont des offenses injuriantes à notre christianisme et à notre foi catholique. Dans tout ce pays, il n'y a eu rien d'autre qu'autant de boucheries que de conquêtes, et si sa majesté voulait bien charger du sujet son vice-roi, Don Antonio de Mendoza, je crois que ceci cessera ».

Dans un post-scriptum, Zumárraga ajoute « *Il me semble que ce que le père dit constitue une preuve raisonnable pour ma proposition mais j'enverrai bientôt une preuve plus exhaustive* ».

La preuve raisonnable dont parle Zumárraga est sans conteste son « Information à la Cour et à l'Évêque… », dont Frère Marc fait une lecture publique, en septembre 1537 à Mexico, devant le vice-roi Mendoza. Plusieurs copies du document, signé par Frère Marc et contresigné par Zumárraga, sont envoyées en Europe, à la Cour d'Espagne, au Conseil des Indes. Las Casas en sera l'un des destinataires, et c'est à lui qu'on doit la conservation de ce témoignage.

Quant à la preuve plus exhaustive, elle pourrait bien avoir été insérée par Las Casas dans une version non publiée[1] de sa « Très brève relation... ».

Dans une Nouvelle-Espagne encore marquée par le souvenir du cruel Nuño de Gusmán, où les tribus indiennes sont toujours traitées, dans le Nord, comme un réservoir d'esclaves, quatre hommes viennent de se liguer, pour leur défense et l'arrêt des cruautés : Frère Marc, Zumárraga, Mendoza et Las Casas.

Les conquistadores ont été publiquement prévenus de ce changement ; Cortés gardera à Frère Marc une certaine rancune d'avoir dénoncé Pizarro, son ami : avec lui, c'est l'ensemble des conquistadores qu'on a montrés du doigt.

La suite de la conquête des territoires du Nord en sera fortement influencée.

---

1 Cette version de la « Très brève relation... » n'a pas été publiée du vivant de Las Casas ; elle contient une dizaine de chapitres de plus que la version publiée. Le manuscrit de cette seconde version se trouve dans la bibliothèque du Palazo Real, à Madrid, et a fait l'objet d'une publication par Antonio María Fabié, in « Vida y escritos de D. Fray Bartolomé de Las Casas », Madrid, 1879 ; on trouve le texte que j'attribue à Frère Marc dans le volume 2, pp 390-405.

A la voir, la ville est plus grande que la cité de Mexico ; plusieurs fois, je fus tenté de m'y rendre, parce que je ne risquais rien d'autre que ma vie, et je l'avais offerte à Dieu, le jour où j'entrepris mon voyage ; finalement, je craignis, considérant le danger, que si je mourrais, on ne pourrait avoir relation de cette terre, qui à mon avis est la meilleure et la plus grande de toutes les découvertes.

Frère Marc, Relation de Cíbola.

La quête de Cíbola

Préliminaires

Le premier à entendre parler des territoires au Nord du Mexique fut Hernán Cortés. Lors de sa rencontre avec Motecuhzoma, souverain aztèque, celui-ci lui affirma que les Aztèques descendaient de *«… Quetzalcóatl, seigneur des sept cavernes des Navatlaques, roi légitime de ces sept nations qui ont fondé l'empire du Mexique*[1]. »



Illustration 12: La légende aztèque des 7 grottes

Cette révélation réveilla le souvenir d'une vieille légende européenne, celle des sept

1 Antonio de Solis, La conquista de México de Hernando Cortés. Traduction française sous le titre « Fernand Cortez, la conquête du Mexique », Librairie Commerciale et Artistique, Histoire générale des Aventuriers de la Mer, Paris, 1970. Cette légende fait sans doute allusion à la période troglodyte des Anasazis, les ancêtres des Aztèques. Au XIIIème siècle, d'importants bouleversements climatiques provoquèrent une sécheresse durable dans le Sud-Ouest américain. Les Anasazis durent se réfugier dans des habitats troglodytes, comme Betatakin, Cliff Palace ou le « château de Moctezuma », à la fois pour se prémunir des rigueurs du climat et pour se protéger des guerres qui avait été engendrées par l'appauvrissement des ressources naturelles.

cités d'Antilia. En l'an 714, les Maures firent la conquête du Portugal, alors sous la domination des rois Wisigoths. Lors de la conquête, sept évêques en compagnie de leurs ouailles s'embarquèrent à bord de sept vaisseaux pour fuir les Maures, et tentèrent de remonter vers le Nord, en longeant la côte Atlantique. Une tempête se leva, et Dieu les entraîna au-delà des terres connues pour y fonder sept cités.

Pendant des siècles les navigateurs cherchèrent ces cités mythiques, jusqu'au jour où Christophe Colomb atteignit un chapelet d'îles à proximité des côtes américaines, îles qu'on nomma alors les Antilles.

Mais, au fur et à mesure de la colonisation des Antilles, leur nom parut mal choisi, la réalité étant trop loin du mythe.

Les Espagnols de Cortés se mirent alors à penser que les sept cités d'Antilia pourraient bien se trouver quelque part au Nord de la Nouvelle-Espagne.



Illustration 13: Carte de la mythique Antilia

En 1528, Nuño Beltrán de Gusmán, président de l'Audience Royale, entendit vanter la richesse des territoires du Nord par son esclave Tejo. Celui-ci affirmait y avoir par deux fois accompagné son père dans sa jeunesse, qui apportait des plumes colorées et divers ornements, qu'il échangeait contre de grosses quantités d'or et d'argent.

Gusmán entreprit alors sans succès plusieurs expéditions de conquête, comme le rapporte Mendoza[1] : *« Nuño de Gusmán sortit de cette cité avec quatre cents hommes à cheval et quatorze mille hommes à pied des naturels de ces Indes, les meilleures gens et le meilleur ordre que l'on avait vu dans cet endroit, et il en fit si peu cas que presque tous disparurent dans l'entreprise, et il ne put y pénétrer ni apprendre plus du passage. Plus tard, comme il était gouverneur de la Nouvelle-Galice, il envoya quelques fois des capitaines avec des gens à cheval, qui n'en tirèrent pas meilleur profit que ce qu'il avait fait. »*

En 1528 Pánfilo de Narváez entreprit une nouvelle tentative pour conquérir la Floride. Son expédition tourna vite à la catastrophe, par suite d'erreurs de commandement, des attaques des Indiens, de la difficulté de l'environnement. Quelques mois à peine après son débarquement, il ne restait plus que quatre survivants de l'expédition : Alvar Nuñez Cabeza de Vaca (qui écrivit la relation de cette expédition[2]), Alonso del Castillo Maldonado, Andrés Dorantes et son esclave noir Estéban.

Ces quatre survivants restent esclaves des Indiens de 1528 à 1534, puis se regroupent et entreprennent de traverser à pied le Sud des États-Unis, faisant route vers l'Ouest, jusqu'à atteindre la limite Nord des possessions espagnoles du Mexique en 1536, d'où ils regagnent Mexico.

Dans le compte-rendu qu'ils font de leur aventure, ils relatent avoir eu vent de l'existence de riches cités, avec de grandes places, des maisons à plusieurs étages, des voiles blanches naviguant sur les fleuves…

Après la découverte de deux civilisations majeures comme celles des Aztèques et des Incas, les Espagnols ne doutent plus de l'existence d'une troisième civilisation de même ampleur, bâtie autour des sept cités d'Antilia, dont on a enfin trouvé l'emplacement : les étendues inconnues du Nord.

Mendoza tente alors d'intéresser les survivants de l'expédition de Narváez à une nouvelle expédition de découverte et de conquête par terre. Mais ceux-ci déclinent son offre ; Cabeza de Vaca retourne en Espagne pour obtenir à son tour un brevet d'Adelantado, Maldonado ne veut plus repartir en expédition, et finalement Dorantes se désiste lui-aussi : *« Plus tard, comme j'avais en ma compagnie Andrés Dorantes, qui est un de ceux qui participèrent à l'expédition de Pánfilo de Narváez, je le rencontrai plusieurs fois, pensant qu'il pourrait rendre un grand service à Votre Majesté, en l'envoyant avec quarante ou cinquante cavaliers pour connaître le secret de cet endroit.*

---

1 Antonio de Mendoza, Lettre à Charles Quint, octobre 1539. Publiée en italien par Giovan Battista Ramusio, vol. 3 des « Navigazioni e viaggi, a cura di Marica Milanesi », Venise 1556.

2 Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, « Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relación de la Jornada que hizo a la Florida con el Adelantado Pánfilo de Narváez ». Traduction française par Henri Ternaux-Compans, vol. VI des Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois en français. Arthus Bertrand, Paris, 1837-41. Réédition Mercure de France, Paris 1980.

J'avais ordonné ce qui était nécessaire pour qu'il prenne la route, et dépensé beaucoup d'argent pour cette cause, je ne sais comment la chose se défit ni comment il cessa de se consacrer à cette entreprise, et de tout ce qui avait été prévu à cet effet il ne me resta qu'un nègre qui vint avec Dorantes, des esclaves que j'avais achetés et quelques Indiens parmi les naturels de cet endroit[1]. »

Mendoza vient de nommer un neveu éloigné, Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur des territoires de la Nouvelle-Galice, au Nord du Mexique. Celui-ci s'apprête à aller prendre ses fonctions. Mendoza décide alors de confier à Frère Marc la découverte des sept cités. Il lui adjoint Estéban, qui servira de guide, et quelques Indiens venus avec Estéban. Frère Marc sera accompagné de Coronado, qui lui servira d'escorte, jusqu'en Nouvelle-Galice.

La découverte de Cíbola par Frère Marc

En octobre 1538, Frère Marc, un autre Franciscain, le frère lai Onorato et Coronado quittent Mexico, en compagnie d'Estéban et d'une troupe d'Indiens. Le 20 novembre 1538, ils atteignent Tonalá, près de Guadalajara, où Frère Marc reçoit des instructions précises de Mendoza, qu'il annexe à sa relation. On peut résumer ainsi ces instructions :

- une fois atteint Culiacán, possession extrême des Espagnols, exhorter les colons à ne plus maltraiter les Indiens, rassurer les Indiens en leur affirmant qu'on ne les réduira plus en esclavage,
- prendre Estéban comme guide et veiller à ce qu'il obéisse,
- voyager dans les meilleurs termes avec les Indiens,
- observer, le sol, le climat, les animaux, la géographie du terrain…,
- laisser, sur des promontoires, des signes visibles depuis la mer,
- et surtout, lui faire parvenir le résultat de ses découvertes dans le plus grand secret.

Mendoza redoute, en effet, la concurrence de Cortés, voire celle d'Hernando de Soto, qui s'apprête pour la Floride, ou celle de Pedro de Alvarado.

Le 15 décembre 1538, Frère Marc et Coronado atteignent Compostela. Coronado doit y rester quelque temps pour pacifier la région, tandis que Frère Marc poursuit sa route vers Culiacán.

Dès janvier 1539 les reconnaissances s'enchaînent, avec une exploration préliminaire de Topíra[2], au Nord-est de Culiacán, en février.

Le 7 mars, enfin, c'est le départ pour Cíbola. On ne peut mieux que Frère Marc rapporter la relation de ce voyage. Ce texte, l'un des plus célèbres de la conquête espagnole, est joint dans la deuxième partie de ce volume. On dira simplement qu'il atteignit les territoires des Zuñis, à 1200 km à vol d'oiseau de Culiacán, dans l'actuel

---

1 Mendoza, Lettre à Charles Quint, octobre 1539.

2 Actuelle Topía, dans l'état du Durango.

état du Nouveau-Mexique, dans le Sud-Ouest des États-Unis.

La fin de son voyage fut endeuillée par la mort d'Estéban, parti en éclaireur, capturé et mis à mort par les Zuñis. Le récit qu'en fait Frère Marc atteint alors une grande intensité, et offre un intérêt dramatique et littéraire qui va au-delà de l'anecdote historique.

Du fait des intentions hostiles des Zuñis, Frère Marc ne put donc pas entrer dans la première des sept cités, qu'il se contenta de voir de loin : *« plusieurs fois, je fus tenté de m'y rendre, parce que je ne risquais rien d'autre que ma vie, et je l'avais offerte à Dieu, le jour où j'entrepris mon voyage ; finalement, je craignis, considérant le danger, que si je mourais, on ne pourrait avoir relation de cette terre, qui à mon avis est la meilleure et la plus grande de toutes les découvertes »*

Il prit possession de cette terre au nom de Mendoza, et la baptisa le « Nouveau royaume de Saint-François », soit en espagnol, « Nuevo reino de San Francisco », ce qui fait que certains croient toujours, à tort, qu'il découvrit la Californie.

Pressé de rentrer, lâché par son escorte indienne devenue hostile, Frère Marc se hâte et rejoint Coronado vers la fin juillet. A cheval, par étapes forcées, ils rejoignent Compostela, puis Mexico qu'ils atteignent avant le 23 août 1539.

Dès cette date, en effet, Zumárraga[1] envoie un compte-rendu succinct de la découverte de Frère Marc à son cousin Sancho García : *« La terre est comme tu l'as laissée, en paix. Frère Marc en a découvert une autre, très grande, quatre cents lieues plus loin que l'endroit que Nuño de Gusmán avait atteint, près de l'île où se rendit le Marquis.*

Le Marquis prétend que la conquête lui appartient, et le Vice-Roi en prend possession pour l'Empereur ; il désire envoyer en tête des frères, sans armes, afin que la conquête soit chrétienne et apostolique, et non pas une boucherie.

Les gens y sont très respectueux dans leur manière de s'habiller, et ont des maisons de bois de plusieurs étages ; ils n'ont pas d'idole, sauf le Soleil et la Lune qu'ils adorent. Ils n'ont qu'une femme : une fois qu'elle est morte, ils ne se remarient pas.

Il y a des perdrix et des vaches, que le Père a vues, et il a eu relation de chameaux et de dromadaires, et d'autres cités, plus grandes encore que celle de Mexico. »

Et c'est là où l'utopie franciscaine rejoint la simple naïveté : Zumárraga, et Frère Marc, croient en la possibilité d'une conquête chrétienne et apostolique, menée par des frères, sans boucherie. Tout, pourtant aurait dû les dessiller : les violences de la conquête de Cortés, les cruautés de Gusmán, la propre expérience de Frère Marc au Pérou. Mais grande est leur confiance en Mendoza.

Fin août, la relation de Frère Marc est mise au propre et prend l'aspect d'un rapport officiel, dûment authentifié par acte notarié, signé le 2 septembre 1539[2]. Elle est lue en public dans la cathédrale de Mexico, devant le vice-roi, Cortés, Coronado et tout ce que

---

1 Juan de Zumárraga, OFM, Lettre à son cousin Sancho García, Mexico 23 août 1539. Publiée par Marcos Jímenez de la Espada, « Tres cartas familiares de Fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México, y contestación a otra que le dirige Fray Marcos de Niza ». Madrid, Boletín de la Real Academia de la Historia, VI, 1885, p. 242 à 243.

2 Annexé au manuscrit de Séville, « Relación de Fr. Marcos de Niza a la provincia de Culuacan en Nueva España », 1539, Archivo General de Indias, Séville, Patronato / Descubrimiento / Nueva España / legajo 20.

Mexico compte de puissants.

Frère Marc est au faîte de sa gloire.

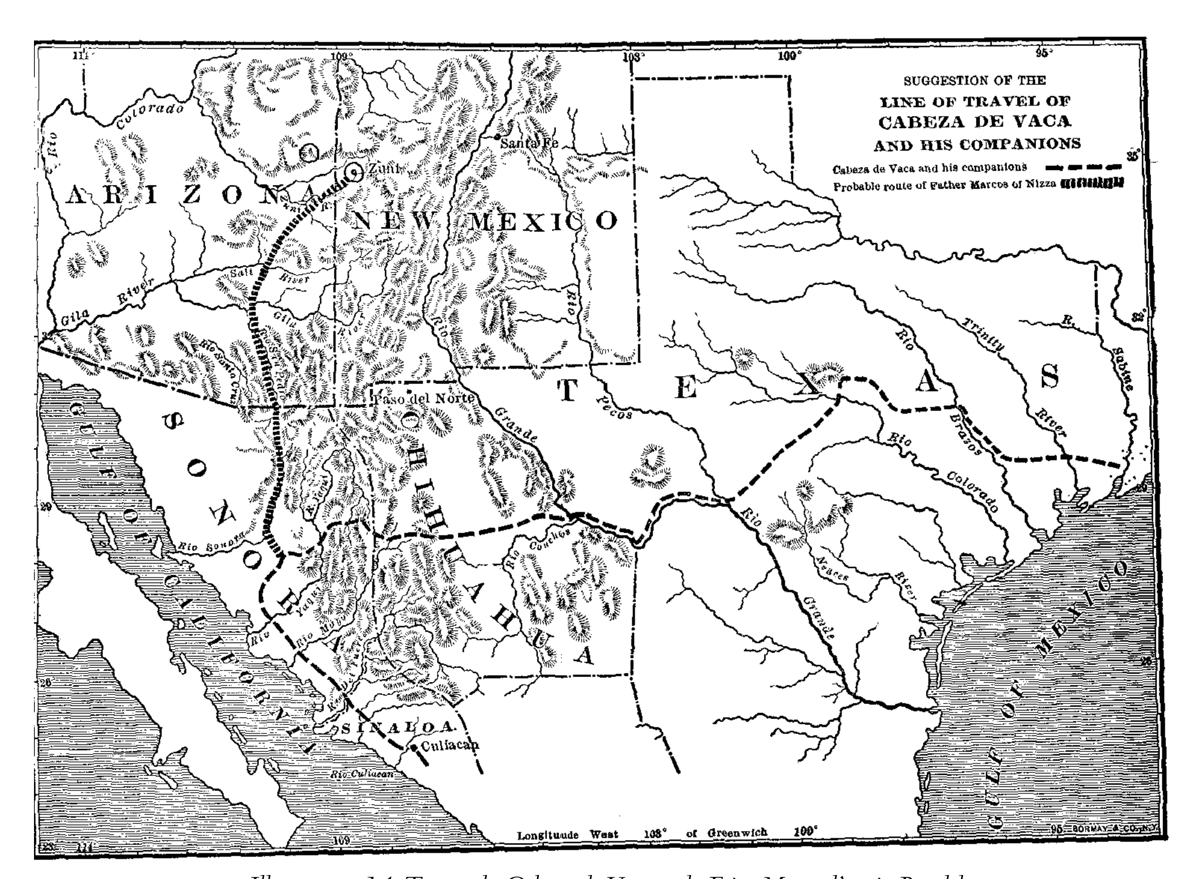


Illustration 14: Trajets de Cabeza de Vaca et de Frère Marc, d'après Bandelier.

La conquête militaire par Coronado.

Cette lecture publique plonge la Nouvelle-Espagne dans un véritable état de transe. La fièvre de l'or secoue tous les Espagnols, hidalgos fraîchement installés, soldats qu'une encomienda n'a pu satisfaire, banquiers et financiers.

Cortés réclame le droit de conquérir Cíbola, Mendoza le lui refuse. Cortés part plaider sa cause à Madrid, il ne reviendra jamais au Mexique.

La conquête est entièrement financée par des particuliers, Mendoza et Coronado[1] en tête, la Couronne ne voulant pas assumer ces frais. En même temps que les investisseurs, on recrute une armée.

Frère Marc est élu par ses frères troisième Provincial, à la suite de Frère Ciudad-Rodrigo. Outre ce mandat électif, il est nommé vice-commissaire de son ordre pour l'ensemble des Indes Occidentales ; la porte d'un évêché lui semble ouverte, à Cíbola, ou même à Mexico, comme successeur de Zumárraga.

Mendoza, pourtant, se méfie, et a envoyé Melchior Díaz en reconnaissance, sur la

[1] Outre ses fonds personnels, Coronado engage la dot de sa femme.

route de Frère Marc, pour tenter d'avoir confirmation des découvertes du Franciscain. Dès février 1540, il reçoit une lettre de Díaz, qui n'est pas en mesure de confirmer tout ce qu'a vu Frère Marc, en particulier l'existence d'or, et qui rapporte des nouvelles plutôt moins emphatiques[1] : « *Après avoir traversé cette grande étendue sauvage, on trouve sept cités, chacune à un court jour de marche d'une autre, et toutes ensemble on les appelle Cíbola. Les maisons sont faites de pierres et de pisé, grossièrement travaillées. Elles sont construites de cette manière : un grand mur, et à chaque extrémité de ce mur on construit quelques pièces, qui ont un plancher de dalles carrées. Dans la plupart des maisons, on rentre par le toit en terrasse, utilisant des échelles pour aller dans les rues. Les maisons ont trois ou quatre étages. [...]*

Les hommes sont de petite taille ; les femmes ont le teint légèrement coloré et une bonne apparence, elles portent des chemises qui leur descendent jusqu'aux pieds. Elles portent leurs cheveux arrangés de chaque côté, arrangés en une sorte de tresse qui leur laisse les oreilles dégagées, dans lesquelles elles accrochent de nombreuses turquoises, de même qu'autour du cou et sur les bracelets de leurs poignets.

Le vêtement des hommes est un manteau, et par-dessus celui-ci la peau d'une vache, comme celle que Cabeza de Vaca et Dorantes ont ramenée, et qu'a vue Votre Seigneurie. Ils portent un bonnet sur leur tête ; en été, ils portent des chaussures faites de peau peinte ou colorée, et de hautes bottes de peau épaisse en hiver.

Ils ont été incapables de me parler d'un quelconque métal, ni de me dire s'ils en avaient. Ils ont des turquoises en quantité, quoique pas autant que ce qu'a dit le père provincial. Ils ont de petits cristaux de roche, comme celui que j'ai envoyé à Votre Seigneurie, et comme Votre Seigneurie en a vu beaucoup en Nouvelle-Espagne. Ils cultivent le sol de la même manière qu'en Nouvelle-Espagne. Ils portent les choses sur leur tête, comme à Mexico. Les hommes tissent les vêtements et filent le coton. Ils tirent du sel d'un lac salé, qui est à deux jours de la province de Cíbola. [...]

Sur les sept cités, ils en décrivent trois comme très grandes ; quatre de moindre importance. Ils les décrivent, ainsi que je l'ai compris, comme des carrés d'environ trois portées d'arbalète de côté, et, d'après ce que disent les Indiens, et leurs descriptions des maisons et leur taille, et comme elles se touchent les unes les autres, il devrait y avoir une grande multitude. [...]

La mort d'Estéban, le nègre, s'est déroulée de la manière dont le Père, Frère Marc, l'a décrite à Votre Seigneurie ; c'est pourquoi je n'en ai pas parlé ici, excepté que les gens de Cíbola ont envoyé dire à ceux de ce village et de leur voisinage que, si des chrétiens devaient venir, ils ne devraient pas les considérer comme des êtres particuliers mais les tuer, car ils sont mortels, en disant qu'ils l'avaient appris et qu'ils gardaient les os de celui qui était venu ; et que, s'ils n'osaient pas le faire, qu'ils envoient un message à ceux de Cíbola, qui viendraient et le feraient à leur place. Je peux très aisément croire que ceci ait effectivement eu lieu, et qu'il y ait eu des communications entre ces villages, à cause de la froideur avec laquelle ils nous ont reçus et des visages revêches qu'on nous a montrés. »

Mendoza garde ces nouvelles pour lui, et n'en communique la teneur qu'à Charles Quint, en avril 1540. Les préparatifs militaires sont très engagés, il est trop tard pour reculer. Peut-être, aussi, Mendoza voit-il là une bonne occasion de pacifier la Nouvelle-Espagne en la débarrassant de ses éléments les plus remuants ? Quoiqu'il en soit, il ne peut plus rêver de palais et d'or, mais doit s'attendre à ce que son armée ne rencontre que

[1] Mendoza, Lettre à l'Empereur, 17 avril 1540. Publiée par Pacheco, « Colección de documentos… de Indias ».

des agriculteurs, vivant dans des maisons de pisé grossièrement travaillées.

Cortés, ne pouvant plus entreprendre de conquête par la terre, du fait de la création de la Nouvelle-Galice, au Nord de la Nouvelle-Espagne, décide d'entreprendre une expédition navale de plusieurs bâtiments, dirigée par Francisco Ulloa. Mais cette expédition, si elle reconnaît le fond du golfe de Californie, ne peut pénétrer l'intérieur des terres. Après avoir frôlé la catastrophe et après qu'on ait cru perdu le navire d'Ulloa, cette expédition est de retour quelques jours à peine avant le départ de l'expédition terrestre de Coronado.

Cortés affirmera par la suite, lors d'un long procès en Espagne[1], que Mendoza et Coronado ont usurpé ses droits à la découverte, en profitant des informations rapportées par Ulloa.

Outre la concurrence de Cortés, deux autres conquistadores peuvent prétendre à la découverte : Hernando de Soto, en route pour la Floride, et qui pourrait atteindre Cíbola en suivant le trajet de Cabeza de Vaca ; Pedro de Alvarado, qui s'apprête à lancer une expédition navale pour découvrir « la Norvège[2] ».

Mendoza s'associe alors à Pedro de Alvarado, dans une entreprise maritime commune : il vaut mieux avoir Alvarado comme associé que comme concurrent.

L'expédition de conquête est une entreprise de grande envergure : l'expédition terrestre est doublée par une expédition navale[3], sous la responsabilité de Hernando Alarcón, qui doit emporter les bagages, vêtements et armes lourdes, de l'armée de Coronado jusqu'à un port fluvial, Chichilticalli, constitué de ruines d'anciennes constructions indiennes fortifiées, que Frère Marc a repéré, ou dont il a entendu parler, censé se trouver à proximité de la route de Cíbola. Hélas, l'armée de Coronado ne pourra entrer en contact avec Alarcón, et Coronado sera fort déçu du pauvre aspect de Chichilticalli.

Le 23 février 1540, l'armée de conquête est passée en revue par Mendoza à Mexico. C'est une fière armée, sous les ordres de Coronado : 250 à 300 cavaliers ; 70 à 200 fantassins armés d'arbalètes et d'arquebuses ; de 800 à 2000[4] Indiens alliés ; un millier de chevaux et de mules portent les bagages, les munitions, la nourriture et tout un troupeau de vaches, de moutons et de cochons font partie du cortège ; on trouve enfin des esclaves noirs, et un fort contingent des femmes des soldats et de prostituées.

Frère Marc et six autres Mineurs accompagnent cette armée, pour la guider et éviter tout dérapage de la soldatesque.

L'armée atteint Culiacán un mois plus tard. Là, Coronado réorganise ses forces et, en avril, repart pour le Nord avec une troupe de 200 hommes équipés légèrement. Le gros de l'armée suivra à distance.

Le 4 juillet 1540 Coronado atteint Hawikuh, une des cités zuñies, avec une troupe

1 Les récriminations de Cortés contre Mendoza sont formalisées dans un mémoire à Charles Quint en date du 25 juin 1540.

2 On croit alors qu'il existe au Nord de l'Amérique un passage maritime permettant de rejoindre l'Europe.

3 Bernal Diaz del Castillo attribue l'idée de cette expédition navale à Frère Marc, « Historia verdadera de la conquista de la nueva España », chap. CCII

4 Les estimations varient beaucoup suivant les sources, contradictoires. Pour les Indiens alliés, le nombre de 800 est indiqué par Castañeda de Najera ; l'estimation de 2000 est faite par Richard Flint, « Without Them, Nothing Was Possible ».

fatiguée par les privations, au bord de la famine. Il est obligé de combattre les Zuñis, qui ont assemblé à Hawikuh les guerriers de leurs sept cités, 1500 à 2000 hommes environ. La bravoure des Zuñis s'avère insuffisante face aux armures, aux arbalètes et aux arquebuses, ils se rendent et Coronado prend possession d'Hawikuh.

La découverte du pueblo des Zuñis, modestes agriculteurs, provoque la colère des soldats de Coronado, qui accusent Frère Marc de leur avoir menti[1] : « *…quand ils virent le premier village, qui était Cíbola, les malédictions que certains hurlèrent à l'endroit de Frère Marc furent si fortes, que je prie Dieu de l'en protéger. C'est un petit village, entassé, comme s'il était tout recroquevillé. Il y a des villages de paysans, en Nouvelle-Espagne, qui ont une meilleure apparence. C'est un village d'environ deux cents guerriers, il est de trois à quatre étages de haut, avec de petites maisons ayant peu de pièces, sans arrière-cour. Un préau sert pour plusieurs maisons.* »

Sous la pression, et devant l'hostilité de la troupe, Frère Marc est obligé de quitter l'expédition, en octobre 1540, et de rejoindre Mexico.

L'expédition de Coronado sera un échec sur le plan colonial ; elle sera l'occasion des habituelles cruautés : l'hiver 1541, Coronado et ses troupes, démunis de vêtements chauds et d'abris, chasseront les Indiens de leurs maisons et les jetteront au froid, alors qu'ils avaient pourtant bien été accueillis, une fois passés les premiers combats.

Sur le plan militaire, l'absence de Coronado et de ses troupes sera lourde de conséquences : le Mexique, dégarni, sera en proie à la première révolte indienne, dite guerre de Miztón.

Sur le plan géographique, par contre, l'expédition de Coronado sera la première à reconnaître le grand canyon du Colorado, les grandes plaines du Texas et du Kansas, et les civilisations d'Indiens pueblos. Et Coronado, en proie à la fièvre de l'or, suivra un guide jusqu'au milieu de la frontière du Kansas et de l'Arkansas, à la recherche vaine d'une autre cité mythique, Quivira.

En mars 1542, Coronado rejoindra Mexico avec les lambeaux de son expédition, ayant englouti dans son naufrage la dot de sa femme et l'argent de ses investisseurs. Après un procès pour la forme, il disparaît de la vie publique et se retire sur son encomienda.

Frère Marc était-il un menteur ?

Ce titre, provocateur, est celui d'un article de Lansing Bloom[2]. La polémique, en effet, commença dès le retour de Frère Marc à Mexico. Il était porteur d'une lettre de Coronado, écrivant : « *Il me reste maintenant à vous parler des sept cités, de leur royaume et de leurs provinces, dont le père provincial a donné relation à Votre Seigneurie ; en*

1 Pedro de Castañeda de Najera, « Relación de la jornada de Cíbola compuesta por Pedro Castañeda de Najera donde se trata de todos aquellos poblados y ritos, y costumbres… ». Le manuscrit original est perdu mais une copie, faite à Séville en 1596, se trouve à la bibliothèque Lenox à New York. Traduction française par Ternaux-Compans, Voyages, relations et mémoires…, volume IX.

2 Lansing Bloom, « Who Discovered New Mexico? Was Fray Marcos a liar? » New Mexico Historical Review, XV, 1940, p. 101-132 et XVI, 1941, p. 244-246.

bref, je peux dire qu'en vérité aucune des choses qu'il a dites n'est vraie, mais c'est tout le contraire, à l'exception du nom des cités et des grandes maisons de pierres ».

La polémique fut reprise, une vingtaine d'années plus tard, par Castañeda de Najera, soldat de Coronado, qui affirma même que Frère Marc n'avait jamais atteint Cíbola lors de son premier voyage, mais avait fait demi-tour dès l'annonce de la mort d'Estéban.

A la fin du XIXème siècle, Bandelier se fit un des plus ardents défenseurs de Frère Marc, affirmant même que personne n'avait été aussi injustement décrié que lui.

Au XXème siècle, vers les années 30 à 40, se développa une très chaude controverse, avec Baldwin[1], Wagner, Bloom, Sauer[2] et Hallenbeck[3], son détracteur le plus virulent. Parmi les défenseurs inconditionnels, Madeleine Rodack[4] prit la suite de Bandelier, aux côtés de Chávez[5], d'Oblasser[6], d'Undreiner[7]. Le débat tend actuellement à se dépassionner, avec un retour à une approche pluridisciplinaire plus scientifique, mêlant la géographie, l'ethnologie, l'archéologie et l'histoire. On relèvera ainsi les travaux d'Ilaria Luzzana Caraci[8], di Peso[9], Montané Martí[10], Hartmann[11], Nallino et Hartmann[12], Reff[13], Maureen Ahern[14].

Tous ces travaux utilisent le même corpus de documents, constitué de la relation de Frère Marc, de lettres de Coronado, de Mendoza, des relations de Castañeda et Jaramillo,

---

1 Percy M. Baldwin, « Fray Marcos de Niza and his Discovery of the Seven Cities of Cíbola », New Mexico Historical Review, I, 1926, p. 193-223.

2 Carl Ortwin Sauer, « The Discovery of New Mexico Reconsidered », New Mexico Historical Review, XII, 1937, p. 270-287. « The credibility of the Fray Marcos Account », New Mexico Historical Review », XVI, 1940, p. 233-243. « Road to Cíbola ». Ams. Pr., 1980.

3 Cleve Hallenbeck, « The journey of Fray Marcos de Niza, Dallas, Texas, Southern Methodist University Press », 1987, réédition commémorative de l'édition de 1949.

4 Madeleine Turrell Rodack, « Cíbola Revisited », Southwestern Culture History : Papers in Honor of Albert H. Schroeder, Papers of the Archaeological Society of New Mexico, no. 10. « Adolph F. Bandelier's The discovery of New Mexico by the Franciscan Monk, Friar Marcos de Niza in 1539 », University of Arizona Press, Tucson, 1981.

5 Angelicó Chávez, OFM, « Coronado's Friars : The Franciscans in the Coronado Expedition », Academy of American Franciscan History, 1968.

6 Bonaventure Oblasser, « His Own Personal Narrative of Arizona Discovered by Fray Marcos de Niza who in 1539 First Entered these Parts on his Quest for the Seven Cities of Cíbola ». Topawa, Arizona, 1939.

7 Undreiner, G. J. « Fray Marcos de Niza and his journey to Cíbola ». The Americas, 1946-1947, t. III, p 415-486.

8 Ilaria Luzzana Caraci, « Fra Marco da Nizza scopritore del Nuovo Messico. Contributo allo studio della sua impresa, Bollettino della Società Geografica Italiana », s. X, 4 (1975), p. 91 - 111.

9 Charles di Peso, « Casas Grandes : A Fallen Trading Center of the Gran Chichimeca », 8 vol., Northland Press, Flagstaff, Arizona, 1974.

10 Julio César Montané Martí, « Por los senderos de la quimera : el viaje de Fray Marcos de Niza ». Instituto Sonorense de cultura, Hermosillo, 1995.

11 William K. Hartmann, « Pathfinder for Coronado : reevaluating the mysterious journey of Fray Marcos de Niza ». Publié par Richard et Shirley Flint, « The Coronado Expedition to Tierra Nueva : the 1540 - 1542 Route Across the Southwest ». University Press of Colorado, 1997.

12 Nallino, Michel, and William K. Hartmann. « A Supposed Franciscan Exploration of Arizona in 1538: The Origins of a Myth. » Kiva 68, no. 4, 2003.

13 Daniel T. Reff, « Anthropological analysis of exploration texts : cultural discourse and the ethnographical import of Fray Marcos de Niza ». Am. Anthropol., 93 : 3, 1991, p. 636 - 655.

14 Maureen Ahern, « The certification of Cíbola : discoursive strategies in « La relación del descubrimiento de las siete ciudades » by Fray Marcos de Niza, 1539 », Dispositio/Ann Arbor, 14 :36/38, 1989, p. 303 - 314. « The cross and the gourd : the appropriation of ritual signs in the Relaciones of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca and Fray Marcos de Niza », Early images of the Americas: transfer and invention. Édité par J. Williams et R. Lewis. Tucson, University of Arizona Press, 1993, p. 215 - 244.

soldats de Coronado… Ces documents sont transcrits en espagnol ou traduits en anglais et réunis dans des recueils, dont les trois principaux sont ceux de Winship[1], Hammond et Rey[2], Richard Flint et Shirley Cushing Flint[3].

Le débat n'est pas prêt d'être clos : ces documents sont incomplets, ils mentionnent de nombreux textes perdus, et sont contradictoires entre eux (par exemple sur les dates du départ de Frère Marc). Les interprétations divergent sur les étapes de Frère Marc (le village de Vacapa a été située à divers endroits, dont les plus éloignés entre eux sont distants de 500 km), sur le calendrier…

Mais la question posée par Bloom est mal formulée, elle cache en fait deux interrogations : jusqu'où Frère Marc a-t-il menti ? et pourquoi a-t-il menti ?

Une lecture attentive et dépassionnée de la relation de Cíbola permet de répondre à la première. Deux principaux écarts peuvent y être relevés.

Frère Marc rapporte tout d'abord que les Indiens ont reconnu de l'or, parmi les échantillons de métaux qu'il transportait avec lui. Il n'affirme pas en avoir vu lui-même. On sait aujourd'hui que les Indiens de Nouvelle-Galice, de Sonora et les Zuñis ne connaissaient pas le métal. Cependant Bandelier apporte une explication : les Indiens auraient reconnu non pas le métal, mais sa couleur, jaune, typique de la poterie des Pimas.



Illustration 15: Trajet de Frère Marc, de Mexico à Cíbola ; diverses positions pour Vacapa.

---

[1] Georges Parker Winship, « The journey of Coronado, Fourteenth Annual Report of the United States Bureau of Ethnology », Washington, 1896. Rééditions : « Original Narratives of Early American History », 1907. Grabhorn Press, San Francisco, 1933. Fulcrum Series in American History, 1990. Dover Books on Travel, Adventure, Mineola, 1990.

[2] George Peter Hammond, et Agapito Rey, « Narratives of the Coronado Expeditions », Albuquerque, University of New Mexico Press, 1940. Coronado Cuarto Centennial Publications, 1977.

[3] Richard Flint et Shirley Cushing Flint, « Documents of the Coronado Expedition, 1539-1542 », Southern Methodist University Press, Dallas, 2005.

Le deuxième reproche qu'on peut faire à Frère Marc est d'avoir comparé les modestes pueblos zuñis à Mexico. Là encore, Bandelier fait remarquer que Frère Marc ne connut pas la Mexico aztèque, alors plus grande ville du monde, détruite par Cortés en 1521, mais seulement la ville coloniale du même nom, rebâtie par Cortés.

Mais, même si elle n'était pas comparable à la cité aztèque, la Mexico de Cortés fut très vite l'une des plus belles villes du monde. Il faut alors remarquer que le mot espagnol de « población », employé par Frère Marc, veut aussi bien dire cité que population. Et Bandelier ajoute que la population de Mexico, au début du XVIIème siècle, soit soixante ans plus tard, ne comprenait que 4000 résidents, contre 1500 à 2000 pour les plus grandes cités zuñies en 1539.

Cet argument ne tient que si l'on ne prend en compte que la population blanche de Mexico : Mexico était entourée de dizaines de milliers d'Indiens, vivant pauvrement dans le quartier de Tlatelolco. Les Espagnols ne considéraient généralement pas ce quartier comme une ville. Mais pourquoi Frère Marc aurait-il comparé des cités indiennes au seul quartier blanc de Mexico ?

A part donc, cette emphase sur la description de Cíbola, tout le reste est vraisemblable, et s'il y a mensonge, ce n'est que sur le fil de rasoir, Frère Marc se retranchant souvent derrière les témoignages d'Indiens.

Ceci nous amène à la seconde interrogation : pourquoi a-t-il menti ?

Wagner, Sauer et Hallenbeck ont créé le personnage du « lying monk », le moine menteur, un Frère Marc crédule, à l'imagination exaltée, menteur pathologique au Pérou comme au Mexique.

Une hypothèse vraisemblable est tout simplement le désir de faire carrière[1] : ayant échoué au Pérou où le premier rôle fut tenu par Frère Vicente Valverde qui devint évêque de Cuzco, Frère Marc, comme le rapporte Castañeda, ne vit pas Cíbola et se fia exclusivement aux témoignages des Indiens qu'il rencontra. Rentré à Mexico, il écrivit une relation emphatique, destinée à provoquer une expédition militaire, dans l'espoir de devenir évêque de Cíbola.

Qu'il soit permis ici d'émettre une autre hypothèse : Frère Marc traversa, durant son premier voyage à Cíbola, des contrées peuplées de quelques dizaines de milliers d'Indiens, autant d'âmes à christianiser. A la mort d'Estéban, il devint clair que ceci ne pourrait se faire sans conquête.

Frère Marc faisait partie, comme les « Douze Premiers » du Mexique, d'un groupe de Franciscains utopistes, millénaristes, observant à la lettre les préceptes de Saint-François. Deux siècles auparavant, en Europe, des frères professant les mêmes idées avaient péri sur le bûcher de l'Inquisition. Pour eux, les Indiens étaient des Gentils, cachés par Dieu à la connaissance du monde pendant des millénaires. La découverte du Nouveau-Monde et de leur existence était un signe divin : l'heure de créer enfin une société de Dieu sur la

[1] Fruit d'une discussion avec B. Boriello, qui me signalait que la plupart des Espagnols sont venus au Nouveau-Monde « para medrar », pour y faire carrière.

terre, prélude nécessaire à l'Apocalypse et à la Résurrection[1].

Nécessité fait loi, et quelques demi-mensonges, sous-entendus et témoignages amplifiés furent nécessaires pour convaincre. La conquête devait être chrétienne et apostolique, sans boucherie… Et les six frères qui l'accompagnaient devaient poursuivre sa tâche, après son prévisible retour.

---

1 Voir le développement de ce thème par Georges Baudot, « Les missions Franciscaines au Mexique au XVIème siècle et les Douze Premiers », Diffusione del francescanesimo nelle Americhe, actes du 10ème colloque international d'Assise, 1982. p. 121-152.

Votre Seigneurie sait que de quitter les terres chaudes m'a fait aller très mal ; pour cette raison, notre Père Provincial me demande d'y retourner, à Xuchimilco.

Frère Marc, Lettre à Zumárraga .

La fin de Frère Marc

A son retour de Cíbola, et contrairement à ce qu'affirment de nombreux auteurs, Frère Marc ne disparut pas de la vie publique. Dès la fin 1540, le Nord du Mexique est le siège d'une rébellion indienne, la guerre de Miztón. Profitant du départ des troupes de Coronado, les Indiens, déçus d'être toujours traités en esclaves alors même qu'ils ont embrassé la foi catholique et reconnu Charles Quint comme souverain, se révoltent.

Pedro de Alvarado est appelé d'urgence, et parvient à stopper l'avancée des Indiens. Il trouve la mort au combat. Son action permet néanmoins de sauver la Nouvelle-Espagne, et de permettre à Mendoza de monter une expédition de répression. Mendoza s'entoure alors d'un conseil de conscience[1] : *« Le vice-roi emmenait des religieux des trois ordres, de Saint-Dominique, Saint-Augustin et Saint-François, avec lesquels il tenait un conseil de conscience pour faire la guerre avec justice. On y trouvait Frère Francisco de Villafuerte et Fr. Francisco de Salamanca, pour l'ordre de Saint-Augustin ; et le père Frère Marc de Nice (celui qui alla à la découverte de la vallée de Cíbola au Nouveau-Mexique) pour l'ordre de Saint-François. »*

Faire la guerre avec justice, n'est-ce pas là le comble de l'utopie ? Ceci démontre de toute manière que Frère Marc garda la confiance de Mendoza.

La guerre de Miztón dura jusqu'en 1542. Il est fort vraisemblable de penser que Frère Marc, dans son mandat de Provincial, participa à organiser la pacification qui s'ensuivit.

En 1546, Frère Marc, alors chapelain de Zumárraga, lui écrit pour lui demander l'aumône d'un peu de vin[2] : *« A notre révérendissime Seigneur et Père,*

Par la présente, avec toute révérence et dévotion, je demande votre paternelle bénédiction. Votre Seigneurie sait que de quitter les terres chaudes m'a fait aller très mal ; pour cette raison, notre Père Provincial me demande d'y retourner, à Xuchimilco.

Et comme moi, orphelin, qui n'ai ni père ni mère, ni abri ni ami qu'en Votre Seigneurie, qui s'est trouvé être plus qu'un père chaque fois que j'en ai eu la nécessité, et ceci sans que je le mérite, je supplie Votre Seigneurie de pouvoir, par votre généreuse et excessive charité, me faire pour quelques mois l'aumône d'un peu de vin, dont j'ai tant besoin, car, par ma maladie, je manque de sang et de chaleur naturelle. Ce serait pour moi une très grande aumône.

[1] Tello, « Libro segundo de la crónica miscelánea… de Xalisco », édition Gobierno del Estado de Jalisco - Universidad de Guadalajara, vol. 2, p. 317

[2] Frère Marc, Lettre à Juan de Zumárraga, Mexico 26 février 1546. Publiée par Jímenez de la Espada, « Tres cartas familiares de Fray Juan de Zumárraga… » Boletín de la Real Academia de la Historia, VI, 1885, p. 251 à 252.

Et, si possible, écrivez-moi chaque mois, et aussi longtemps que Votre Seigneurie le voudra, car j'enverrai un Indien le chercher.

Et, avec ceci, je prie le Seigneur qu'il protège et sauve la révérende personne de Votre Seigneurie.

De votre maison, aujourd'hui vendredi.

Le chapelain dévoué de Votre Seigneurie, Frère Marc de Nice. »

C'est déjà un vieillard malade qui écrit cette lettre, à laquelle Zumárraga adresse cette réponse : « *Je vous réponds, mon Père, serviteur de Dieu, que pendant les mois et les années que je vivrai*[1]*, tant que durera votre maladie et que vous en aurez besoin, chaque mois on vous donnera une arrobe*[2] *de vin, et à partir de maintenant j'en charge Martín de Aranguren, qui s'en occupera pour moi du mieux qu'il pourra ; et si un jour je n'étais pas dans la cité, vous enverriez votre Indien de ma part à l'infirmier Lucas ou un de ses compagnons.*

Samedi de la Septuagésime[3] *de 1546.*

Frère Juan, Évêque de Mexico.

Et, s'il fallait vous donner davantage, je le ferais de bon cœur ».

Vers la mi 1556, Frère Gerónimo de Mendieta[4] le rencontre, à Jalapa[5] ; Frère Marc est alors presque paralysé, il a les doigts crochus, atteints de rhumatismes déformants. Sentant sa fin venir, il se fit transporter à Mexico pour y mourir et être enterré auprès de ses frères, les « Douze Premiers ». Il y décède le 25 mars 1558[6], et est enterré dans le couvent franciscain de Mexico (aujourd'hui détruit, il se trouvait à l'emplacement de l'actuelle cathédrale de Mexico).

Une mauvaise lecture de Mendieta, arrivé au Mexique en 1555, est sans doute à l'origine d'une erreur souvent répétée, fixant la date du décès de Frère Marc au 25 mars 1542.

---

1 Zumárraga mourut le 2 juin 1548, un peu plus de deux ans plus tard.

2 Mesure de douze à seize litres.

3 La Septuagésime se situe 63 jours avant Pâques. La date de Pâques pour 1546 est le 25 avril. Le dimanche de la Septuagésime est donc le 21 février 1546. Le samedi de la Septuagésime, qui suit ce dimanche (dans le calendrier liturgique les dimanches ouvrent les semaines), est donc le 27 février 1546.

4 Gerónimo de Mendieta, OFM, « Historia eclesiástica indiana », 1596. Première publication par Joaquín García Icazbalceta, Mexico, antigua libreria, 1870.

5 Il y avait à Jalapa un monastère dominicain ; après avoir été concurrents, les ordres monastiques, Franciscains, Dominicains et Mercédaires s'étaient rapprochés pour faire face à un concurrent commun : le clergé séculier. Frère Marc résidait donc probablement dans le monastère dominicain de Jalapa, bien plus au Sud que les implantations franciscaines.

6 Augustín Vetancurt, OFM, « Chronica de la provincia del Santo Evangelio de Mexico. Quatro parte del Teatro Mexicano de los successos Religiosos, compuesta por el Reverendo Padre Fray Augustin de Vetancurt, Mexicano, hijo de la misma Provincia y su Chronista Apostolico. Menologio Franciscano de los varones mas señalados, que con sus vidas ejemplares… ilustraron la Provincia del Santo Evangelio de Mexico ». Les deux œuvres imprimées ensemble, première édition, Mexico, Maria de Benavides Viuda de Juan de Ribera, 1697. Édition fac simile, Editorial Porrua, Mexico, 1971.

Avec le zèle de convertir les âmes, il passa à Saint-Domingue, accompagné de six religieux, envoyé par l'Empereur Charles Quint.

Frère Agustín de Vetancurt

Conclusion

Fallait-il ainsi tirer de l'oubli notre Franciscain ? Dans le domaine historique et ethnologique, il a laissé de précieux documents : sa relation de Cíbola, dont on redécouvre la portée ethnologique ; un témoignage sur les rites funéraires Indiens, récolté lors de son deuxième voyage à Cíbola, et publié, là encore, par Las Casas[1], redevable par ailleurs à Frère Marc de son « Information à la Cour et à l'Évêque… », et de la matière des chapitres consacrés au Pérou de son Histoire Apologétique. Si de plus, comme le croit Velasco, il a effectivement écrit les cinq documents perdus sur le Pérou et l'Équateur, il est alors à mettre au premier rang des historiens de la conquête espagnole.

Dans le domaine des idées, Frère Marc fait partie d'un groupe de Franciscains utopistes qui tenta, dans les possessions espagnoles en Amérique, de créer des sociétés idéales indiennes. Lui-même en fit la tentative, dans la principauté de Cacha, avec Marcos Duchicela. A la fin du XVIème siècle, leur échec au Mexique, constaté par Mendieta, fut à l'origine des premières réductions de Guaranis, d'abord franciscaines puis jésuites.

Au sein d'un petit groupe de religieux progressistes, Franciscains et Dominicains, tels que Juan de Zumárraga, Bernardino de Minaya, Francisco de Vitoria, Antonio de Montesinos et, bien entendu, Bartolomé de Las Casas, Frère Marc lutta pour la défense des Indiens, pour la prise en compte de leurs droits et pour une humanisation de la conquête.

Ces religieux ne réussirent pas à convaincre leurs contemporains. Le caractère pamphlétaire des écrits de Las Casas déclencha une polémique qui, presque cinq siècles plus tard, n'est toujours pas éteinte. Frère Marc y est associé.

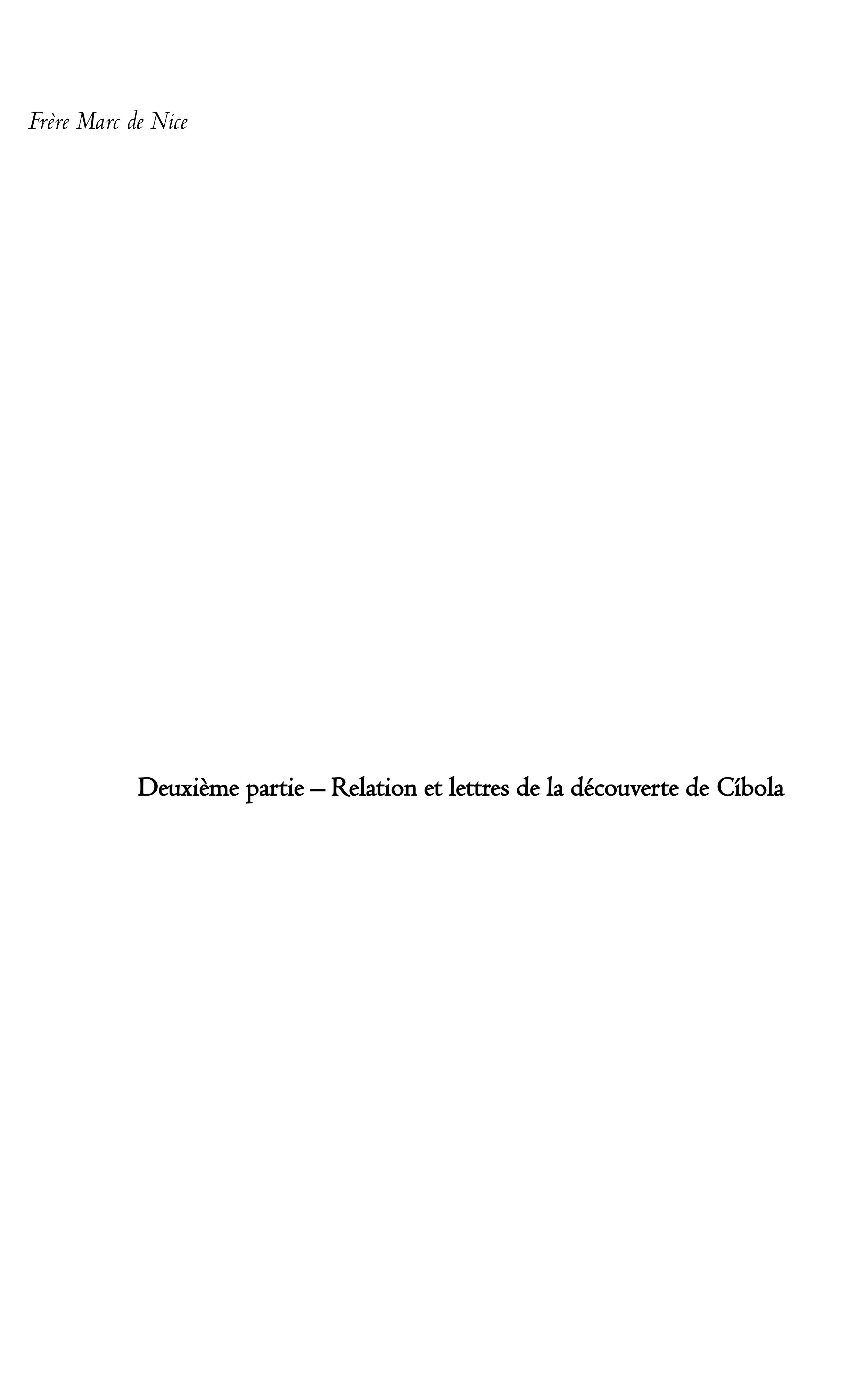
Enfin, une dernière question se pose : Frère Marc était-il un conquistador ? Indéniablement oui ! De 1531 à 1542, il participa à cinq campagnes : conquête du Pérou avec Pizarro, campagne d'Alvarado en Équateur, sa propre découverte de Cíbola, suivie de l'expédition de Coronado, et enfin guerre de Miztón.

Son but n'était pas l'or, ni la conquête de nouvelles terres, mais l'évangélisation. Il a

[1] Las Casas, « De la religión que profesaban los indios de la Florida y de Nuevo Mexico », vol. II, chapitre CLXVIII, Apologetica Historia, tomes CV et CVI, Biblioteca de Autores Españoles.

aimé les Indiens, il a pris leur défense, les a étudiés ; et il a vu en eux des âmes à sauver, une religion païenne à extirper et à remplacer par la religion catholique. En avance sur son époque pour bien des points, on ne pouvait lui demander, dans ce XVIème siècle si religieux, d'accepter les Indiens tels qu'ils étaient, sans chercher à les convertir…

Serviteur de l'Église et de Sa Majesté Impériale Catholique, il fut un conquistador de la Foi.



Deuxième partie – Relation et lettres de la découverte de Cíbola

Traduttore, traditore.

Proverbe italien.

Présentation des documents

Les documents qui suivent constituent une très large sélection des témoignages originaux du XVIème siècle sur la découverte du Nouveau-Mexique par Frère Marc de Nice. Ils nous sont connus par diverses sources et sont ici, pour la première fois, publiés ensemble en français.

Les instructions de Mendoza à Frère Marc, l'accusé de réception de Frère Marc, l'attestation de Frère Ciudad-Rodrigo, la relation de Frère Marc de sa découverte de Cíbola et la légalisation de cette relation, constituent un ensemble homogène. Les originaux, en espagnol, sont conservés en deux exemplaires à l'Archivo General de las Indias, à Séville. Chacun des deux documents est d'une écriture différente, l'une ample et cursive, l'autre petite et appliquée, ce qui explique leur différence de longueur[1]. Ces deux copies sont authentifiées par la signature de Frère Marc et par un sceau ovale de cire blanche, dont la légende porte « generalis commissariatus omnium Indiarum[2] ». Un troisième exemplaire est signalé par Martin Gusinde[3] aux Staatsarchivs à Vienne. Cet exemplaire porte une signature apocryphe de Frère Marc. Il diffère peu des exemplaires de Séville[4].

La première publication de la relation de Frère Marc est due à Jean-Baptiste Ramusio, secrétaire du Sénat à Venise, qui compila et traduisit en italien les récits des explorations du XVIème siècle[5]. La première transcription des manuscrits est due à J. F. Pacheco, dans sa « Colección de documentos… de Indias »[6], d'après les exemplaires conservés à l'Archivo General de las Indias.

La lettre de Frère Juan de Zumárraga[7], évêque de Mexico, à son cousin Sancho García, montre l'état d'esprit des Franciscains qui, au lendemain du retour de Cíbola de Frère

1 Francisco Esteve Barba, « Historiografia Indiana », p. 241.

2 Cleve Hallenbeck, « The journey of Fray Marcos de Niza », édition commémorative de 1987, introduction, page lxxi.

3 Martin Gusinde, « Fray Marcos de Niza entdeckt New Mexico im jähre 1539 », in « Ibero-Amerikanisches Archiv ».

4 En particulier, il ne comporte pas de légalisation. Selon le Dr. Gottfried Mraz, directeur des Staatsarchivs de Vienne, ce manuscrit aurait appartenu à Ferdinand I, frère cadet de Charles Quint, Archiduc d'Autriche puis Empereur, à la mort de Charles Quint.

5 Giovan Battista Ramusio, « Navigazioni e viaggi », volume 3. Secrétaire du Sénat de Venise, il tenait ses documents de première main, soit de Diego Hurtado de Mendoza, propre frère du Vice-Roi, ambassadeur d'Espagne à Venise, soit de Francesco Contarini, ambassadeur de Venise auprès de Charles Quint.

6 J. F. Pacheco et al., « Colección de documentos ineditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceanía, sacados de los Archivos del Reino y muy especialmente del de Indias ». Publié à Madrid, de 1864 à 1884.

7 Publiée dans « Tres cartas familiares de Fr. Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México, y contestación a otra que le dirige Fr. Marcos de Niza », par Jímenez de la Espada.

Marc, s'attendent à une conquête pacifique ; Mendoza semble s'y être engagé auprès des Franciscains, vraisemblablement en contrepartie du rôle qu'a joué Frère Marc.

A partir de l'édition de 1556 des « Navigazioni e viaggi »[1] de Ramusio, on trouve plusieurs documents, dont les originaux sont perdus, et qui ne nous sont connus que par leur transcription en italien par Ramusio, dont la première lettre de Mendoza à l'Empereur Charles Quint, et la lettre de Coronado à Mendoza écrite de Culiacán.

La première lettre de Mendoza à Charles Quint devait sans doute servir d'accompagnement à la relation de Frère Marc, dont l'envoi officiel fut fait pour revendiquer les bénéfices des découvertes faites sur les territoires du Nord.

La lettre de Coronado à Mendoza, écrite de Culiacán, relate les préparatifs de l'expédition de Frère Marc et les premiers rapports sur Topíra.

La deuxième lettre de Mendoza à l'Empereur nous est également connue par Pacheco. Elle annonce le départ de l'expédition de conquête pour Cíbola, qui suivit de quelques mois la découverte par Frère Marc, et contient le rapport de Melchior Díaz, envoyé par Mendoza pour vérifier la relation de Frère Marc.

Enfin, Frère Marc eut temps de se livrer, au cours de son premier voyage à Cíbola, ou plus vraisemblablement au cours du second, entre la prise d'Hawikuh et son retour, à des études sur les rites religieux et funéraires des Zuñis. C'est encore Las Casas qui recueillit ce précieux témoignage et le publia[2].

Les traductions qui suivent sont faites d'après les manuscrits de Séville et de Vienne et la retranscription de Pacheco pour l'accusé de réception et la relation de Frère Marc, les instructions de Mendoza, la certification de Ciudad-Rodrigo et la légalisation ; d'après Ramusio, réédition Einaudi (conforme à l'édition de 1556), pour les lettres de Coronado et la première lettre de Mendoza à l'Empereur ; d'après la transcription par Jímenez de la Espada, pour la lettre de Zumárraga à son cousin ; d'après la transcription par Richard et Shirley Flint pour la seconde lettre de Mendoza ; d'après l'édition de la « Biblioteca de Autores Españoles » des œuvres de Las Casas pour les rites religieux des Indiens.

Le lecteur doit savoir que ces documents ne sont pas des comptes-rendus spontanés d'explorations géographiques, mais plutôt des documents officiels, enregistrés devant notaire, ou des lettres de subordonnés à leurs supérieurs. Ils ont été écrits dans des buts précis, et ne sont donc pas dépourvus de biais ni de contradictions.

Une présentation chronologique de ces documents aurait elle-même induit un biais, la chronologie ne pouvant constituer qu'un choix, du fait des contradictions de dates, en particulier sur la date du départ de Frère Marc pour Cíbola.

J'ai donc pris le parti de présenter ces textes, sans les relier les uns aux autres et sans autre commentaire que des notes explicatives, puis d'écrire une analyse critique sur les

---

1 A partir de cette même édition de 1556, le texte italien de la relation de Frère Marc comportera de fortes amplifications dues à un auteur anonyme. Ces exagérations contribueront à la réputation de menteur de Frère Marc.

2 Apologetica Historia, volume II, chapitre CLXVIII, « De la religión que profesaban los indios de la Florida y de Nuevo Mexico ».

diverses interprétations auxquelles ils se prêtent, du fait de leurs contradictions, de leurs omissions, et des intentions dans lesquelles ils ont été écrits.

Puis un chapitre entier est consacré à Estéban, esclave noir qui fit partie du périple de Cabeza de Vaca, puis guida Frère Marc avant de trouver la mort à Cíbola. Son comportement lors de sa traversée d'Est en Ouest de l'Amérique du Nord, de la Floride au Nord du Mexique, éclaire son comportement dans la quête de Cíbola et les raisons de sa mort.

J'ai souhaité traduire moi-même les textes qui suivent : toute traduction est une trahison, j'ai donc choisi ma façon de trahir leurs auteurs ! Le parti pris de traduction est celui du respect de la lettre du texte, sans éviter ses lourdeurs ni ses répétitions, afin d'essayer de rendre la saveur originelle de ces documents du XVIème siècle.

Instructions de Don Antonio de Mendoza, Vice-Roi de Nouvelle-Espagne

Ce que vous, Père Frère Marc de Nice, avez à faire, dans le voyage où vous allez[1], en l'honneur et pour la gloire de la Très Sainte Trinité et en louange de notre sainte foi catholique, est ce qui suit:

Premièrement, dès que vous arriverez dans la Province de Culiacán, vous exhorterez et vous encouragerez les Espagnols, qui résident dans la ville de San Miguel, à bien traiter les Indiens qui sont en paix, et à ne pas les employer à des tâches excessives[2], en leur certifiant qu'en agissant ainsi ils auront les faveurs et les indemnités de S. M. pour les peines qu'ils auront endurées là-bas, et qu'ils trouveront en moi un bon avocat auprès de lui ; et, s'ils font le contraire, qu'ils seront punis et tomberont en disgrâce.

Vous ferez comprendre aux Indiens que je vous envoie au nom de S. M., pour que vous disiez qu'on les traite bien et qu'ils sachent que S. M. a été peiné des maux et des torts qu'ils ont subis ; et que dorénavant ils seront bien traités, et que ceux qui les maltraiteraient seront punis.

De même, vous leur certifierez qu'on ne les réduira plus en esclavage, et qu'on ne leur confisquera plus leurs terres ; mais qu'on les y laissera libres, sans leur faire de mal ni leur causer de tort ; qu'ils cessent d'avoir peur et qu'ils reconnaissent Dieu Notre Seigneur, qui est aux cieux, et l'Empereur, qui a été mis de sa main sur la terre, pour la régir et la gouverner.

Et puisque Francisco Vázquez de Coronado, que S. M. a nommé gouverneur de cette province[3], ira avec vous jusqu'à la ville de San Miguel de Culiacán, avisez-moi de la manière dont il pourvoit aux affaires de cette ville, en ce qui concerne le service de Dieu Notre Seigneur et la conversion et les bons traitements des naturels de cette province.

Et si, avec l'aide de Dieu Notre Seigneur et la grâce du Saint-Esprit, vous trouviez une route pour aller de l'avant et vous enfoncer dans cette terre, vous emmènerez avec vous Estéban de Dorantes comme guide, à qui j'ordonne de vous obéir en tout et pour tout ce que vous lui ordonnerez, comme à moi-même ; et s'il ne le faisait pas ainsi, qu'il s'expose à une mauvaise affaire et aux peines où choient ceux qui désobéissent aux personnes qui tiennent de S. M. l'autorité pour les commander.

De même le dit gouverneur, Francisco Vázquez, emmène avec lui les Indiens qui sont venus avec Dorantes[4], et d'autres qu'on a pu retrouver de ces régions, afin que, s'il vous

[1] Cet en-tête ne figure pas dans la transcription de Pacheco, bien qu'il figure sur les 3 manuscrits de Séville et de Vienne.

[2] Cette recommandation de Mendoza à Frère Marc est justifiée par le fait que San Miguel de Culiacán, à 300 km au Nord des plus proches possessions espagnoles de Nouvelle-Espagne, avait été instituée comme base arrière par Gusmán pour ses raids contre les Indiens. Le président de l'Audience Royale avait transformé le Nord de la colonie en territoire de chasse aux esclaves, ce qui lui valut son rappel en Espagne. Rapporté par Cabeza de Vaca, dénoncé par Las Casas, l'esclavage était théoriquement interdit (ne pouvant s'appliquer qu'aux Indiens rebelles à la Couronne) mais toujours en vigueur. Il était cependant important que Frère Marc ne rencontre pas d'hostilité pendant son voyage.

[3] La Nouvelle-Galice ; ce n'est pas l'Empereur qui a nommé Coronado à ce poste, mais Mendoza lui-même, à qui Coronado, son cousin, est entièrement dévoué.

[4] Ceci se réfère aux Indiens qui accompagnèrent Cabeza de Vaca et ses compagnons jusqu'au bout de leur périple de retour, en

semblait bon d'en prendre quelques-uns uns en votre compagnie, vous le fassiez et que vous usiez d'eux comme vous verrez qu'il convient au service de Notre Seigneur.

Vous essayerez toujours d'aller le plus sûrement possible, avec le souci premier de savoir si les Indiens sont en paix ou en guerre les uns contre les autres, pour ne pas leur donner l'occasion d'agir contre votre personne, ce qui vous emmènerait à procéder contre eux et à leur administrer un châtiment ; parce que, de cette manière, au lieu de leur faire du bien et de les éclairer, vous feriez le contraire.

Vous prendrez bien soin de regarder les gens qu'il y a, s'ils sont peu ou nombreux, s'ils sont dispersés ou s'ils vivent réunis. La qualité et la fertilité du sol, le climat de cette terre, les arbres et les plantes, les animaux domestiques et sauvages qu'il y aurait, la nature du sol, s'il est plat ou rude, les fleuves, s'ils sont grands ou petits, et les pierres et les métaux qu'on y trouve ; et s'il y avait des choses dont vous puissiez envoyer ou rapporter des échantillons, faites le, afin que S. M. puisse être informé de tout.

Tâchez toujours de savoir si l'on a connaissance de la côte de la mer, celle du Nord comme celle du Sud[1], car la terre pourrait se rétrécir et un bras de mer y pénétrer. Et si vous atteignez la côte de la mer du Sud, sur les pointes qui pénètrent[2], au pied d'un arbre qui se signale par sa taille, veuillez enterrer des lettres sur ce qui vous paraît la peine d'être noté, et à côté de l'arbre où vous aurez enterré les lettres, faites une grande croix pour le faire connaître ; de même aux embouchures des fleuves et dans les ports possibles, au pied des arbres les plus grands, au bord de l'eau, faites le même signal de la croix et laissez les lettres, parce que, si l'on y envoie des navires, ils seront avertis de rechercher ce signal.

Vous essayerez toujours d'envoyer des renseignements par les Indiens, comment vous vous portez, comment vous êtes reçu et tout particulièrement ce que vous trouverez. Et si Dieu Notre Seigneur était servi au point qu'il y ait une grande population, à un endroit où il vous semble qu'il y ait une bonne situation pour construire un monastère[3] et y envoyer des religieux qui s'y entendent en la conversion, vous le feriez savoir par les Indiens ou vous retourneriez vous-même à Culiacán.

Vous enverrez ces informations avec le plus grand secret[4], pour que l'on puisse mettre en place ce qui convient sans trouble, car dans la pacification de la terre que vous trouverez, on recherche le service de Notre Seigneur et le bien de ses habitants.

Et, bien que toute la terre appartienne à l'Empereur Notre Seigneur[5], vous en prendrez possession pour S. M. en mon nom[6], et vous ferez les signaux et les actes, tels

1536.

1 L'Océan Atlantique était alors appelé la « Mer du Nord » et le Pacifique, la « Mer du Sud ». On imaginait que l'Atlantique devait se prolonger quelque part au-dessus des territoires au Nord de la Nouvelle-Espagne.

2 C'est à dire sur les caps et les promontoires, l'idée étant de disposer des signaux visibles depuis des bateaux longeant la côte.

3 En fait, une véritable mission.

4 Le secret est nécessaire pour que Mendoza puisse avoir le temps d'organiser une expédition sans risquer la concurrence de Cortés !

5 Le Pape Alexandre VI (Borgia) avait attribué ces terres à l'Empereur, lors du partage des possessions extra européennes de l'Espagne et du Portugal par le traité de Tordesillas.

6 Voilà enfin dévoilé le véritable but de la mission de Frère Marc : faire valoir les droits de Mendoza sur les territoires du Nord.

qu'ils vous paraissent devoir se faire en pareil cas ; et vous ferez comprendre aux naturels de cette terre qu'il y a un Dieu dans le ciel et un Empereur sur la terre, qui est là pour la régir et la gouverner, de qui tous doivent être les sujets et servir.

D. Antonio de Mendoza.

Accusé de réception de Frère Marc

Moi, Frère Marc de Nice, des Observants de Saint-François, j'affirme avoir reçu une copie de cette instruction signée par l'Illustrissime Sr. D. Antonio de Mendoza, Vice-Roi et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, laquelle me remit, par ordre de S. S., et en son nom, Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice ; la copie est conforme à cette instruction de verbo ad verbum[1] et fut corrigée et comparée à elle, et je promets d'accomplir fidèlement cette instruction et de ne pas agir et aller contre elle ni contre aucune chose qu'elle puisse contenir, maintenant ni jamais.

Et afin qu'ainsi je l'observe et je l'accomplisse, je signe ici mon nom, à Tonalá[2], en la province de Nouvelle-Galice, le vingt du mois de novembre de l'an mille-cinq-cent-trente-huit, où l'on me donna et me remit cette instruction en ce nom.

Frère Marc de Nice.

---

1 Mot pour mot.

2 Tonalá fut l'un des emplacements de Guadalajara, déplacée plusieurs fois de 1532 à 1542. Elle se trouve au Sud de l'actuelle Guadalajara.

Attestation de Frère Ciudad-Rodrigo

Moi, Frère Antoine de Ciudad-Rodrigo, frère de l'ordre des Mineurs, qui suis ministre provincial[1] de la province du Saint-Evangile de la Nouvelle-Espagne, j'affirme qu'il est vrai que j'ai envoyé Frère Marc de Nice, frère, prêtre et religieux, et tel en toute vertu et en religion qu'il reçut l'approbation de moi-même et de mes frères les définiteurs[2] députés qui tiennent conseil sur les choses ardues et difficiles, et fut tenu pour convenable et suffisant pour faire ce voyage et cette découverte, tant pour ses hautes qualités personnelles que pour être savant, non seulement en théologie, mais aussi en cosmographie et dans l'art de la mer.

Ayant ainsi délibéré et défini que ce serait lui, il s'en fut avec un autre compagnon, frère lai, qui s'appelle Frère Onorato, par ordre du Seigneur Don Antonio de Mendoza, Vice-Roi de la dite Nouvelle-Espagne ; et S. S. lui donna tout le matériel et les fournitures qui furent nécessaires pour ce chemin et ce voyage ; j'ai vu cette instruction qui est ici écrite, S. S. me l'ayant communiquée et m'ayant demandé ce que j'en pensais, et comme tout me paraissait bien, il la donna au dit Frère Marc, par la main de Francisco Vázquez de Coronado ; il la reçut sans manque et l'exécuta fidèlement, comme il est apparu effectivement[3].

Et parce que ce que j'ai dit ci-dessus est la vérité et qu'il n'y a aucun mensonge, j'ai écrit ce témoignage et je l'ai signé de mon nom. Fait à Mexico, le vingt-six août de l'an mille-cinq-cent-trente-neuf.

Frère Antoine de Ciudad-Rodrigo, ministre provincial.

---

1 Deuxième provincial de la Nouvelle-Espagne, l'un des « Douze Apôtres du Mexique », élu en 1537 à la suite du décès de Frère García de Cisneros, en fonction depuis à peine un an (Mendieta, « Historia Eclesiástica Indiana », chap. XLII).

2 Dignitaires.

3 Cette attestation a donc été écrite après le retour de Frère Marc.

Relation de Frère Marc

Avec l'aide et la faveur de la Très Sainte Vierge Marie Notre Mère et du Séraphique notre père Saint-François, moi Frère Marc de Nice, frère profès de l'ordre de Saint-François, en accomplissement de l'instruction, contenue ci-dessus, de l'illustrissime Seigneur Don Antonio de Mendoza, Vice-Roi et gouverneur pour S. M. de la Nouvelle-Espagne, je partis de la ville de San Miguel de la province de Culiacán, le vendredi sept du mois de mars de mille-cinq-cent-trente-neuf[1], emmenant pour compagnon le père Frère Onorato et emmenant avec moi Estéban de Dorantes[2], nègre, et certains Indiens, parmi ceux que le dit Seigneur Vice-Roi libéra et acheta à cet effet, lesquels me remit Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, avec une grande quantité d'autres Indiens de Petatlán[3], et du village qu'on appelle del Cuchillo, qui seraient à cinquante lieues[4] de la dite ville. Lesquels sont venus dans la vallée de Culiacán en montrant une grande joie, car les Indiens libérés, que le dit Gouverneur avait envoyés en avant, leur avaient certifié qu'on ne les ferait plus esclaves, qu'on ne leur ferait plus la guerre ni aucun mauvais traitement, en leur disant qu'ainsi le veut et l'ordonne S. M.[5]

Ainsi, avec cette compagnie que je dis, je pris mon chemin pour rejoindre le village de Petatlán, trouvant sur ma route de nombreux dons et présents de nourriture, de roses et d'autres choses de cette qualité, et des maisons que l'on me faisait de palmes et de feuilles, dans tous les endroits où il n'y avait pas de village. En ce village de Petatlán, je restai trois jours, parce que mon compagnon Frère Onorato[6] souffrit de maladie, et je convins de le laisser là ; et conformément à la dite instruction, je poursuivis mon voyage par où me conduisait l'Esprit Saint, bien que je n'en sois pas digne. Et allaient avec moi le dit Estéban de Dorantes, le nègre, et quelques-uns des libérés et de nombreuses gens de cette terre, me faisant partout où j'arrivais de nombreux présents et des réjouissances et des arcs de triomphe et me donnant à manger, quoique peu, car ils disaient qu'il n'avait pas plu depuis trois ans et parce que les Indiens de cette contrée s'y entendent mieux à se cacher qu'à semer, par crainte des Chrétiens de la ville de San Miguel, qui

---

[1] A comparer avec la première lettre de Coronado à Mendoza, qui affirme que Frère Marc est parti en février, et que le 8 mars il s'est déjà profondément enfoncé.

[2] Estéban, ancien esclave de Dorantes, l'un des quatre survivants de l'expédition de Narváez et guide de Frère Marc.

[3] Petatlán, orthographié « Petatean » dans le manuscrit de Vienne, village de huttes recouvertes de nattes de palmes, « petatles » en langue aztèque.

[4] La lieue espagnole vaut environ 5 km. Les distances données ici ne sont qu'approximatives, Petatlán se trouvait à environ 105 km et del Cuchillo à 240 km de Culiacán (selon C. Hallenbeck). Il n'y a cependant pas eu d'étude sérieuse sur le sujet et ces villages de huttes n'ont laissé aucune trace archéologique. C'est Castañeda, dans la seconde partie de sa relation, qui donne le plus de détails sur ces villages.

[5] Charles Quint avait ordonné que les Indiens soient traités en toute manière comme des sujets de la couronne espagnole. Le pape Paul III avait peu après décrété que toute personne coupable de réduire en esclavage un Indien serait excommuniée.

[6] C'est ici que s'arrête la participation de Frère Onorato à cette aventure. Frère Marc ne rapporte pas comment il rentra à Culiacán. Onorato réapparaîtra plus tard dans l'histoire de la Nouvelle-Espagne.

jusqu'à présent avaient coutume de leur faire la guerre et de les réduire en esclavage.

Durant tout ce chemin, sur vingt-cinq à trente lieues depuis mon départ de Petatlán, je ne vis rien qui soit digne d'être rapporté, excepté que des Indiens de l'île où se rendit le Marquis del Valle[1] vinrent à ma rencontre et me certifièrent qu'il s'agissait bien d'une île et non pas de terre ferme, comme certains aiment le dire[2] ; et je vis qu'ils passaient de cette île à la terre ferme en radeaux et que, de la terre ferme à l'île il doit y avoir approximativement une demi-lieue de mer.

De même vinrent à moi des Indiens d'une autre île, plus grande et plus lointaine, desquels j'eus la relation d'une trentaine de petites îles, peuplées de gens et pauvres en nourriture, à l'exception de deux dont ils disent qu'elles ont du maïs. Ces Indiens portent autour du cou de nombreuses coquilles, dans lesquelles il y a habituellement des perles ; et je leur montrai une perle que j'emportais comme échantillon, et ils me dirent qu'il y en avait dans les îles, mais je n'en vis aucune[3].

Je poursuivis mon chemin dans une contrée inhabitée[4] pendant quatre jours, en compagnie des Indiens, des îles dont j'ai parlé comme des villages que je laissais derrière ; et à l'issue de cette contrée[5], je rencontrai d'autres Indiens qui s'étonnèrent de me voir, car ils n'avaient aucune connaissance des chrétiens, parce qu'ils ne traitaient pas avec ceux de l'autre côté du désert. Ils me firent de nombreux présents, et me donnèrent de nombreuses provisions et ils essayaient de toucher ma robe, et ils m'appelaient Sayota[6], qui veut dire en leur langue « homme du ciel » ; je leur fis comprendre du mieux que je pus, dans leur langue[7], le contenu de l'instruction qui est la connaissance de Notre Seigneur dans les cieux et de S. M. sur la terre.

Et toujours, par tous les moyens que je pouvais, je m'efforçais de rechercher l'existence d'une terre de nombreuses cités et de gens plus policés et plus intelligents que ceux que je rencontrais ; et je n'en tirai rien de plus que ceux qu'ils me dirent, que la région plus avant, à quatre ou cinq journées de l'endroit où se terminent les chaînes des montagnes, forme, derrière une gorge, une terre[8] plate et vaste, dans laquelle ils me dirent qu'il y avait

---

1 Cortés, marquis del Valle de Oaxaca, qui reçut ce titre après sa conquête du Mexique.

2 Cette dernière phrase ne sert qu'à dénier à Cortés tout droit sur les territoires du Nord. Or c'est bien une péninsule, la Basse-Californie, qu'avait découverte Cortés et non pas des îles. Les Indiens venaient probablement des îles et des lagunes près de Topolobampo, au Sud de l'embouchure du fleuve Fuerte (Mexique, Sinaloa).

3 Les Indiens disaient probablement vrai, des pêcheries de perles seront plus tard installées sur ces côtes.

4 Le terme espagnol est « despoblado », zone désertique au sens de privée d'habitants et non pas désert privé de végétation au sens où on l'entend usuellement. Pour la suite de la traduction, on emploiera « désert » pour « despoblado ».

5 Probablement à la rivière Petatlán - Sinaloa. Les Indiens rencontrés sont des Mayos ou Yaquis (selon Bandelier) ou des Cahitas (selon Hallenbeck). Le trajet de Frère Marc a donné lieu à de nombreuses interprétations, fort divergentes.

6 Selon le catalogue de Marsden une comète fut visible depuis le Nord du Mexique du 20 Avril au 26 Mai 1539. Les Indiens ont peut-être assimilé cette comète à un vaisseau stellaire dont serait descendu Frère Marc, d'où ce nom de « Sayota », homme du ciel.

7 Frère Marc ne pouvait converser avec ces Indiens que par le biais d'interprètes. Le langage des signes était de toute manière universel dans les tribus du Southwest.

8 La traduction mot à mot depuis l'espagnol serait « forme une gorge plate et de beaucoup de terre » ; il s'agit vraisemblablement d'un contresens dû au fait que l'espagnol n'est pas la langue maternelle de Frère Marc. A la fin de la relation, il reparle de cet endroit, ce qui permet de préciser la traduction.

de nombreuses et très grandes cités, dans lesquelles il y a des gens vêtus de coton[1].

Et, comme je leur montrai quelques métaux, que j'emportais pour avoir relation des métaux de la terre, ils prirent le métal d'or et me dirent qu'il y a des vases de cet or chez les gens de cette plaine, et qu'ils portaient attachées aux narines et aux oreilles certaines choses rondes de ce métal et qu'ils en avaient de petites palettes avec lesquelles ils se raclent et enlèvent leur sueur[2]. Et, comme cette plaine dévie de la côte et que mon intention était de ne pas m'en éloigner, je décidai de la laisser pour le retour, parce qu'alors je pourrais mieux la voir. Et ainsi, je marchai pendant trois jours, peuplés de ces mêmes gens, par lesquels je fus reçu comme par ceux d'avant. J'arrivai à un village de taille raisonnable qui s'appelle Vacapa[3], où l'on me fit une grande réception et où l'on me donna beaucoup de nourriture, dont ils avaient en abondance, car toute la terre est irriguée. Il y a, de ce village à la mer, quarante lieues ; et comme je me trouvais si éloigné de la mer et qu'on était deux jours avant le dimanche de la Passion[4], je décidai de rester ici jusqu'à Pâques, pour m'assurer des îles dont j'ai dit ci-dessus que j'avais pris connaissance.

Et ainsi, j'envoyai des messagers Indiens à la mer, par trois chemins, et je les chargeai de me ramener des gens de la côte et de quelques-unes de ces îles, pour m'informer d'eux ; et par un autre chemin j'envoyai Estéban de Dorantes, le nègre, auquel je dis d'aller dans la direction du Nord, pendant cinquante à soixante lieues, pour voir si par cette route il pouvait avoir relation de quelque grande chose de celles que nous recherchions ; et je convins avec lui que s'il avait connaissance d'une terre peuplée et riche, qui fut une grande chose, qu'il n'avance pas mais qu'il revienne en personne ou qu'il m'envoie des Indiens avec ce signal dont nous décidâmes : si la chose était raisonnable, qu'il m'envoie une croix blanche d'une palme ; si c'était une grande chose, qu'il l'envoie de deux palmes ; et si c'était une chose plus grande et meilleure encore que

---

1 Probablement des Pimas, selon Bandelier. Le site décrit par Frère Marc serait, selon Herbert Bolton, l'ouverture de la vallée du Río Mayo.

2 Voici un des passages les plus controversés de la relation de Frère Marc. Notons qu'il prend bien garde de dire qu'il a vu personnellement l'or, mais seulement que les Indiens le lui ont rapporté. Bien entendu ces Indiens ne connaissaient pas l'usage du métal. Selon Bandelier, il pourrait s'agir, de la part de ses interlocuteurs, d'une méprise liée à la couleur de l'or, confondu avec les poteries et ornements jaunes des Pimas.

3 Vacapa a fait l'objet de tentatives de localisations très diverses : sur le Rio Fuerte, à l'emplacement de l'actuelle Vaca, par Sauer et Hallenbeck ; au Sud-Est de Los Corazones, par William Hartmann ; dans la vallée de la Sonora, à l'emplacement de l'ancienne mission de Matape, par Bandelier ; très au Nord de Los Corazones, par Reff. Plusieurs centaines de km séparent les deux extrêmes (Sauer et Reff).

4 Depuis 1970, le dimanche de la Passion est confondu avec celui des Rameaux. Il se situait auparavant 2 semaines avant Pâques, ou 1 semaine avant les Rameaux. Cependant, les calendriers liturgiques anciens divergent sur ce sujet. La deuxième difficulté pour déterminer cette date consiste donc à établir celle de Pâques. La date de Pâques a été fixée, au concile de Nicée en 325, comme étant le premier dimanche qui suit la pleine lune après le 21 mars. Elle varie ainsi, suivant les années, du 22 mars au 25 avril inclus. La lunaison n'est pas calculée suivant des méthodes astronomiques, mais, conventionnellement, suivant la méthode du comput ecclésiastique, qui fait intervenir des notions de lettres dominicales, de cycle de Méton, de nombres d'or et d'épactes. L'écart entre comput ecclésiastique et méthode astronomique peut atteindre jusqu'à 3 jours pour la lunaison, et un mois pour la date de Pâques. Le mathématicien Carl Gauss a établi une méthode permettant de calculer la date de Pâques, en calendrier julien ou grégorien. Avec cette méthode, on trouve la date du 6 avril pour Pâques 1539. Le dimanche de la Passion serait donc le 23 mars, et l'arrivée de Frère Marc à Vacapa le 21 mars.

la Nouvelle-Espagne, qu'il m'envoie une grande croix[1].

Et ainsi le dit Estéban, nègre, me quitta le dimanche de la Passion[2], après le repas, tandis que je restai dans ce village dont je dis qu'il s'appelle Vacapa. Quatre jours plus tard, des messagers d'Estéban revinrent, porteurs d'une très grande croix, de la stature d'un homme, et ils me dirent de la part d'Estéban que je parte sur l'heure le rejoindre, car il avait rencontré des gens qui lui avaient donné la relation de la meilleure chose du monde ; et qu'il avait des Indiens qui y étaient allés, dont il m'envoyait un.

Et celui-ci me dit tant de grandes choses sur cette terre, que je décidai de ne le croire que lorsque je les aurais vues ou que j'en aurais eu confirmation. Et il me dit qu'il y avait trente journées, de là où se trouvait Estéban, jusqu'à la première cité de cette terre que l'on appelle Cíbola[3]. Et, comme il me parut digne de mettre dans ce papier ce que cet Indien, qu'Estéban m'avait envoyé, dit de cette terre, je lui demandai de le faire et il dit et confirma : que dans cette première province il y a sept cités très grandes, toutes soumises à un seigneur, avec des maisons de pierre et de chaux ; les plus petites d'un étage, avec une terrasse en toiture, les autres de deux étages et celle du chef de quatre, toutes réunies par son ordre. Et sur les portes des principales maisons il y a beaucoup d'ornements en pierres turquoises, dont il dit qu'il y a grande abondance. Et que les gens de cette cité sont très bien vêtus.



Illustration 16: Vue générale du village Zuñi, au début du XXème siècle.

---

1 Cet arrangement était rendu nécessaire par le fait qu'Estéban ne savait ni lire, ni écrire.

2 Le 23 mars 1539.

3 Orthographiée « Ciuola » dans le manuscrit de Vienne. Le « u » de l'espagnol du XVIème siècle s'est depuis diversifié en son doux « ou », noté « u », ou en son dur « v » ou « b ». Ciuola pouvait donc se prononcer « Ci-ouo-la », voire « Chi-ouo-la », en prononçant à la manière niçoise. Le terme s'avère finalement assez proche de « Shi-ua-na » tel que le prononçaient les Zuñis. C'est la première fois que le nom de Cíbola, aujourd'hui universellement connu, apparaît dans un document historique.

Et il me dit beaucoup d'autres particularités, au sujet de ces sept cités comme au sujet d'autres provinces plus lointaines, dont il dit que chacune d'entre elles était plus importante que ces sept cités. Et pour comprendre comment il le savait, nous échangeâmes de nombreuses demandes et réponses ; et je le trouvai d'une très bonne intelligence.

Je rendis grâces à Notre Seigneur et je différai mon départ pour rejoindre Estéban de Dorantes, croyant qu'il m'attendrait, comme nous avions convenu, et aussi parce que j'avais promis aux messagers que j'avais envoyés à la mer de les attendre, car je me proposai de toujours traiter les gens que je rencontrerais avec beaucoup de vérité.

Les messagers revinrent le jour de Pâques Fleuries[1], et avec eux des gens de la côte et des îles[2], desquels j'appris que ces îles, dont j'ai parlé plus haut, sont pauvres en nourriture, comme je l'avais déjà su, et qu'elles sont peuplées de gens qui portent des coquilles sur le front et qui disent qu'elles renferment des perles. Ils me certifièrent qu'il y avait trente-quatre îles, proches les unes des autres, dont j'ai mis les noms dans un autre papier[3], qui contient les noms de ces îles et de leurs villages.

Les gens de la côte disent qu'ils ont peu de nourriture, de même que ceux des îles, et ils commercent les uns avec les autres en radeaux ; ici, la côte s'en va au Nord, aussi directement qu'il est possible. Ces Indiens de la côte m'apportèrent de grandes rondaches[4] de cuir de vaches[5], très bien travaillées, qui les recouvrent des pieds à la tête, avec des ouvertures au-dessus de la poignée pour qu'ils puissent voir à travers ; elles sont si robustes que je ne crois pas qu'une arbalète les traverserait.

Ce jour arrivèrent trois Indiens, de ceux qu'on appelle les Pintados[6], leur visage, leur poitrine et leurs bras entièrement décorés ; ils sont d'une contrée à l'Est et ont pour voisins des gens en contact avec ceux des sept cités[7] ; lesquels dirent qu'ils venaient me voir parce qu'ils avaient entendu parler de moi ; et entre autres choses, ils me donnèrent beaucoup d'informations sur les sept cités et les provinces dont l'Indien d'Estéban m'avait parlé, pratiquement de la même manière qu'Estéban me l'avait envoyé dire.

Et ainsi, je pris congé des gens de la côte, et deux Indiens des îles dirent qu'ils voulaient m'accompagner pendant six ou huit jours. Et avec eux et les trois Pintados dont j'ai parlé, je partis de Vacapa, le second jour de Pâques Fleuries[8], par le chemin et la

---

1 En français, Pâques Fleuries c'est l'autre nom des Rameaux, soit le 30 mars 1539. En espagnol, c'est Pâques, soit le 6 avril 1539. Frère Marc ayant vécu à la frontière de la France et adopté l'espagnol comme langue, il est difficile de savoir quelle date il veut dire.

2 Sans doute des Indiens Séris.

3 Seule mention connue de ce document, dont on n'a aucune trace.

4 Boucliers ronds.

5 On ne trouvait pas de bisons si bas ; les Séris auraient pu se procurer leurs peaux en troquant ; il pourrait s'agir aussi, comme le signale Bandelier, de peaux de grands cerfs rouges, qui descendaient jusque dans les parties montagneuses du Nord de la Sonora et qui sont presque aussi résistantes que des peaux de bisons.

6 Sans doute des Pimas du Gila, célèbres pour leurs maquillages corporels, ou des Yaquis de la Sonora.

7 C'est à dire qu'il y a une autre tribu entre eux et Cíbola.

8 Le lendemain des Rameaux, le 31 mars 1539, ou le lendemain de Pâques, le 7 avril 1539. Frère Marc serait donc resté à Vacapa 11 ou 18 jours.

route d'Estéban, dont j'avais reçu d'autres messagers, avec une autre croix de la même taille que la première qu'il avait envoyée, me pressant et affirmant que la terre que nous recherchions était la meilleure et la plus grande chose dont on n'avait jamais entendu parler. Ces messagers me dirent en particulier, sans en différer en aucun point, ce que m'avait dit le premier : ils m'en dirent plutôt davantage et m'en firent une relation plus précise.

Et ainsi je marchai ce jour, le second jour de Pâques[1], et encore deux autres jours, avec les mêmes étapes qu'avait faites Estéban ; à la fin desquels je rencontrai des gens qui lui avaient parlé des sept cités et de la terre qui se trouvait devant. Lesquels me dirent que de là ils allaient en trente journées à la cité de Cíbola, qui est la première des sept ; et il n'y en eut pas qu'un pour me le dire, mais beaucoup ; et tout particulièrement ils me parlèrent de la hauteur des maisons, et de leur manière, comme me l'avaient dit les premiers ; et en me disant qu'en plus de ces sept cités il y a trois autres royaumes, qui s'appellent Marata[2] et Acus[3] et Totonteac[4].

Je voulus savoir pourquoi ils allaient aussi loin de leurs maisons, et ils me dirent qu'ils y allaient pour les turquoises et pour les cuirs de vaches et d'autres choses ; et des unes et des autres, ils ont grande quantité dans ce village ; de même, je voulus savoir contre quoi ils se les procuraient, et ils me dirent : avec la sueur et le service de leurs personnes, qu'ils vont à la première cité, qu'on appelle Cíbola, pour y servir au travail de la terre et à d'autres services, et qu'on leur donne des cuirs de vaches, de celles qu'ils ont là-bas, et des turquoises en échange de leurs services. Et tous ceux du village portent des fines et belles turquoises, suspendues à leurs oreilles et à leurs narines, et ils dirent qu'ils en font des décors élaborés sur les principales portes de la cité[5].

Ils me dirent que la manière de s'habiller de ceux de Cíbola est quelques chemises de coton, qui tombent jusqu'au-dessus des pieds, avec un bouton à la gorge et une longue torsade qui en pend, et ces chemises ont d'amples manches, en haut comme en bas. Il me semble qu'il s'agit d'un vêtement comme ceux des bohémiens. Ils dirent qu'ils sont ceints de bandeaux de turquoises, et que par-dessus leurs chemises, les uns portent de très bons manteaux et les autres des cuirs de vaches, très bien travaillés, qu'ils considèrent comme un meilleur vêtement, dont ils dirent qu'il y a de grandes quantités en cette terre, et de même, les femmes sont vêtues et couvertes de la tête au pied, de la même manière.

Ces Indiens me reçurent très bien et prirent grand soin de savoir quel jour j'étais parti

---

[1] Ici la date est claire, 7 avril 1539.

[2] L'identification de Marata a fait l'objet de nombreuses controverses. Selon Cushing, rapporté par Bandelier, il s'agirait de Matyâta, nom donné par les Zuñis à un groupe de pueblos ruinés des environs du lac salé El Carrizo, à 2 jours au Sud de Zuñi. Ces pueblos ont été détruits au début du XVIème siècle. Coronado signale cependant, dans sa deuxième lettre à Mendoza, que les Zuñis n'ont jamais entendu parler de Marata.

[3] Aco ou Acoma, Hakuikuh en langue zuñie, tribu d'Indiens Pueblos située à une centaine de km environ, au Sud-Est de Zuñi.

[4] Encore une identification contestée : selon Cushing et Bandelier, il s'agirait d'une ancienne expression zuñi, désignant les régions au couchant, et le nom s'appliquerait aux Moquis. Coronado rapporte, au contraire, que pour les Zuñis ce nom s'applique à un lac chaud, autour duquel on trouve cinq à six maisons, ruinées par la guerre. Le Totonteac de Coronado serait donc le Marata de Cushing et Bandelier ! Certains auteurs y voient le village de Tusayan, pueblo hopi.

[5] Coutume authentique, selon Bandelier, déjà en désuétude à la fin du XIXème siècle.

de Vacapa, afin de déposer sur ma route de la nourriture et des abris[1]. Et ils m'apportaient les malades afin que je les guérisse[2], et ils essayaient de toucher ma robe, sur eux je disais l'Évangile. Ils me donnèrent quelques cuirs de vaches[3], si bien apprêtés et si bien travaillés qu'ils semblaient avoir été faits par des gens d'un grand raffinement, et tous disaient qu'ils venaient de Cíbola.

Je poursuivis mon chemin pendant un jour, emmenant avec moi les Pintados, qui ne voulaient pas me quitter. Je parvins à un autre village, où je fus très bien reçu par ses habitants, lesquels essayaient de même de toucher ma robe, et ils me donnèrent des informations sur la terre que je cherchais, de la même manière que ceux du village précédent, et ils me dirent qu'ils avaient accompagné Estéban de Dorantes pendant quatre à cinq journées ; et ici je trouvai une grande croix, qu'Estéban m'avait laissée, comme signal que la réputation de la bonne terre croissait toujours, et il leur avait laissé pour consigne de me dire que je fasse grande hâte, et qu'il m'attendrait à la fin du premier désert. Ici, j'érigeai deux croix, et je pris possession, conformément à l'instruction, parce que cette terre me paraissait meilleure que la précédente, et qu'il convenait d'y faire les actes de possession.

Et, de cette manière, je marchai pendant cinq jours, trouvant toujours des peuplements, une grande hospitalité, des présents, et de nombreuses turquoises et des cuirs de vaches et toujours la même relation de la terre ; ils me parlaient tous de Cíbola et de cette province, comme des gens qui savaient que j'allais à sa recherche, et ils me disaient comment Estéban me précédait, de qui je reçus des messagers, des voisins de ce village qui l'avaient accompagné, et toujours il me chargeait la main[4], en disant la grandeur de la terre et en insistant pour que je me presse. J'y appris qu'à deux jours de là je rencontrerai un désert de quatre journées, dans lequel il n'y a rien à manger, mais qu'il avait prévenu qu'on me fasse des abris et qu'on me laisse de la nourriture.

Je me pressai, pensant retrouver Estéban à la fin de ce désert, parce qu'il m'avait dit qu'il m'y attendrait. Avant d'atteindre le désert, je rencontrai un village frais et irrigué[5], d'où sortit une nombreuse foule pour me recevoir, hommes et femmes, vêtus de cotons et quelques-uns couverts de cuirs de vaches, qu'ils considèrent en général comme un meilleur vêtement. Tous ceux de ce pueblo étaient encaconados[6] de turquoises qu'ils accrochent aux narines et aux oreilles, et ils les appellent caconas.

Parmi eux se tenait le seigneur du village, avec deux de ses frères, très bien vêtus de coton, encaconados, chacun un collier de turquoises autour du cou. Et ils m'offrirent

---

1 Interprétation difficile, il s'agit probablement de prévoir de la nourriture et des abris pour le chemin du retour, quand il repartira pour Vacapa.

2 N'oublions pas que Frère Marc a été précédé par Estéban qui jouit, depuis son expédition avec Cabeza de Vaca, d'une forte réputation de chaman. Frère Marc se voit attribuer ici les mêmes pouvoirs.

3 Les cuirs de bisons étaient trop épais pour faire des vêtements. Il s'agit de peaux de daims, plus souples et faciles à travailler. Cabeza de Vaca avait signalé le grand nombre de peaux de daims que possédaient ces Indiens. Le travail qu'ils en faisaient était remarquable, les rendant aussi souples et douces que du coton et beaucoup plus durables.

4 Expression imagée, employée par Frère Marc pour signifier à quel point Estéban insistait.

5 Diverses localisations, suivant les auteurs, de Matape à Mututicachi.

6 Néologisme hispanique, formé par Frère Marc à partir du nom indien « cacona ». On pourrait le traduire par « enturquoisés ».

beaucoup de gibier, des cerfs, des lapins et des cailles, ainsi que du maïs et des pignons, le tout en grande abondance ; ils m'offrirent aussi de nombreuses turquoises, des cuirs de vaches, et de jolis vases faits dans des calebasses et d'autres choses, dont je ne pris rien, car j'en avais usé ainsi depuis que j'étais entré dans les terres où l'on ne nous connaissait pas[1].

Ici, j'eus la même relation qu'auparavant des sept cités et des royaumes et des provinces, que j'ai dit que j'avais eue plus tôt. Je portais un habit de drap de laine brun, qu'on dit de Saragosse, que m'avait fait tenir Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice. Et le seigneur de ce village et d'autres Indiens tâtèrent l'habit avec leurs mains, et me dirent qu'il y en avait beaucoup comme celui-là à Totonteac, et que les naturels de ce pays en sont vêtus, ce dont je ris, et je leur dis que ce qu'ils portaient n'était rien d'autre que des manteaux de coton. Et ils me dirent : « Tu penses que nous ne savons pas que ce que tu portes et ce que nous portons est différent? Sache qu'à Cíbola toutes les maisons sont pleines de ce tissu que nous portons aussi ; mais à Totonteac il y a des petits animaux, sur lesquels ils prennent ce avec quoi l'on fait ce que tu portes[2] ».

Ceci força mon admiration, parce que je n'avais rien entendu de tel jusqu'à ce que j'arrive ici, et je désirai m'informer tout particulièrement sur ce sujet, et ils me dirent que les animaux sont de la grandeur des deux lévriers de Castille qu'emmenait Estéban. Ils dirent qu'il y en a beaucoup à Totonteac ; je ne pus deviner précisément de quel genre sont ces animaux[3].

Le jour suivant, j'entrai dans le désert[4], et là où j'avais besoin de manger, je trouvai des campements et de la nourriture en quantité suffisante, près d'un petit ruisseau ; et à la nuit je trouvai des huttes et de la nourriture de même, et ainsi pendant les quatre jours que dura le désert. A la fin de ces quatre jours, j'entrai dans une vallée très bien peuplée de gens, d'où sortirent, au premier village, beaucoup d'hommes et de femmes, porteurs de nourriture, et tous portaient des colliers de turquoises, comme ceux que j'ai dits que portaient le seigneur et ses frères, du village d'avant le désert, excepté que ceux-là n'avaient qu'un rang, alors que ceux d'ici en avaient trois ou quatre, et de très bons manteaux et des cuirs de vaches[5]. Et les femmes ont les mêmes turquoises aux narines et aux oreilles, et de très bonnes jupes et chemises.

Ils connaissaient ici Cíbola, aussi bien qu'en Nouvelle-Espagne on connaît Mexico, ou qu'au Pérou le Cuzco ; et ils me racontaient tout particulièrement la manière des

1 Frère Marc prépare ainsi aux Espagnols une réputation de désintéressement bien imméritée !

2 Il n'y avait pas de laine en Amérique du Nord. Les habitants de Cíbola, Indiens Pueblos, s'habillaient de peaux de daims, de coton ou de fibre de yucca ; ou, en hiver, de tissus faits de bandelettes de fourrure de lapins ou de chats sauvages.

3 Les Indiens Pueblos n'avaient que des dindons et des chiens ; mais on découvrit dans d'antiques ruines de l'Arizona méridional des dessins de quadrupèdes, semblables aux lamas andins, guidés par des pasteurs. Tout ce qu'ont rapporté les Indiens à Frère Marc au sujet de Totonteac n'est que tradition orale et se rapporte sans doute à des faits vieux de plusieurs décennies ou même plusieurs siècles.

4 Désert entre la vallée du Yaqui et celle de la Sonora. Frère Marc ne prit pas le même itinéraire que Cabeza de Vaca et ne passa pas par le bassin d'Urés et la ville de Los Corazones pour atteindre la Sonora.

5 Cette vallée était celle de la Sonora (Señora du temps des Espagnols), et ces Indiens des Pimas Opatas, riches agriculteurs.

maisons, et de la cité, de ses rues et de ses places, comme des gens qui y sont allés plusieurs fois, et qui en rapportaient les belles choses qu'ils obtenaient pour leurs services, comme ceux d'avant. Je leur dis qu'il n'était pas possible que les maisons soient de la manière qu'ils me disaient, et pour me le faire comprendre ils prirent de la terre et de la cendre, versant de l'eau, et ils me montrèrent comment ils posaient les pierres et comment l'édifice était construit, en plaçant des pierres et du mortier jusqu'à ce qu'ils obtiennent la hauteur voulue. Je leur demandai si les hommes de là-bas avaient des ailes, pour monter sur leurs terrasses ; en riant ils me décrivirent une échelle, comme j'aurai pu la décrire moi-même, et ils prirent un bâton, et en le plaçant au-dessus de leur tête, ils me dirent que c'était la hauteur d'un étage.



Illustration 17: Un coin de Zuñi, par Edward Sheriff Curtis.

De même, j'eus une relation des vêtements de laine de Totonteac, dont ils me dirent que les maisons y sont comme celles de Cíbola, mais meilleures et plus nombreuses, et que l'endroit était très grand et n'avait pas de fin. J'appris ici que la côte va vers l'Ouest, très brusquement, parce que jusqu'à l'entrée du premier désert que j'ai traversé, la côte se dirigeait toujours vers le Nord ; comme un changement de direction de la côte était matière d'importance, je désirai m'en assurer, et ainsi je partis à sa recherche et je vis[1]

---

[1] Passage très controversé, Frère Marc n'a certainement pas rejoint la côte, à plusieurs jours de marche, mais s'est plus probablement contenté de recueillir de nouveaux témoignages.

clairement que, à trente-cinq degrés [de latitude], elle tourne à l'Ouest, ce qui ne me procura pas moins de joie que la bonne nouvelle de la terre[1].

Et ainsi, je m'en retournai suivre mon chemin, et je restai cinq jours dans cette vallée, qui est si peuplée de gens brillants et si riche en nourriture qu'elle suffirait pour nourrir plus de trois cents chevaux[2] ; elle est entièrement irriguée et ressemble à un verger, il y a des quartiers chaque demi-lieue et chaque quart de lieue. Et dans chacun de ces villages il y avait une très grande relation de Cíbola, et ils m'en parlaient tout particulièrement, comme des gens qui y vont chaque année pour gagner leur vie.

Là, je rencontrai un homme, naturel de Cíbola, lequel me dit être venu pour fuir la personne que le seigneur a mise là-bas à Cíbola, parce que le seigneur des sept cités vit et a sa résidence dans l'une d'entre elles, qui s'appelle Ahacus[3], et dans les autres il a placé des personnes qui commandent pour lui. Cet habitant de Cíbola est un homme de bonne disposition, quelque peu vieux, et de beaucoup plus de raison que les naturels de cette vallée et de celle d'avant. Il me dit qu'il voulait venir avec moi afin que je lui obtienne son pardon.



Illustration 18: Terrasses de Zuñi, par Edward Sheriff Curtis.

1 L'explication usuelle est que Frère Marc a vraisemblablement reconnu le fond du golfe de Californie et se réjouit de ce que la côte tourne vers l'Ouest, car c'est pour lui une confirmation que le Nord de l'Amérique constitue bien un prolongement de l'Asie, opinion communément admise à son époque, à l'origine du nom de « Indias Occidentales ». L'estimation de 35° est une approximation grossière : le fond du golfe, la Baie de Cortés, se trouve à une latitude de 31° 20'. Cinq mois plus tard Ulloa estimera sa déclinaison à 33° 30' : ces écarts notables étaient dus à l'imprécision des instruments de navigation de l'époque. Alarcón en donnera cependant une estimation précise, en relevant dans sa relation qu'Ulloa en avait surestimé la déclinaison de 2°. Voir l'analyse critique des textes pour une autre hypothèse.

2 C'est à dire un détachement permanent de trois cents cavaliers.

3 Hawikuh, l'une des principales cités des Zuñis.

Je m'informai particulièrement auprès de lui, et il me dit que Cíbola est une grande cité, dans laquelle il y a beaucoup de gens, et de rues et de places, et que dans certaines parties de la cité il y a de très grandes maisons, qui ont dix étages, et que s'y réunissent les chefs à certains jours de l'année. Il dit que les maisons sont de pierres et de chaux, de la manière dont me l'avaient dite ceux d'avant, et que les portes et les façades des principales maisons sont ornées de turquoises. Il me dit que, de la manière de cette cité, sont les sept[1] autres, et que quelques-unes sont plus grandes.

Il dit que, vers le Sud-Est, il y a un royaume, qu'on appelle Marata, dans lequel il y avait autrefois de nombreuses et très grandes cités, et que toutes ont ces maisons de pierre à étages ; ses habitants ont fait et font toujours la guerre au Seigneur des sept cités, et cette guerre a considérablement diminué ce royaume de Marata, quoiqu'il qu'il soit toujours debout et en guerre contre les autres.

Et de même il dit que, vers le Sud-Est, se trouve le royaume qu'on appelle de Totonteac ; il dit que c'est la meilleure chose du monde, très riche et peuplée ; et qu'on y voit des pagnes de la même matière qu'est fait ce que je porte, certains très délicats, et qu'on la retire des animaux que m'ont signalés ceux d'avant ; et que ce sont des gens de grande civilisation, et différents des gens que j'ai vus.

Il me dit aussi qu'il y a une autre province et très grand royaume, qui s'appelle Acus, car il y a Ahacus et Acus ; avec l'aspiration, c'est une des sept cités, la plus grande, et sans l'aspiration, Acus, c'est une province et un royaume par elle-même. Il me dit que les vêtements qu'ils portent à Cíbola sont de la manière que ceux d'avant m'avaient dite ; il dit que tous ceux de cette cité dorment dans des lits placés au-dessus du sol, avec des vêtements et des toiles par-dessus ; il me dit qu'il irait avec moi jusqu'à Cíbola et au-delà, si je voulais l'emmener. De nombreuses autres personnes de ce village me firent la même relation, quoique sans autant de détails.



Illustration 19: Carte par Jode, avec les noms des cités mentionnées par Frère Marc.

[1] Erreur, les six autres.

Dans cette vallée je marchai [encore] pendant trois jours, les naturels me faisant toutes les fêtes et les réjouissances qu'ils pouvaient ; ici, dans cette vallée, je vis plus de deux mille cuirs de vaches, extrêmement bien apprêtés ; et je vis de plus grandes quantités de turquoises et de colliers, dans cette vallée, que dans toutes celles que j'avais déjà traversées. Et tous disent qu'elles viennent de la cité de Cíbola, qu'ils connaissent aussi bien, que moi, ce que je porte dans mes mains. Ils connaissent de même le royaume de Marata, et celui d'Acus, et celui de Totonteac.

Ici, dans cette vallée, les Indiens m'apportèrent un cuir, plus grand de la moitié que celui d'une grande vache, et ils me dirent qu'il vient d'un animal, qui a une seule corne sur le front, et que cette corne est courbée vers la poitrine et que de là elle repart comme une pointe droite, dans laquelle ils dirent qu'il y a tant de force qu'aucune chose, aussi rigide qu'elle soit, ne pourrait la casser si elle venait à la heurter. Et ils me dirent qu'il y a une grande quantité de ces animaux dans cette terre ; la couleur du cuir est comme celle d'un bouc, et le poil aussi long que le doigt[1].

Ici je rencontrai des messagers d'Estéban, lesquels me dirent de sa part qu'il avait déjà atteint le dernier désert, et qu'il marchait joyeux, sûr des grandeurs de la terre. Et il m'envoyait dire que, depuis qu'il m'avait quitté, jamais il n'avait pris les Indiens en train de mentir, et que, jusqu'ici, tout était arrivé de la manière qu'ils lui avaient dite et qu'il pensait ainsi trouver ce qui était à venir.

Et ainsi je le tins pour certain, car il est vrai que, depuis le premier jour où j'avais eu connaissance de la cité de Cíbola, les Indiens m'avaient prédit tout ce que j'ai vu jusqu'ici ; en me disant toujours les villages que j'allais rencontrer sur mon chemin et leurs noms ; et, dans les endroits non peuplés, en m'indiquant où manger et dormir. Pour avoir marché cent douze lieues[2] sans avoir jamais erré, depuis la première fois où j'eus connaissance de cette terre jusqu'à aujourd'hui, il ne me paraît pas peu digne d'écrire ici la grande véracité de ces gens.

Ici, dans cette vallée, comme dans les autres villages précédents, j'érigeai des croix et je fis les actes de possession qui convenaient, conformément à l'instruction. Les naturels de cette vallée[3] me prièrent de m'y reposer trois ou quatre jours, car le désert se trouvait à quatre journées[4] de marche ; et, de son commencement jusqu'à atteindre la cité de Cíbola, il faut cheminer quinze longues journées ; et ils voulaient me préparer de la nourriture et apprêter le nécessaire pour ce chemin.

Et ils me dirent qu'avec Estéban, le nègre, étaient partis d'ici plus de trois cents hommes pour l'accompagner et porter la nourriture, et que de même, un grand nombre

[1] Il s'agit probablement de la seule peau de bison qu'ait vue Frère Marc. Il n'a pu comprendre, cependant, comment était l'animal, les Indiens en ayant probablement fait un dessin de profil sur le sol. Les Européens cherchèrent longtemps en Amérique la trace des animaux légendaires tels que la Licorne. Il faut noter qu'en espagnol bison s'est dit cíbolo (aujourd'hui bisonte), du nom de Cíbola, en mémoire de cette première description.

[2] Soit 560 km environ.

[3] « Valle » dans le manuscrit de Vienne, « villa » dans le retranscription de Pacheco.

[4] Le manuscrit de Vienne porte le terme « jornadas ». La transcription de Pacheco porte « leguas » par erreur. Sauer avait déjà signalé cette erreur, en comparant la transcription de Pacheco aux manuscrits de Séville.

voulait venir avec moi, pour me servir et parce qu'ils pensaient revenir riches[1]. Je les en remerciai, et je leur dis de se préparer rapidement, parce que chaque jour me paraissait une année, dans mon désir de voir Cíbola. Et ainsi je restai trois jours sans aller de l'avant, pendant lesquels je m'informai toujours de Cíbola et de tout le reste, et je ne fis rien d'autre que de prendre les Indiens un par un et de les interroger séparément, et tous se conformaient à une même chose, et ils me rapportaient la multitude des gens, l'arrangement des rues, la grandeur des maisons et la manière des portes, tout comme me l'avaient dit les précédents.

Les trois jours passés, une nombreuse foule se réunit pour se joindre à moi, parmi laquelle je pris jusqu'à trente chefs, très bien vêtus avec ces colliers de turquoises, que certains portaient à cinq ou six rangs ; et avec eux je pris les gens nécessaires pour porter les provisions, pour eux et pour moi, et je me mis en route pour mes journées de marche. J'entrai dans le désert le neuf du mois de mai, et ainsi nous nous en fûmes, le premier jour par un chemin très large et très utilisé ; nous mangeâmes près d'un point d'eau que les Indiens m'avaient signalé, et nous dormîmes près d'un autre point d'eau, où je trouvai un abri qu'ils avaient fini de faire pour moi et un autre qui était déjà fait, dans lequel dormit Estéban quand il passa, et d'anciens campements et de nombreuses traces de foyers des gens qui allaient à Cíbola par ce chemin.

De cette manière, je marchai pendant douze jours, toujours bien approvisionné en gibier, lièvres et perdrix[2] de la même couleur et du même goût qu'en Espagne, quoique pas aussi grandes mais un peu plus petites. Ici[3] arriva un Indien, fils d'un des chefs qui m'accompagnaient, et qui était parti en compagnie d'Estéban, le nègre, le visage affligé et le corps couvert de sueur ; il émanait de sa personne une insupportable tristesse et il me dit que, un jour avant d'atteindre Cíbola, Estéban avait envoyé sa calebasse[4] avec des messagers, comme il avait toujours eu l'habitude de le faire auparavant, pour qu'on sache qu'il arrivait ; sa calebasse portait des rangées de grelots et deux plumes, l'une blanche et l'autre de couleur. Ils arrivèrent à Cíbola, devant le représentant du seigneur de ces lieux, et lui donnèrent la calebasse. Il la prit dans ses mains, vit les grelots, et, avec une grande colère et un grand courroux, il lança la calebasse sur le sol et dit aux messagers de partir, qu'il savait quelle sorte de gens c'était[5], qu'ils leur disent de ne pas entrer dans la cité, sinon qu'ils seraient tous tués.

Les messagers s'en retournèrent et rapportèrent à Estéban ce qui se passait. Et il leur dit que ce n'était rien, que ceux qui se montraient fâchés le recevraient mieux. Et ainsi il

---

1 Probable allusion aux usages d'Estéban : lors de son périple avec Cabeza de Vaca, les Indiens qu'ils rencontraient offraient tout ce qu'ils possédaient aux quatre chamanes et à leurs accompagnateurs, pour ensuite se joindre à eux ; Estéban ayant sans doute renoué avec cette pratique, les accompagnateurs espèrent se voir gratifier des biens des habitants de Cíbola.

2 Ou d'oiseaux semblables aux perdrix, les perdrix n'étant pas une espèce indigène au continent Nord-américain.

3 Donc à environ trois jours de marche de Cíbola, puisqu'il faut quinze jours du début du désert jusqu'à Cíbola, et que Frère Marc et sa troupe ont cheminé douze jours.

4 La calebasse était un signe distinctif, symbole de l'autorité religieuse du chaman. Là encore, Estéban avait repris les usages de son périple avec Cabeza de Vaca.

5 Le passage d'Estéban avec Cabeza de Vaca, à peine trois ans plus tôt, n'avait pas pu passer inaperçu des Zuñis qui commerçaient avec les tribus qui avaient été en contact avec Cabeza de Vaca et ses compagnons.

continua son voyage jusqu'à atteindre la cité de Cíbola, où il rencontra des gens qui ne consentirent pas à le laisser entrer, et qui les mirent tous dans une grande maison en dehors de la cité. Ils leur prirent tout ce qu'ils portaient, les offrandes, les turquoises et les autres choses qu'ils avaient reçues en chemin des Indiens. Ils y restèrent la nuit, sans qu'on leur apporte à boire ou à manger, à lui ou à ceux qui l'accompagnaient. Le lendemain matin, cet Indien eut soif et sortit de la maison pour boire, dans une rivière proche, et, peu après, il vit Estéban s'enfuir, poursuivi par les gens de la cité, qui tuaient certains de ceux qui l'accompagnaient ; et quand il vit ceci, cet Indien s'enfuit hors de vue, en remontant la rivière, et revint ensuite sur ses pas pour reprendre le chemin du désert.

A entendre de telles nouvelles, certains des Indiens qui m'accompagnaient commencèrent à pleurer, et avec ces nouvelles abjectes je redoutai ma perte, et je ne craignais pas tant de perdre la vie que de ne pas pouvoir revenir et rapporter la nouvelle de la grandeur de cette terre, où Dieu Notre Seigneur pourrait être tant servi et sa sainte Foi louée, et le patrimoine royal de Sa Majesté accru. Et avec tout ceci, je les consolai du mieux que je pus et je leur dis qu'ils ne devaient pas croire tout ce que cet Indien avait dit ; et eux, avec beaucoup de larmes, me dirent que l'Indien ne rapportait que ce qu'il avait vu. Et alors, je me tins à l'écart des Indiens, pour me recommander à Notre Seigneur et le supplier de me guider dans cette affaire comme il serait le mieux servi, et d'éclairer mon cœur.

Ceci fait, je retournai vers les Indiens et, avec un couteau, je coupai les cordes des étuis, qui contenaient du linge et des offrandes, que jusqu'à présent je n'avais pas ouverts ni donnés à personne, je distribuai ce que je portais entre tous les chefs et je leur dis de ne pas avoir peur et de venir avec moi ; et ils firent ainsi. En allant notre chemin, à une journée de Cíbola, nous rencontrâmes deux autres Indiens, de ceux qui avaient accompagné Estéban, qui étaient couverts de sang et avaient de nombreuses blessures ; et comme ils arrivaient, eux et ceux qui m'accompagnaient commencèrent à sangloter si fort, que, de pitié et de peur, je me mis aussi à pleurer.

Et il y avait tant de voix [pleurant], que je ne pus les interroger sur Estéban, ni sur ce qui leur était arrivé ; je les suppliai de se taire, afin que nous sachions ce qui se passait, et ils dirent : « Comment pourrions-nous nous taire, alors que nous savons que de nos pères, nos fils et nos frères, plus de trois cents hommes sont morts, de ceux qui accompagnaient Estéban? » et qu'ils n'oseraient plus jamais aller à Cíbola comme ils en avaient l'habitude.

Alors, du mieux que je pus, j'essayai de les apaiser et d'ôter leur peur, quoique n'étant pas moi-même sans besoin qu'on en fasse autant pour moi. Je demandai aux Indiens qui étaient blessés des nouvelles d'Estéban et de ce qui s'était passé, et ils restèrent un long moment sans m'adresser la parole, pleurant avec ceux de leurs villages, et à la fin ils me dirent que, comme Estéban arrivait à une journée de la cité de Cíbola, il envoya ses messagers avec sa calebasse au Seigneur de Cíbola, lui faisant savoir son arrivée, et qu'il

venait en paix et pour les guérir. Et, comme ils lui donnaient la calebasse et qu'il vit les grelots, il projeta la calebasse sur le sol, très irrité, et il dit : « Je connais ces gens, parce que ces grelots ne sont pas de notre fabrication ; dites-leur qu'ils s'en retournent au loin, sinon il n'en restera pas un en vie ». Et ainsi, il resta très fâché.

Et les messagers s'en revinrent tristes, et ils n'osaient pas dire à Estéban ce qui leur était arrivé ; enfin, ils le lui dirent, et il leur répondit qu'ils n'aient pas peur, qu'il voulait aller là-bas, parce que, quoiqu'on lui répondît mal, on le recevrait bien. Et ainsi, il s'en fut et atteignit la cité de Cíbola juste avant le coucher du soleil, avec tous les gens qu'il emmenait, qui étaient plus de trois cents hommes, sans compter de nombreuses femmes. Et on les empêcha d'entrer dans la cité, seulement dans une grande maison, avec de bons appartements, qui était en dehors de la cité. Après, on prit à Estéban tout ce qu'il portait, disant que le Seigneur l'ordonnait ainsi ; et durant toute cette nuit, ils ne nous donnèrent rien à manger, ni à boire.

Le lendemain matin, quand le soleil était à la hauteur d'une lance, Estéban sortit de la maison, avec quelques-uns des chefs, et arrivèrent alors de nombreuses gens de la cité, et comme il les vit, il se mit à fuir et nous aussi ; après ils nous envoyèrent des flèches, nous blessèrent, et nous tombâmes. D'autres corps tombèrent sur nous, et nous restâmes ainsi jusqu'à la nuit, sans oser remuer, et nous entendîmes de grands cris et nous vîmes de nombreux hommes et femmes assemblés sur les terrasses pour regarder[1], et nous ne vîmes plus Estéban, mais nous pensons qu'ils l'ont tué à coups de flèches, comme la plupart de ceux qui étaient avec lui, dont nous sommes les seuls survivants.

Alors, voyant ce que les Indiens disaient, et le mauvais appareil qu'il y avait pour continuer mon voyage comme je le désirais, je ne pouvais que ressentir leur perte et la mienne, et Dieu m'est témoin de combien je désirais avoir quelqu'un à qui demander conseil et avis, parce que je lui confessai qu'il[2] me manquait. Je leur dis que Notre Seigneur châtierait Cíbola et que, quand l'Empereur saurait ce qui s'était passé, il enverrait de nombreux chrétiens pour qu'ils les punissent. Ils ne me crurent pas, parce qu'ils disaient que personne n'est assez puissant pour contrer le pouvoir de Cíbola.

Je les priai de se consoler et de ne plus pleurer, et je les consolai des meilleures paroles que je pus, ce qui serait trop long à écrire ici. Sur ce, je les laissai et je me retirai, à un ou deux jets de pierre, pour me recommander à Dieu, ce à quoi je passai une heure et demie. Quand je retournai auprès d'eux, je rencontrai un de mes Indiens, que j'avais emmené de Mexico, qui s'appelle Marcos[3], pleurant, et qui me dit : « Père, ils ont décidé de te tuer, parce qu'ils disent qu'à cause de toi et d'Estéban, leurs parents sont morts, et qu'il ne restera pas d'entre eux tous un homme ou une femme qui ne mourra pas[4] ».

Je retournai répartir entre eux ce qui me restait, de linge et d'offrandes, pour les apaiser, et je leur dis de considérer que, s'ils me tuaient, ils ne me feraient aucun mal,

---

1 A la lecture de ce récit, il semble donc qu'Estéban ait eu droit à une exécution particulière, à la tombée de la nuit.

2 Quelqu'un à qui demander conseil.

3 Sans doute baptisé par Frère Marc.

4 Les Indiens doivent craindre des représailles des habitants de Cíbola.

parce que je mourrais chrétien et j'irais au ciel, mais que ceux qui me tueraient se feraient du mal à eux-mêmes, parce que les chrétiens viendraient à ma recherche, et, contre ma volonté, les tueraient tous[1]. Avec ces paroles et encore bien d'autres, que je leur dis, ils se calmèrent un peu, quoiqu'ils montrassent encore un grand chagrin pour les gens qui avaient été tués.

Je les priai que quelques-uns d'entre eux veuillent aller à Cíbola, pour voir si d'autres Indiens s'étaient échappés, et pour avoir d'autres nouvelles d'Estéban, mais je ne pus pas les y décider. Ceci vu, je leur dis que, de toute manière, je devais voir la ville de Cíbola, et ils me dirent que personne n'irait avec moi. Finalement vinrent à moi, déterminés, deux chefs qui me dirent qu'ils viendraient avec moi et, avec eux, mes Indiens et mes interprètes, je poursuivis mon chemin jusqu'en vue de Cíbola, qui est posée sur une colline[2], au flanc d'une colline ronde[3]. La ville a un très bel aspect, le meilleur que j'aie vu dans ces contrées ; les maisons sont de la manière que les Indiens m'ont décrite, toutes de pierres, avec leurs combles et leurs terrasses, comme il m'apparut depuis une colline où je me plaçai. A la voir, la ville est plus grande que la cité de Mexico[4] ; plusieurs fois, je fus tenté de m'y rendre, parce que je ne risquais rien d'autre que ma vie, et je l'avais offerte à Dieu, le jour où j'entrepris mon voyage ; finalement, je craignis, considérant le danger, que si je mourais, on ne pourrait avoir relation de cette terre, qui à mon avis est la meilleure et la plus grande de toutes les découvertes[5].

Comme je disais aux chefs, que j'avais avec moi, la grande beauté avec laquelle m'apparaissait Cíbola, ils me dirent que c'était la plus petite des sept cités[6], et que Totonteac est encore plus grande et plus belle que les sept cités toutes ensemble, et qu'il y a tant de gens et de maisons qu'elle n'a pas de fin. Vu la disposition de cette cité, il m'apparut bon d'appeler cette terre le « Nouveau Royaume de Saint-François »[7], et j'y

---

1 C'est probablement cet argument qui a sauvé Frère Marc !

2 Le manuscrit de Vienne mentionne « asentada en un cerro », la retranscription de Pacheco « asentada en un llano » (sur un plateau).

3 Ceci décrirait bien la situation d'Hawikuh. Le manuscrit de Séville ferait plutôt pencher pour Kiakima, située sur un plateau au Sud de la mesa de Dowa Yalanne.

4 Il s'agit là de la phrase la plus contestée de toute la relation de Frère Marc. Il faut noter que le mot espagnol « población », traduit ici par ville, de manière homogène avec le reste de la traduction, peut aussi signifier « population ». Dans l'édition de 1556 de Ramusio, cette phrase a été fortement amplifiée par un auteur anonyme et est devenue : « La cité est plus grande que la cité de Temistitan, elle dépasse vingt mille maisons ; les gens sont presque blancs, ils sont vêtus et dorment dans des lits, ils ont des arcs pour armes. Ils ont de nombreuses émeraudes et d'autres joyaux, quoiqu'ils ne les apprécient pas autant que les turquoises, avec lesquelles ils décorent le devant des portes de leurs maisons, leurs vêtements et leurs vases, et qu'ils utilisent comme monnaie dans tout ce pays. Ils sont vêtus de coton et de cuirs de vaches, celui-ci est le vêtement le plus apprécié et le plus cher. Ils utilisent des vases d'or et d'argent, parce qu'ils n'ont pas d'autre métal, et j'en vis un plus grand usage et une plus grande abondance qu'au Pérou, et ils l'achètent contre des turquoises dans la province des Pintados, où l'on dit que se trouve le minerai en grande abondance. Des autres royaumes, je ne pus avoir d'information particulière ». Ces rajouts, dignes de la description de l'Eldorado par Voltaire (Candide), ont contribué à établir la réputation de menteur de Frère Marc.

5 Autre phrase ambiguë, très controversée : faut-il comprendre « la meilleure de toutes les découvertes espagnoles », ou bien « la meilleure de toutes les découvertes que j'ai faites »?

6 Il ne s'agirait donc pas d'Hawikuh, l'une des plus grandes, mais bien de Kiakima, comme le rapporte la tradition zuñie du Mexicain noir. Cependant, sa description et, en particulier, le « A la voir, la ville est plus grande que la cité de Mexico », ne peuvent s'appliquer ni à Hawikuh, ni à Kiakima. L'argument comme quoi c'est la plus petite des sept cités s'inscrit sans doute dans la même exagération, en la renforçant.

7 L'histoire ne retiendra pas ce nom (San Francisco), qui fut attribué à une petite bourgade de la côte californienne, fondée en

érigeai, avec l'aide des Indiens, un grand tertre de pierres, au sommet duquel je posai une croix, petite et maigre, parce que je n'avais pas de quoi la faire plus grande, et je dis que cette croix et ce tertre je les posais au nom de Don Antonio de Mendoza, Vice-Roi et gouverneur de la Nouvelle-Espagne pour l'Empereur, notre seigneur, en signe de possession, conformément à l'instruction. Je dis que cette possession couvrait toutes les sept cités, les royaumes de Totonteac et d'Acus et de Marata, et que je n'y allais pas, pour retourner donner relation de ce que j'avais fait et vu.



Illustration 20: Vu du village Zuñi, au fond la mesa de Dowa Yalanne.

Et ainsi, je m'en retournai, avec beaucoup plus de peur que de nourriture, et j'allai le plus vite que je pus rejoindre les gens que j'avais laissés. Je les rencontrai au bout de deux jours de voyage, et j'allai avec eux jusqu'à passer le premier désert, où l'on ne me fit pas une aussi bonne réception qu'à l'aller, parce que les hommes, autant que les femmes, pleuraient les gens tués à Cíbola. Et, avec la peur, je m'éloignai de ces gens et de cette vallée, et je parcourus le premier jour dix lieues ; et ainsi je parcourus chaque jour huit à dix lieues, sans m'arrêter, jusqu'à avoir traversé le second désert.

Sur le retour, et bien que la peur ne me quittât point, je décidai de rejoindre la gorge[1], dont j'ai dit plus haut que j'avais eu relation, là où se rejoignent les montagnes ; et j'eus ici la relation que la vallée est peuplée sur de nombreuses journées de marche vers l'est, et

1773 par des Franciscains. Cette petite bourgade deviendra plus tard l'une des plus grandes villes de Californie… Ceci explique que certains chroniqueurs aient pu écrire que Frère Marc découvrit la Californie et la baie de San Francisco !

1 Encore un passage controversé ; Frère Marc n'eut vraisemblablement pas le temps de faire cette reconnaissance. Ce passage a sans doute été ajouté, à la demande de Mendoza, pour prendre possession officiellement de cette terre prometteuse, signalée à l'aller.

je n'osai pas y entrer, parce que, comme il me semblait nécessaire de venir peupler et conquérir les terres des sept cités et des royaumes que j'ai dits, alors on pourrait mieux la voir, sans mettre en danger ma personne et risquer pour cela de ne pas pouvoir donner la relation de ce que j'ai vu.

Je vis seulement, depuis l'ouverture de cette gorge, sept villages de taille raisonnable, et, un peu plus loin, une vallée basse, très fraîche et de très bonne terre, d'où sortent de nombreuses fumées ; j'eus la relation qu'il y a dans cette vallée beaucoup d'or, et que les naturels en font des vases et des bijoux, pour les oreilles, ainsi que de petites pelles avec lesquelles ils se raclent et s'enlèvent la sueur, et que ces gens ne consentent pas à commercer avec ceux de l'autre côté de la gorge : on ne sut pas m'en dire la cause.

Ici, j'érigeai deux croix et je pris possession de toute cette gorge et de cette vallée, de la manière et l'ordre des possessions antérieures, conformément à l'instruction. D'ici, je commençai le retour de mon voyage, avec toute la hâte que je pus, jusqu'à atteindre la ville de San Miguel, dans la province de Culiacán, croyant y rencontrer Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice ; et, comme je ne l'y trouvai pas, je continuai mon voyage jusqu'à Compostela, où je le rencontrai. Et de là, j'écrivis mon arrivée à l'illustrissime Seigneur Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, et à notre Père, Frère Antoine de Ciudad-Rodrigo, provincial, et qu'ils m'envoient des ordres pour ce que je devais faire.

Je n'ai pas mis ici beaucoup de détails, parce qu'ils ne conviennent pas dans ce cas[1] ; j'ai seulement dit ce que j'ai vu ou ce qu'on m'a dit, sur les terres où je suis allé et sur celles dont j'ai eu relation, pour la donner à notre Père provincial, pour qu'il la montre aux pères de notre ordre, ou dans le chapitre, comme bon lui semble, et pour la donner à l'illustrissime Seigneur Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, à la demande de qui on m'a envoyé dans ce voyage. Là où j'ai été envoyé, je suis allé.

Frère Marc de Nice, vice-commissaire[2]

---

1 Cette phrase, le manque réel de détails géographiques précis et l'existence supposée d'un autre document semblent confirmer une certaine autocensure.

2 Vice-commissaire de l'Ordre des Franciscains pour les Indes Occidentales.

14

Illustration 21: Dernière page de la relation de Frère Marc, AGI, Séville

Légalisation de la relation[1]

En la grande cité de Temistitan[2], Mexico de la Nouvelle-Espagne, le deux du mois de Septembre, l'année mille-cinq-cent-trente-neuf de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, devant le très illustre Seigneur D. Antonio de Mendoza, Vice-Roi et gouverneur pour S. M. en cette Nouvelle-Espagne, et président de l'Audience et chancellerie Royale, en laquelle il réside.

Étant présents les très magnifiques seigneurs le licencié Francisco de Ceiños, auditeur pour S. M. en la dite Royale Audience, et Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur pour S. M. en la province de Nouvelle-Galice, et en présence de nous Juan Baeza de Herrera, écrivain principal de la dite Royale Audience et du Gouvernement de la dite Nouvelle-Espagne, et Antonio de Turcios, écrivain de S. M. et de la dite Royale Audience.

A paru le très révérend père Frère Marc de Nice, vice-commissaire en ces parties des Indes de la mer Océane, de l'ordre du Seigneur Saint-François, et il présenta devant S. S. et devant nous les dits écrivains et témoins et secrétaires d'usage, cette instruction et cette relation signée de son nom et recouverte du sceau général des Indes, laquelle[3] a neuf feuilles, avec celle dans laquelle vont nos signatures ; et il dit et affirma et certifia être vrai le contenu de la dite instruction et relation, et communiquer son contenu, afin que S. M. soit informée de la vérité de ce dont il y est fait mention.

Et S. S. ordonna, à nous les dits écrivains, que ce qu'avait présenté et déclaré le dit vice-commissaire, nous l'attestions à la fin de la relation et que nous la dîmes pour vraie, paraphée de nos signatures. Les témoins qui furent présents : les susdits et Antonio de Almaguer et Frère Martin de Ozocastro, frère du même ordre.

En foi de quoi, moi le dit Juan Baeza de Herrera, écrivain susdit, je fis ici ma signature conforme, en témoignage de vérité.

Juan Baeza de Herrera.

Et moi le dit Antonio de Turcios, écrivain susdit, qui fut présent à ce qui est dit, je fis ici ma signature conforme, en témoignage de vérité.

Antonio de Turcios.

---

1 Cette légalisation figure dans les manuscrits conservés à Séville, mais pas dans celui de Vienne.

2 Nom d'origine aztèque de Mexico, apparemment toujours en vigueur chez les espagnols.

3 La relation, incluant la légalisation et les instructions de Mendoza, avait donc 9 feuilles en tout (18 pages) ; le manuscrit de Vienne comporte 36 pages, dont 32 pour la seule relation, sans la légalisation. La différence est sans doute due aux 2 écritures, l'une ample et cursive, l'autre fine et pointue.

Lettre de Frère Juan de Zumárraga à son cousin Sancho García[1]

La terre est comme tu l'as laissée, en paix. Frère Marc en a découvert une autre, très grande, quatre-cents lieues plus loin que l'endroit que Nuño de Gusmán avait atteint, près de l'île[2] où se rendit le Marquis[3].

Le Marquis prétend que la conquête lui appartient, et le Vice-Roi en prend possession pour l'Empereur ; il désire envoyer en tête des frères, sans armes, afin que la conquête soit chrétienne et apostolique, et non pas une boucherie[4].

Les gens y sont très respectueux dans leur manière de s'habiller, et ont des maisons de bois[5] de plusieurs étages ; ils n'ont pas d'idole, sauf le Soleil et la Lune qu'ils adorent. Ils n'ont qu'une femme : une fois qu'elle est morte, ils ne se remarient pas.

Il y a des perdrix et des vaches, que le Père a vues, et il a eu relation de chameaux et de dromadaires[6], et d'autres cités, plus grandes encore que celle de Mexico[7].

---

1 Mexico, le 23 Août 1539. Cette date est ainsi une date « au plus tard » du retour de Frère Marc à Mexico

2 En fait, la Basse-Californie.

3 Cortés, marquis del Valle de Oaxaca, qui reçut ce titre après sa conquête du Mexique.

4 Toujours l'utopie d'une conquête pacifique !

5 Zumárraga fait une erreur sur la nature des maisons zuñies : il n'est sans doute pas encore bien familiarisé avec la relation de frère Marc, ce qui pourrait laisser penser à un retour tout récent de ce dernier.

6 Ce détail ne figure pas dans la relation de Frère Marc. Zumárraga l'a sans doute eu de sa bouche même. Ceci confirme la nature des animaux à poil laineux, rapportés par Frère Marc et Melchior Díaz (2ème lettre de Mendoza) : ce sont des camélidés, sans doute voisins des lamas andins, qui vivaient alors en Arizona.

7 Cíbola, Acoma, Marata, Totonteac…

Lettre de Coronado à Mendoza

Résumé de la lettre[1] du Capitaine Francisco Vázquez de Coronado, écrite à un secrétaire de l'illustrissime Don Antonio de Mendoza, Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, datée de Culiacán, le 8 mars 1539.

Elle dit comment Frère Marc de Nice arriva à la province de Tropera[2], où il trouva tous les Indiens réfugiés dans les montagnes, par peur des chrétiens, et que, par son amour, tous descendirent pour le rencontrer en sécurité et dans une grande allégresse.

Les hommes sont bien disposés, plus blancs que les autres, et les femmes sont plus belles. Il n'y a pas de grandes cités, cependant les maisons sont faites de pierres et sont très bonnes, et dans ces maisons ils ont beaucoup d'or, qui est comme perdu, car ils n'en font absolument aucun usage[3]. Les habitants portent sur leur personne des émeraudes et d'autres joyaux de valeur ; ils sont vaillants, et ont des armes faites d'argent très résistant[4], façonnées en diverses figures d'animaux.

Ils adorent les choses qu'ils ont dans leurs maisons, par exemple des plantes et des oiseaux, comme des dieux, et ils leur chantent des prières dans leur langue, qui est peu différente de celle de Culiacán. Ils dirent au frère qu'ils voulaient être chrétiens et vassaux de l'Empereur, parce qu'ils étaient alors sans gouvernement, à la condition qu'on ne leur fasse pas de mal, et qu'ils échangeraient leur or contre des choses qui leur manquaient et qu'ils n'avaient pas à proximité. Des ordres ont été donnés pour qu'ils soient reçus sans qu'on leur fasse de mal…[5]

---

1 Cette « lettre à un secrétaire de Mendoza » ne fait vraisemblablement qu'une avec la lettre de Coronado à Mendoza, dont la traduction suit. Ramusio ne rapporta qu'un résumé de la première partie, alors qu'il reproduisit la seconde partie in extenso.

2 Tropera, Topíra ; site de l'actuelle Topía, dans le Nord du Durango, à 100 km à vol d'oiseau au Nord-Est de Culiacán. Début février 1539, Frère Marc, Estéban et un groupe d'Indiens y ont procédé à une reconnaissance préalable, dans le but de découvrir la route vers le Nord (le chemin de Cíbola). Voir le document suivant.

3 Cette exagération manifeste, et celles qui suivent, sont à rapprocher des fortes amplifications, dues à un auteur anonyme, faites à la relation de Frère Marc à compter de la même édition de 1556.

4 Ces Indiens ignoraient alors l'usage du métal.

5 La suite de la « lettre à un secrétaire », qui n'est pas reproduite ici, traite des mœurs des Indiens de Jalisco et des Chichimèques.

Copie de la lettre[1] de Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, au seigneur Antonio de Mendoza, Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, datée de San Miguel de Culiacán, le 8 mars 1539.

De la difficile navigation[2] de San Miguel de Culiacán à Topíra ; description de cette province et d'une autre proche, très riche d'or et de pierres précieuses ; nombre des gens qui conduisirent Vázquez pour aller avec lui, et combien fut honoré Frère Marc par les Indiens de Petatlán.

Avec l'aide du Seigneur Dieu, je partirai de cette terre de San Miguel de Culiacán pour Topíra le dix avril, et je ne pourrai pas le faire auparavant, parce qu'alors la poudre et la mèche que m'a envoyées Votre Seigneurie seront arrivées, et je pense qu'elles doivent être déjà à Compostela ; par ailleurs je dois cheminer tant de lieues à l'intérieur des montagnes aussi hautes qu'elles touchent le ciel, et un fleuve qui est à présent si gros et si gonflé que je ne vois pas de lieu où je puisse les garder, et en partant à la date déjà mentionnée, j'affirme qu'on pourra patauger[3]. On m'avait dit que d'ici à Topíra il n'y avait pas plus de cinquante lieues, et j'ai su qu'il y en a plus de quatre-vingts[4].

Je ne me rappelle plus si j'ai écrit à Votre Seigneurie la relation que je tiens de Topíra, néanmoins, même si je l'ai fait, il me semble que je dois écrire ces lignes à Votre Seigneurie, car depuis je me suis informé de choses supplémentaires.

Sachez donc ce que l'on m'a dit, que Topíra est une province très peuplée, installée entre deux fleuves, et qu'il y a plus de cinquante lieux habités, et que plus en avant il y a une autre grande province (et les Indiens n'ont pas pu m'en dire le nom), où il y a de grandes quantités de nourriture, maïs, haricots, poivrons rouges, melons et courges, et de nombreuses poules du pays. Les habitants portent de l'or, des émeraudes et d'autres pierres précieuses, et ils se servent ordinairement d'or et d'argent, dont ils recouvrent leurs maisons[5] ; et leurs chefs portent autour du cou de grosses chaînes d'or, bien travaillées, et ils sont vêtus de couvertures peintes. Et il y a beaucoup de vaches, mais elles ne sont pas domestiques[6]. Et l'on m'a dit de ne pas aller les rencontrer, parce que j'ai peu de gens dans ce pays[7] et que les Indiens sont nombreux et vaillants. Ce que je vous rapporte, je l'ai entendu de deux autres relations d'Indiens voisins de ceux-ci.

Je partirai donc à la date que je vous ai dite, en emmenant cent cinquante hommes à cheval et douze chevaux tenus en bride, deux cents fantassins à pied, arbalétriers et arquebusiers ; j'emmène des porcs, des moutons et tout ce que j'ai pu trouver à acheter. Que Votre Seigneurie soit certaine que je ne retournerai pas à Mexico sans que je ne

---

1 Il s'agit sans doute de la deuxième partie de la lettre précédente.

2 Nom équivoque donné par Ramusio. De Culiacán, l'expédition se dirigeait au Nord, par la terre.

3 Dans cette région, le printemps est la saison sèche.

4 Dans cette lettre, Topíra semble correspondre plutôt au territoire opata de la vallée de la Sonora.

5 Toujours les mêmes exagérations.

6 La grande province, voisine de Topíra, est sans doute la mythique Cíbola. Les vaches non domestiques, c'est-à-dire les bisons, n'existaient pas en réalité à l'Ouest du Pecos ; mais leurs peaux étaient l'objet d'un commerce qui atteignait le Nord-Ouest de Mexico.

7 Peu d'Espagnols.

puisse lui dire ce que j'aurai vu avec la plus grande certitude, et si je trouve des choses sur lesquelles on puisse faire du fruit, je me tairai jusqu'à ce que j'avise Votre Seigneurie, afin que vous commandiez ce qu'il faut faire.

Et si, par disgrâce, il n'y avait rien, je tâcherai d'aller encore cent lieues plus avant, où j'espère qu'il y aura quelque chose où Votre Seigneurie pourra employer tous ces cavaliers, et ceux qui surviendront. Je pense que je n'ai rien d'autre à faire que de m'arrêter là, et l'eau, le temps et la disposition du pays et ce que je trouverai me diront ce que j'aurai à faire[1].

Frère Marc s'est enfoncé plus profondément dans cette terre, et avec lui Estéban, le sept du mois passé de février[2]. Quand je les ai quittés, je les ai laissés en compagnie de plus de cent Indiens de Petatlán, et le chef avec qui ils étaient venus tenait le Père par la main, lui faisant toutes les meilleures manières possibles. On ne pourrait demander de mieux dépeindre son départ que ce qui a été fait dans toutes les relations que j'ai écrites de Compostela et de San Miguel[3] : je les ai écrites du mieux que j'ai pu, et encore qu'elles soient la dixième partie, c'est une grande chose.

Avec cette lettre, j'envoie à Votre Seigneurie une lettre que j'ai reçue du dit Père[4]. Tous les Indiens me disent qu'ils l'adorent, et je crois qu'ainsi il pourrait parcourir deux mille lieues. Il dit que s'il trouve un bon pays, il m'écrira : je ne manquerai pas de le faire savoir à Votre Seigneurie. J'ai espoir en Dieu, que d'un côté ou de l'autre nous trouvions quelque bonne chose.

---

[1] Coronado ne réussira pas dans son expédition, et ne trouvera pas la route du Nord au-delà de Topíra (voir la première lettre de Mendoza à l'Empereur).

[2] S'agit-il du départ de Culiacán pour Topíra? ou pour Cíbola? La relation de Frère Marc indique la date du 7 mars comme départ de Culiacán pour Cíbola. Il semble peu probable que Frère Marc soit revenu de Topíra, distante de 250 à 400 km, selon Coronado, pour repartir ensuite par la même route. Par ailleurs, Coronado ne signale pas un retour, mais l'envoi d'une lettre (voir plus bas).

[3] On ignore tout de ces lettres de Coronado à Mendoza.

[4] Seule mention de cette lettre de Frère Marc, aujourd'hui perdue.

Première lettre de Mendoza à l'Empereur

Lettre écrite par l'illustrissime seigneur Don Antonio de Mendoza, Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne, à sa Majesté l'Empereur[1].

Des cavaliers, qui avec grand dommage, se sont donné du mal pour découvrir l'extrémité de la terre ferme de la Nouvelle-Espagne à travers les montagnes ; la jonction de Vázquez avec Frère Marc à San Miguel de Culiacán, avec les missions de ces régents d'assurer la sécurité des Indiens et de ne plus en faire des esclaves.

Dans les navires passés, où se trouvait Miguel Usnago, j'ai écrit à Votre Majesté comment j'avais envoyé deux religieux[2] de l'ordre de Saint-François pour découvrir l'extrémité de cette terre ferme qui court au-delà des montagnes, et parce que leur marche a été un succès de meilleure qualité que ce que l'on pensait, je parlerai de cette matière en reprenant à son début.

Votre Majesté doit avoir en mémoire combien de fois je lui ai écrit que je désirais savoir où finit cette province de la Nouvelle-Espagne, car c'est un si grand morceau de terre et on ne le sait pas : et je ne suis pas le seul à avoir eu ce désir, parce que Nuño de Gusmán sortit de cette cité avec quatre cents hommes à cheval et quatorze mille hommes à pied des naturels de ces Indes, les meilleures gens et le meilleur ordre que l'on avait vu dans cet endroit, et il en fit si peu cas que presque tous disparurent dans l'entreprise, et il ne put y pénétrer ni apprendre plus du passage. Plus tard, comme il était gouverneur de la Nouvelle-Galice, il envoya quelques fois des capitaines avec des gens à cheval, qui n'en tirèrent pas meilleur profit que ce qu'il avait fait[3].

De la même manière le Marquis del Valle, Hernando Cortés, envoya deux navires avec un capitaine pour découvrir la côte, et ces navires et lui ensemble se perdirent[4]. Plus tard, il envoya deux autres navires, un des deux se sépara de l'autre, et le pilote avec quelques marins s'emparèrent du navire et tuèrent le capitaine ; ceci fait, ils arrivèrent à une île, sur laquelle débarquèrent le pilote et quelques marins ; les Indiens de cette terre les massacrèrent et coulèrent la barque, et le navire s'en retourna avec les survivants à la côte de la Nouvelle-Galice, où ils racontèrent leur traversée[5].

Le Marquis eut connaissance de la terre qu'ils avaient découverte par les participants à cette expédition, et alors, soit à cause du différend qu'il avait avec l'évêque de Saint-

1 Cette lettre, qui n'est connue que par Ramusio, ne porte pas de date. Cependant elle a dû être écrite en Octobre 1539 et a accompagné l'envoi de la relation de Frère Marc à l'Empereur Charles Quint.

2 Frère Marc et Onorato. Certains ont cru voir dans cette phrase la preuve du voyage de Juan de la Asunción et Pedro Nadal.

3 En réalité, les expéditions entreprises par les hommes de Gusmán avaient exploré des territoires inconnus : le Zacatecas, la partie orientale de la Sierra de Durango et le Sonora jusqu'au fleuve Yaqui. Mais Mendoza cherche ici à affirmer ses droits sur les territoires du Nord, au détriment de ses rivaux.

4 Il s'agit là de l'expédition de Diego Hurtado de Mendoza, qui découvrit les îles Tres Marias, au large de la côte de Nayarit, en 1532. Il ne s'agit pas du frère du Vice-Roi, diplomate et homme de lettres, mais d'un homonyme, capitaine de Cortés.

5 L'expédition de Grijalva et Beccera, en 1533, conduisit à la découverte de la Basse-Californie. Un des navires se perdit et sur l'autre Beccera fut assassiné par le pilote Fortún Ximénez ; les survivants furent exécutés par Gusmán.

Domingue[1] et les auditeurs de cette royale audience, ou réellement comme tout lui avait si bien réussi dans cette Nouvelle-Espagne, sans attendre d'avoir une meilleure confirmation de ce qu'il y avait dans cette île, il prit ce chemin avec trois navires et quelques gens à pied et à cheval, pas très bien équipés des choses nécessaires[2] ; ce qui suivit fut si loin de ce qu'il avait espéré, que la plupart des gens qu'il avait emmenés moururent de faim, bien qu'ils aient eu des navires et une terre voisine pleine de vivres, mais il ne put jamais trouver le moyen de pouvoir la conquérir, comme si Dieu se levait miraculeusement devant lui, et sans faire rien d'autre il s'en retourna chez lui.

Plus tard, comme j'avais en ma compagnie Andrés Dorantes, qui est un de ceux qui participèrent à l'expédition de Pánfilo de Narváez[3], je le rencontrai plusieurs fois, pensant qu'il pourrait rendre un grand service à Votre Majesté, en l'envoyant avec quarante ou cinquante cavaliers pour connaître le secret de cet endroit.

J'avais ordonné ce qui était nécessaire pour qu'il prenne la route, et dépensé beaucoup d'argent pour cette cause, je ne sais comment la chose se défit ni comment il cessa de se consacrer à cette entreprise, et de tout ce qui avait été prévu à cet effet il ne me resta qu'un nègre qui vint avec Dorantes[4], des esclaves que j'avais achetés et quelques Indiens parmi les naturels de cet endroit ; je les ai envoyés avec Frère Marc de Nice et un de ses compagnons[5], religieux de l'ordre de Saint-François, car ce sont des hommes qui ont déjà vécu longtemps dans ces contrées, résistants à la fatigue, qui ont de l'expérience des Indes et qui sont de bonnes vie et conscience.

Je les ai demandés à leur provincial, et ainsi ils s'en allèrent avec Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, jusqu'à la ville de San Miguel de Culiacán, qui est l'ultime réduit des Espagnols dans cette direction, à deux cents lieues de cette cité. Une fois le gouverneur arrivé, il envoya les religieux avec quelques Indiens[6] de ceux que je lui avais donnés, qu'ils éduquèrent sur leurs terres et dirent à leurs gens qu'ils devaient savoir que V. M. avait ordonné qu'on ne les réduise plus en esclavage, qu'ils n'aient plus peur et qu'ils retournent vivre en paix dans leurs maisons, parce que dans le passé ils avaient été très tourmentés des traitements qu'on leur avait faits, et que V. M. ferait punir ceux qui étaient la cause de cela[7].

Avec ces Indiens, au bout de vingt jours, revinrent plus de quatre cents hommes, lesquels, ayant rencontré le gouverneur, lui dirent qu'ils venaient de tous les lieux habités, car ils désiraient voir et connaître ceux qui leur faisaient tant de bien, comme de les

---

1 Sebastián Ramírez de Fuenleal, évêque de Saint-Domingue, président de l'Audience Royale du Mexique.

2 Entre 1534 et 1536 Cortés tenta de fonder une colonie dans la baie de la Paz, en Basse-Californie, au milieu des Indiens les plus primitifs de l'Amérique du Nord et d'une nature des plus désolée. Il renonça à cette tentative en 1536.

3 Voir le chapitre IV de cet ouvrage.

4 On ne sait pourquoi Dorantes renonça à cette expédition. Son rôle se borna à céder Estéban à Mendoza. Peut-être Mendoza trouva-t-il plus prudent de confier l'expédition à deux religieux et un esclave noir, plutôt que de risquer de voir ses droits contestés.

5 Frère Onorato.

6 C'étaient des Indiens Pimas de Bamoa, anciens compagnons de Cabeza de Vaca. Frère Marc arriva à Culiacán au début de 1539.

7 Une insurrection des Indiens avait amené la destitution de Gusmán ; il fallait toutefois repeupler les régions côtières, qui avaient été désertées suite aux sanguinaires razzias.

laisser retourner chez eux, et qu'ils sèmeraient du maïs pour pouvoir manger, car il y avait plusieurs années qu'ils avaient fui dans les montagnes, se cachant comme de fiers sauvages de peur qu'on ne les réduise en esclavage, et qu'ils étaient tout disposés à faire ce qu'on leur ordonnerait.

Le gouverneur les consola avec de bonnes paroles et leur fit donner à manger, et les garda avec lui trois ou quatre jours : et pendant ce temps les religieux leur enseignèrent le signe de la Croix et à nommer Jésus-Christ notre Seigneur, et ainsi, avec grande efficacité, ils leur apportaient la connaissance. Ces quelques jours passés, il les renvoya dans leurs maisons, leur disant qu'ils n'aient plus peur mais qu'ils restent tranquilles, leur donnant des habits, des patenôtres[1], des couteaux et autres objets, que je lui avais donnés à cet effet. Les Indiens s'en allèrent très contents et dirent que, chaque fois qu'on viendrait les appeler, eux et de nombreux autres viendraient faire ce qu'on leur commanderait.

Son entrée préparée de cette manière, Frère Marc et son compagnon partirent dix ou douze jours plus tard[2], avec le nègre, quelques esclaves et les Indiens que je leur avais donnés. Et comme j'avais eu semblable connaissance d'une province qui s'appelle Topíra, située au-delà des montagnes, j'avais ordonné au gouverneur qu'il puisse savoir ce qu'il en était, tenant ceci pour une chose capitale, il décida de s'y rendre en personne pour la voir, ayant donné des ordres au dit religieux pour que, de ce lieu de la montagne, il prenne la direction d'une ville appelée de Los Corazones[3], à cent vingt lieues de Culiacán, pour le rejoindre.

Il[4] s'est rendu dans cette province, et la trouva, comme j'ai écrit dans mes autres lettres[5], en état de grande famine et la montagne était si âpre qu'il ne put trouver aucun chemin pour aller plus loin et fut forcé de retourner à San Miguel ; et ainsi notre Seigneur Dieu a choisi un pauvre frère déchaux, parmi tous ceux qui, par la vigueur de la force humaine ont voulu tenter cette entreprise, en lui permettant d'avancer comme en interdisant [à Coronado] de trouver le chemin.

Et ainsi il commença à s'enfoncer dans cette terre, dans laquelle il fut très bien reçu, son entrée ayant été si bien préparée. Et comme il a rapporté par écrit tout le succès qu'il rencontra dans son voyage, ainsi que les instructions que je lui ai données pour faire ce chemin, je ne m'étendrai pas plus avant mais je transcrirai à Votre Majesté ce qu'il a noté.

---

1 Au sens littéral, perles de chapelet. Il s'agit ici de verroterie.

2 La lettre de Mendoza n'apporte malheureusement pas de précisions sur la date du départ de Frère Marc, 7 mars ou 7 février?

3 Baptisée ainsi par Cabeza de Vaca parce que ses habitants consommaient beaucoup de cœurs de cerfs.

4 Le gouverneur, encore, voir la première lettre de Coronado à Mendoza.

5 Perdues elles aussi.

Deuxième lettre[1] de Mendoza à l'Empereur

Il y a quelques jours, j'ai écrit à Votre Majesté que j'avais ordonné à Melchior Díaz[2], qui se trouvait dans la ville de San Miguel de Culiacán, de prendre quelques cavaliers et de voir si la relation donnée par le Père, Frère Marc, correspondait avec ce qu'il avait pu découvrir. Il est parti de Culiacán avec quinze cavaliers le dix-sept du mois de novembre passé. Le vingt mars de cette année, j'ai reçu une lettre de sa part, qu'il m'a fait parvenir par Juan de Zuldyvar et trois autres cavaliers.

Dans cette lettre, il dit qu'après avoir quitté Culiacán et traversé la rivière de Petatlán, il a été partout très bien reçu par les Indiens. La manière dont il s'y est pris a été d'envoyer une croix à chaque endroit où il voulait s'arrêter, parce que c'est un signe que les Indiens reçoivent avec une profonde vénération, faisant un abri de nattes pour l'y déposer, et, un peu à l'écart de celle-ci, un logement pour les espagnols, et un enclos pour qu'ils puissent y attacher leurs chevaux ; et ils leur donnent du fourrage et du maïs en abondance, chaque fois qu'ils en ont.

Il dit qu'ils ont souffert de la faim dans beaucoup d'endroits, car l'année a été mauvaise. Après avoir parcouru cent lieues depuis Culiacán, il a commencé à trouver le pays froid, avec de sévères gelées, et plus il s'avançait, plus il faisait froid, jusqu'à ce qu'il atteigne un endroit où quelques-uns des Indiens qu'il avait avec lui ont été gelés, et deux espagnols ont été en grand danger. En voyant cela, il a décidé de ne pas aller plus loin, jusqu'à ce que l'hiver soit terminé, et d'envoyer, par ceux que j'ai mentionnés, une relation de ce qu'il avait appris concernant Cíbola et le pays au-delà, ce qui suit, copié littéralement de sa lettre :

« J'ai donné à Votre Seigneurie une relation de ce qui m'est arrivé le long du chemin ; et voyant qu'il m'était impossible de traverser la région inhabitée qui s'étend d'ici[3] à Cíbola, à cause de la neige abondante et du froid, je donnerai à Votre Seigneurie une relation de ce que j'ai appris à propos de Cíbola, que j'ai pu confirmer en interrogeant de nombreuses personnes qui ont vécu ici depuis quinze ou vingt ans ; et j'ai vérifié ceci de nombreuses manières différentes, prenant certains Indiens ensemble et d'autres séparément, et, par comparaison, ils sont tous d'accord sur ce qu'ils ont dit.

Après avoir traversé cette grande étendue sauvage, on trouve sept cités, chacune à un court jour de marche d'une autre, et toutes ensemble on les appelle Cíbola. Les maisons sont faites de pierres et de pisé, grossièrement travaillées. Elles sont construites de cette manière : un grand mur, et à partir de chaque extrémité de ce mur on construit plusieurs chambres, de vingt pieds carrés. Dans la plupart des maisons, on rentre par le toit en

---

1 Lettre datée du 17 avril 1540, rapportée par Pacheco, « Colección de documentos… de Indias ».

2 Melchior Díaz eut juste le temps de terminer cette mission, avant de rejoindre l'expédition de conquête de Coronado. Mendoza lui demanda de garder le secret sur ce qu'il avait découvert durant sa mission.

3 Melchior Díaz est donc parvenu à l'orée du dernier « despoblado » avant Cíbola.

terrasse, utilisant des échelles pour aller dans les rues. Les maisons ont trois ou quatre étages. Les Indiens déclarent qu'il y en a peu qui n'aient que deux étages. Les étages sont pour la plupart de la hauteur d'un homme et demi, excepté le premier, qui est bas et à peine plus haut que la hauteur d'un homme. Ils utilisent une échelle pour faire communiquer entre elles dix à douze maisons. Ils utilisent les bas étages et vivent dans les plus hauts[1].

Dans les plus bas, il y a quelques meurtrières sur les côtés, comme dans les forteresses d'Espagne. Les Indiens disent que, lorsque ces gens sont attaqués, ils se retirent dans leurs maisons et combattent depuis cette position ; et que, lorsqu'ils partent faire la guerre, ils ont des boucliers et des vestes de cuir, qui sont faits de peau de vache, colorée, et qu'ils combattent avec des flèches et avec une sorte de masse en pierre et avec d'autres sortes d'armes faites avec des bâtons, que je n'ai pas pu comprendre.

Ils mangent la chair humaine[2], et ils gardent ceux qu'ils ont capturés à la guerre comme esclaves. Ils ont beaucoup de volailles dans ce pays, domestiques. Ils ont beaucoup de maïs, et de haricots et de courges. Dans leurs maisons, ils ont des animaux à poils longs, comme les grands chiens espagnols, qu'ils tondent, et ils en font de longues perruques colorées, comme celle que j'ai envoyée à Votre Seigneurie, et ils mettent aussi la même chose dans les vêtements qu'ils portent[3].

Les hommes sont de petite taille ; les femmes ont le teint légèrement coloré et une bonne apparence, elles portent des chemises qui leur descendent jusqu'aux pieds. Elles portent leurs cheveux arrangés de chaque côté, arrangés en une sorte de tresse qui leur laisse les oreilles dégagées, dans lesquelles elles accrochent de nombreuses turquoises, de même qu'autour du cou et sur les bracelets de leurs poignets.

Le vêtement des hommes est un manteau, et par-dessus celui-ci la peau d'une vache, comme celle que Cabeza de Vaca et Dorantes ont ramenée, et qu'a vue Votre Seigneurie. Ils portent un bonnet sur leur tête ; en été, ils portent des chaussures faites de peau peinte ou colorée, et de hautes bottes de peau épaisse en hiver.

Ils ont été incapables de me parler d'un quelconque métal, ni de me dire s'ils en avaient. Ils ont des turquoises en quantité, quoique pas autant que ce qu'a dit le père provincial. Ils ont de petits cristaux de roche, comme celui que j'ai envoyé à Votre Seigneurie, et comme Votre Seigneurie en a vu beaucoup en Nouvelle-Espagne. Ils cultivent le sol de la même manière qu'en Nouvelle-Espagne. Ils portent les choses sur leur tête, comme à Mexico. Les hommes tissent les vêtements et filent le coton. Ils tirent du sel d'un lac salé, qui est à deux jours de la province de Cíbola.

Les Indiens ont leurs danses et leurs chansons, avec des flûtes qui ont des trous où mettre les doigts. Ils en tirent beaucoup de bruit. Ils chantent à l'unisson avec ceux qui jouent, et ceux qui chantent frappent leurs mains à notre manière. Un des Indiens qui a

---

1 C'est à dire, ils habitent les étages les plus élevés et se servent de ceux du bas pour le stockage.

2 Faux, bien entendu !

3 On retrouve ici la même allusion à de grands animaux à poils longs que rapporta Frère Marc dans sa relation. A ceci près, que dans la relation de Frère Marc ces animaux se trouvent à Totonteac, et non pas à Cíbola, comme chez Melchior Díaz.

accompagné le nègre Estéban, et qui a été retenu prisonnier là-bas, les a vus pendant qu'ils jouaient et d'autres chantaient comme je vous l'ai dit, quoique pas très vigoureusement. Ils disent que cinq ou six jouent ensemble, et que certaines flûtes sont plus grandes que d'autres.

Ils disent que le pays est bon pour le maïs et les haricots, qu'ils n'ont pas d'arbres fruitiers et qu'ils ne savent même pas ce que c'est. Ils ont de très bonnes montagnes. Le pays manque d'eau. Ils ne font pas pousser de coton, mais le ramènent de Totonteac. Ils mangent dans des bols plats, comme les Mexicains. Ils font pousser beaucoup de maïs et de haricots, et d'autres choses semblables. Ils ignorent ce qu'est le poisson de mer, et n'en ont jamais entendu parler.

Je n'ai pu obtenir de renseignements à propos des vaches, sauf qu'on les trouve au-delà de Cíbola. Il y a grande abondance de chèvres sauvages, de la couleur des chevaux bais ; il y en a beaucoup là où je suis, et quoique j'aie demandé aux Indiens si les leurs sont semblables, ils m'ont dit que non.

Sur les sept cités, ils en décrivent trois comme très grandes ; quatre de moindre importance. Ils les décrivent, ainsi que je l'ai compris, comme des carrés d'environ trois portées d'arbalète de côté[1], et, d'après ce que disent les Indiens, et leurs descriptions des maisons et leur taille, et comme elles se touchent les unes les autres, il devrait y avoir une grande multitude.

Ils disent que Totonteac est à sept courts jours de marche de la province de Cíbola, avec les mêmes sortes de maisons et de gens, et que le coton y pousse. J'en doute, car ils disent que c'est une contrée froide. Ils disent qu'il y a là douze cités, chacune d'entre elles plus grande que la plus grande de celles de Cíbola.

Ils disent aussi qu'il y a un royaume[2] qui se trouve à un jour de marche de Cíbola, et que les deux sont en guerre. Ils ont les mêmes sortes de maisons, de gens et de coutumes. Ils déclarent que ce royaume est plus grand qu'aucun autre de ceux que j'ai décrits ; j'en pense qu'il doit s'y trouver une grande multitude de gens. Ils sont très réputés, pour ces maisons et pour l'abondance qu'ils ont, de nourriture et de turquoises.

Je n'ai pu apprendre plus que ce que je vous ai rapporté, bien que, comme je vous l'ai dit, j'aie eu avec moi des Indiens qui y ont vécu quinze ou vingt ans.

La mort d'Estéban, le nègre, s'est déroulée de la manière dont le Père, Frère Marc, l'a décrite à Votre Seigneurie ; c'est pourquoi je n'en ai pas parlé ici, excepté que les gens de Cíbola ont envoyé dire à ceux de ce village et de leur voisinage que, si des chrétiens devaient venir, ils ne devraient pas les considérer comme des êtres particuliers mais les tuer, car ils sont mortels, en disant qu'ils l'avaient appris et qu'ils gardaient les os de celui qui était venu[3] ; et que, s'ils n'osaient pas le faire, qu'ils envoient un message à ceux de Cíbola, qui viendraient et le feraient à leur place. Je peux très aisément croire que ceci ait

---

[1] Soit 900 mètres environ.

[2] Le royaume de Marata de la relation de Frère Marc.

[3] Estéban. Ceci est confirmé par la relation d'Alarcón, qui apprit qu'Estéban avait été démembré après sa mort et ses ossements partagés entre les chefs.

effectivement eu lieu, et qu'il y ait eu des communications entre ces villages, à cause de la froideur avec laquelle ils nous ont reçus et des visages revêches qu'on nous a montrés. »

Melchior Díaz dit que les gens rencontrés le long de son chemin n'ont pas d'habitations fixes, excepté dans une vallée à cent cinquante lieues de Culiacán, qui est bien peuplée, avec des maisons à étage, et qu'il y a beaucoup de gens le long de cette route mais qu'ils ne sont bons à rien, si ce n'est à faire des chrétiens, comme si c'était quelque chose de peu d'importance.

Puisse Votre Majesté se rappeler ce qu'elle doit au service de Dieu, et garder à l'esprit les morts et la dépopulation des provinces qui ont eu lieu dans ces Indes. De plus, jusqu'à aujourd'hui, rien de ce que Votre Majesté a ordonné, qui était très saint et bon, n'a été accompli, aucun prêtre envoyé, que ce soit dans ce pays-ci ou dans celui-là[1].

Car j'assure Votre Majesté qu'il n'y a aucune trace de christianisme là où ils[2] ne sont pas arrivés, ni peu ni beaucoup, et que ces pauvres gens sont prêts à recevoir les prêtres et à venir à eux, même quand ils nous[3] fuient comme des daims dans les montagnes. Et j'affirme ceci, car j'en suis un témoin visuel, et je l'ai vu clairement durant ce voyage[4]. J'ai importuné Votre Majesté pour des moines, et de nouveau je ne peux m'empêcher d'en demander davantage, car tant que ce ne sera pas fait, je ne pourrai accomplir la mission qui m'a été confiée[5].

Une fois rentré à Mexico, j'enverrai à Votre Majesté une relation de tout ce qui concerne ces provinces, ce que j'aimerais pouvoir faire dès aujourd'hui, mais je ne le puis, car je suis très faible après une fièvre que j'ai attrapée à Colima, qui m'a affecté très sévèrement, quoiqu'elle n'ait pas duré plus de six jours. Il a plu à Notre Seigneur de me rendre déjà la santé, et j'ai voyagé jusqu'ici, à Jacona, où je me trouve.

Puisse Notre Seigneur protéger la Sainte Personne Impériale de Votre Majesté, et la distinguer en lui octroyant davantage de meilleurs royaumes et de seigneuries, comme nous, vos serviteurs, le désirons[6].

De Jacona, le dix-sept avril mille-cinq-cent-quarante, S. C. C. M.[7], l'humble serviteur de Votre Sainte Majesté, qui s'incline devant votre royal pied et baise vos mains,

D. Antonio de Mendoza.

---

1 A Jacona, d'où écrit Mendoza, ou à Cíbola et ses voisins Totonteac et Marata.

2 Les prêtres.

3 Les Espagnols en armes.

4 Voyage que fit Mendoza à Compostela, pour accompagner les troupes de Coronado devant se lancer à la conquête de Cíbola.

5 C'est à dire pacifier et christianiser la Nouvelle-Espagne et les provinces du Nord.

6 Puisse, en fait, l'expédition de conquête de Coronado être fructueuse.

7 « Sacra Cesárica Católica Majestad », (à sa) Majesté Sacrée, Impériale et Catholique. Ce sigle terminait souvent les lettres officielles.

Rites religieux des Indiens

Ce qui suit se passait dans les provinces de Cíbola, dont on dit aussi que ces nations adorent le soleil et les sources d'eau douce : quant au sacrifice qu'ils faisaient au Soleil, c'est le même que celui de la Floride, levant les mains au lever du soleil, et se frottant le visage et le reste, comme je l'ai déjà dit.

Le sacrifice aux sources se déroule de la manière suivante : ils emmènent de nombreuses plumes de perroquets de diverses couleurs, et ils les fichent en terre tout autour des sources, au bord de l'eau. Ils y jettent aussi de la farine moulue de maïs, avec d'autres poudres jaunes ; les nôtres ne surent pas de quelles semences ou herbes ou autres choses elles étaient constituées. [...]

Ils doivent avoir aussi d'autres cérémonies, que les Espagnols, qui n'étaient que de passage, ne purent voir facilement en peu de temps ; c'est ainsi qu'il semble que, dans les provinces de Cíbola, ils faisaient des signes comme ceux destinés au soleil, car, lorsque arriva dans cette vallée de la Señora un religieux de Saint-François, nommé Frère Marc de Nice, que j'ai bien connu[1], et qu'il entra dans le principal et plus grand des villages, le seigneur de la vallée sortit pour le recevoir, et tendit les mains vers lui, et puis se frotta tout le corps.

Après tout ceci, dans un autre village de la vallée, à six lieues de Cíbola[2], se trouvait le principal oratoire du seigneur et roi de cette terre, qui s'appelait Chicamastle[3], et où il allait offrir ses sacrifices.

Il s'y tenait un temple[4] de pierre et de pisé, dont nous avons déjà fait mention[5] quand nous avons parlé des temples, où se trouvait une statue de pierre, pleine de sang, avec plusieurs cœurs d'animaux autour du cou.

Auprès de la statue se trouvaient aussi de nombreux corps d'hommes morts, secs et vidés de leurs entrailles[6], fixés aux murs ; c'étaient sans doute les seigneurs passés de cette vallée, et ici était leur sépulture.

1 Ceci confirme les relations privilégiées de Frère Marc et Las Casas.

2 Ce pourrait être au lac salé El Carrizo, à une journée de marche de l'actuelle Zuñi, ce qui correspond à l'estimation de six lieues espagnoles, soit trente km. Selon la tradition zuñie, ce lieu constituait le village des morts, lieu d'habitation où se rendaient les esprits quelques jours après qu'ils aient quitté le corps. Ce lac salé est toujours un lieu de culte pour les Zuñis.

3 Voici enfin révélé le nom du seigneur des sept cités de Cíbola !

4 Qui n'a pas laissé de traces archéologiques.

5 Malgré tout le soin apporté à la recherche, il n'a pas été possible de trouver une autre mention précise de ce temple dans l'œuvre de Las Casas. Simplement, au chapitre LIII, « Descripción de las provincias que rodeaban a México », Las Casas mentionne, entre un paragraphe consacré à la Sonora et un autre consacré à Cíbola : « Il y avait de nombreux autres villages, et, dans certains, on trouvait des temples de pierre et de pisé, très hauts, où se tenaient des idoles et où l'on enterrait les chefs ».

6 Ceci est sans doute la première description du culte zuñi des momies.

Après avoir traversé cette grande étendue sauvage, on trouve sept cités, chacune à un court jour de marche d'une autre, et toutes ensemble on les appelle Cíbola. Les maisons sont faites de pierres et de pisé, grossièrement travaillées

Melchior Díaz, rapport à Mendoza

Analyse critique des textes de la découverte de Cíbola

Une exploration supposée de l'Arizona en 1538 : les origines d'un mythe

Introduction

A la fin du XVIIIème siècle, Frère Juan Domingo de Arricivita écrivait[1] : *« En l'année 1538, en janvier, par ordre du seigneur vice-roi, les Pères Fr. Juan de la Asunción et Fr. Pedro Nadal quittèrent Mexico ; en marchant sur 600 lieues en direction du Nord-Ouest, ils atteignirent un fleuve au très grand débit qu'ils e purent traverser ; et le Père Nadal, qui était très intelligent dans les mathématiques, nota que la hauteur du Pôle était de trente-cinq degrés ».*

A l'époque de Frère Juan Domingo, une telle expédition était regardée comme un fait acquis. Depuis, de nombreux auteurs, incluant Adolphe Bandelier[2], William K. Hartmann et Gayle Hartmann[3], Julio César Montané Martí[4], Michel Nallino et William K. Hartmann[5], ont discuté de cette exploration supposée. Certains soutiennent l'existence de cette expédition de 1538 et proposent qu'elle fut la première entrée d'Européens dans l'Arizona. D'autres le contestent. Néanmoins, le nombre conséquent de publications traitant de ce sujet a renforcé la croyance en l'authenticité du voyage de Frère Juan et Frère Pedro.

Cette expédition fut en fait un événement mythique, dont la relation trouve son origine dans une chaîne d'auteurs interprétant de manière erronée les écrits de leurs

---

1 Juan Domingo de Arricivita, prologue de la « Crónica seráfica y apostólica del Colegio de Propaganda de la Fide de Santa Cruz de Querétaro en la Nueva España », Mexico City, Felipe de Zuniga y Ontiveros, 1792.

2 Adolph F. Bandelier, « La découverte du Nouveau-Mexique, par le moine Franciscain Frère Marcos de Nice en 1539 », Revue d'Ethnographie (1886, 1), 31-48; (1886, 2), 117-134; (1886, 3), 193-212.

3 William K. Hartmann et Gayle Harrison Hartmann, « Juan de la Asunción, 1538: First Spanish Explorer of Arizona? », Kiva 37(2) (1972), 93-103.

4 Julio César Montané Martí, « Por los Senderos de la Quimera: El Viaje de Fray Marcos de Niza », Hermosillo, Mexico, Instituto Sonorense de Cultura, 1995, 55-61.

5 Nallino, Michel, and William K. Hartmann. « A Supposed Franciscan Exploration of Arizona in 1538: The Origins of a Myth. » Kiva 68, no. 4, 2003.

prédécesseurs. La clé se trouve dans le voyage de Frère Marc à Cíbola et la façon dont il fut perçu à Mexico.

Les lecteurs modernes pensent que les explorations de Frère Marc ont eu lieu en 1539, parce que sa relation commence avec son départ de Culiacán en cette année-là. Pour les habitants de Mexico, cependant, ce voyage avait réellement commencé à l'automne précédent, en septembre ou octobre 1538, quand il quitta Mexico.

Le 20 novembre 1538 il atteignait Tonalá, où il signait un accusé de réception pour les instructions du vice-roi Antonio de Mendoza. Il voyageait avec Francisco Vázquez de Coronado, fraîchement désigné gouverneur de la Nouvelle-Galice, en compagnie d'au moins un autre frère nommé Onorato, avec des ordres secrets pour explorer le Nord. De nombreuses rumeurs circulaient déjà à propos de cette région, en partie suite aux nouvelles rapportées en 1536 par les survivants naufragés Cabeza de Vaca, le Maure noir Estéban et leurs compagnons, qui avaient traversé les territoires du Nord.

Un autre point important à l'origine de la légende d'une expédition de deux Franciscains en 1538 (différente, et précédant celle de Frère Marc) est l'existence de plusieurs explorations entreprises, séparément ou ensemble, par Coronado et Frère Marc tôt en 1539, avant son départ final pour Cíbola. Ces événements ont été rapportés seulement de manière imparfaite et à distance, par des chroniqueurs tardifs à Mexico. C'est pourquoi il est crucial, pour débrouiller la légende, d'établir avec soin leur chronologie.

Chronologie des événements à et autour de Culiacán

Après que Frère Marc et Coronado aient quitté Mexico à l'automne 1538, ils se dirigèrent vers le Nord et la frontière, et Frère Marc reçut ses instructions à Tonalá le 20 novembre. Le 15 décembre 1538, le nouveau gouverneur (et peut-être Frère Marc) se trouvaient à Compostela, le siège du gouvernement de la Nouvelle-Galice, d'où Coronado écrivit au roi une lettre portant cette date[1]. Le gouverneur y exposait différents problèmes administratifs et évoquait la visite de mines. Il y parlait aussi de ses plans pour améliorer la situation au poste-frontière le plus au Nord, Culiacán : *« Dans la cité de Guadalajara…je traitai de certains sujets d'importance. Comme j'étais sur le point de quitter cette ville pour Compostela, l'officier de la ville de San Miguel dans la province de Culiacán vint me voir pour me dire que les résidents de cette ville étaient sur le point de l'abandonner… Il me supplia, au nom de Votre Majesté, d'y venir sur le champ afin de remédier à la situation. Il m'affirma que si je ne pouvais être rendu avant quarante jours les habitants s'en iraient.*

Dès que je retournerai de Culiacán, où je me rendrai sitôt que j'aurai mis ici les choses en ordre, je reviendrai pour pacifier les Indiens de cette province… ».

Ce qui ressort clairement de cette lettre et des instructions de Frère Marc, c'est qu'il y

[1] Francisco Vázquez de Coronado, Lettre à Charles V, Compostela, 15 décembre 1538. Publication et traduction anglaise par George P. Hammond et Agapito Rey, « Narratives of the Coronado Expedition, 1540-1542 », Albuquerque, University of New Mexico Press, 1940, 35-41.

avait une incitation forte à se rendre rapidement à Culiacán. Cleve Hallenbeck a estimé le nombre de miles entre Compostela et Culiacán entre 305 et 310[1], d'où il déduit que le temps de trajet aurait été de 16 à 20 jours. Si Coronado écrivit cette lettre du 15 décembre juste avant de partir (ce qui semble vraisemblable), alors, lui et Frère Marc ont pu arriver à Culiacán dès la première semaine de janvier 1539. Une fois rendu, le gouverneur, pour pacifier la région, dut combattre le puissant cacique Ayapín, qui menaçait les habitants de San Miguel[2].

Les lettres de Coronado et les rapports de seconde main du vice-roi Mendoza montrent clairement qu'il entreprit avec Frère Marc nombre d'activités pour apprendre ce qui se passait sur la frontière en trouble. Mendoza, en octobre 1539, relate avoir envoyé e Coronado, l'esclave noir Estéban, et quelques Indiens vers le Nord : *« Je les ai envoyés avec Fray Marcos de Niza et un de ses compagnons, religieux de l'ordre de Saint-François, car ce sont des hommes qui ont déjà vécu longtemps dans ces contrées, résistants à la fatigue, qui ont l'expérience des Indes et qui sont de bonnes vie et conscience.*

Je les ai demandés à leur provincial, et ainsi ils s'en allèrent avec Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, jusqu'à la ville de San Miguel de Culiacán, qui est l'ultime réduit des Espagnols dans cette direction, à deux cents lieues de cette cité. Une fois le gouverneur arrivé, il envoya les religieux avec quelques Indiens de ceux que je lui avais donnés, qu'ils éduquèrent sur leurs terres et dirent à leurs gens qu'ils devaient savoir que V. M. avait ordonné qu'on ne les réduise plus en esclavage…

Avec ces Indiens, au bout de vingt jours, revinrent plus de quatre cents hommes, lesquels, ayant rencontré le gouverneur, lui dirent qu'ils venaient de tous les lieux habités, car ils désiraient voir et connaître ceux qui leur faisaient tant de bien, comme de les laisser retourner chez eux, et qu'ils sèmeraient du maïs pour pouvoir manger, car il y avait plusieurs années qu'ils avaient fui dans les montagnes, se cachant comme de fiers sauvages de peur qu'on ne les réduise en esclavage, et qu'ils étaient tout disposés à faire ce qu'on leur ordonnerait.

Le gouverneur les consola avec de bonnes paroles et leur fit donner à manger, et les garda avec lui trois ou quatre jours…

Ces quelques jours passés, il les renvoya dans leurs maisons, leur disant qu'ils n'aient plus peur mais qu'ils restent tranquilles, leur donnant des habits, des patenôtres, des couteaux et autres objets, que je lui avais donnés à cet effet. Les Indiens s'en allèrent très contents et dirent que, chaque fois qu'on viendrait les appeler, eux et de nombreux autres viendraient faire ce qu'on leur commanderait.

Son entrée ainsi préparée, Frère Marc et son compagnon partirent dix ou douze jours plus tard, avec le nègre, quelques esclaves et les Indiens que je leur avais donnés. Et comme j'avais eu semblable connaissance d'une province qui s'appelle Topíra, située au-delà des montagnes, j'avais ordonné au gouverneur qu'il puisse savoir ce qu'il en était, tenant ceci pour une chose capitale, il [Coronado] décida de s'y rendre en personne pour la voir, ayant donné des ordres au dit religieux pour que, de ce lieu de la montagne [Topíra], il [Fray

[1] Cleve Hallenbeck, « The Journey of Fray Marcos de Niza », 46.

[2] Antonio de Herrera y Tordesillos, « Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Océano », (1610-1615). Réimpression, Mexico, Editorial Guarania, 1944, VII:90.

Marcos] prenne la direction d'une ville appelée de Los Corazones, à cent vingt lieues de Culiacán, pour le rejoindre ».

De cette lettre nous concluons que, Coronado étant arrivé à Culiacán au début janvier 1539, les émissaires Indiens qui sont revenu après vingt jours ont dû alors arriver à Culiacán entre les derniers jours de janvier et la mi-février 1539. Comme Frère Marc passa ensuite trois ou quatre jours avec ces Indiens et attendit encore dix ou douze jours avant de partir, il n'a pas pu quitter Culiacán pour Cíbola avant la fin de février ou le début de mars.

Alors qu'il avait des ordres pour chercher Cíbola, lui et le gouverneur voulaient aussi reconnaître la région de Topíra, que l'on pense être l'actuelle Topía, dans le Durango. Topíra, dans les montagnes au Nord-Est de Culiacán, avait la réputation d'être riche en métaux précieux, et ces rumeurs, quoique exagérées, avaient sans doute un fonds, puisque cette région a une histoire minière. La conclusion de la lettre de Mendoza suggère que Coronado avait prévu d'aller à Topíra, puis de rejoindre Frère Marc à Los Corazones, près de la moderne Urés, Sonora, ville dont l'existence avait été rapportée par Cabeza de Vaca en 1536. Ce rendez-vous n'eut jamais lieu.

Coronado rapporte lui-même quelques-uns de ces événements dans une lettre à l'empereur qu'il écrivit en juillet 1539[1] : *« A mon arrivée [à Culiacán], les colons se calmèrent de nouveau. De plus, je leur distribuai quelques encomiendas. Après avoir fait ceci, je courus la province pour apporter une fin à ces affrontements sanglants. Petit à petit, je réussis à pacifier les indigènes, je leur expliquai qu'ils étaient vos vassaux et leur promis le pardon en votre nom.*

J'emmenais avec moi dans cette province de Culiacán un frère de l'ordre de Saint-François, nommé Fray Marcos de Niza. Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne m'avait recommandé que je l'emmène dans les terres, pour explorer, par terre, la côte de cette Nouvelle-Espagne et pour avoir connaissance de ces terres et de ces peuples qui sont encore inconnus. Pour qu'il voyage avec une plus grande sécurité, j'envoyai quelques Indiens des villes de Petatlán et Del Cuchillo, environ soixante lieues au-delà de Culiacán. Je leur demandai d'enrôler quelques Indiens de ce pays et de leur dire de ne pas avoir peur. A leur vue, et comme les messagers qui les appelaient étaient libres, ce qui ne les étonna pas qu'un peu, plus de quatre-vingts hommes vinrent à moi.

Après avoir pris soin de leur expliquer votre volonté royale, je les chargeai d'accompagner Fray Marcos et Estéban, un Noir, à l'intérieur de la terre ».

Petatlán était un campement d'Indiens, au Nord de Culiacán, qui avaient été victimes de nombreuses chasses aux esclaves de la part des Espagnols, avant que Vázquez de Coronado ne restaure le calme, et ce devait être l'une des premières haltes de Frère Marc. Onorato y tomba malade, et abandonna le voyage, qui fut achevé par Frère Marc seul. Mais à Mexico, pour ce qu'on en savait, deux frères franciscains étaient partis pour le

---

1 Francisco Vázquez de Coronado, Lettre à Charles V, Compostela, 15 juillet 1539. Publication et traduction anglaise par Hammond et Rey, Narratives, 45-49.

Nord.

Dans la lettre que nous venons de citer, Coronado ne mentionna aucune référence à une tentative d'atteindre Topíra, sans doute parce que ce fut un échec. Dans une autre missive, proche dans le temps du voyage à Topíra, le gouverneur révéla que cette tentative n'était pas intervenue avant le départ de Frère Marc pour Cíbola. En fait il dut la repousser jusqu'en avril, probablement à cause des activités de pacification auxquelles il s'employait. Dans une lettre du 8 mars il disait : *« Avec l'aide de Dieu notre seigneur, je quitterai cette terre de San Miguel de Culiacán pour Topíra le 10 avril ».*

En résumé, en dépit des incertitudes, il est important de brosser les grands traits : Coronado, Fray Marcos de Niza, et au moins un autre frère quittèrent Mexico en 1538 et arrivèrent à Culiacán. Après l'envoi d'émissaires dans les environs et leur retour, Frère Marc partit vers le Nord-Ouest pour son but ultime, d'où il rapporta par la suite l'existence des villages prospères de la Sonora, et des maisons à plusieurs étages de Cíbola, tandis que le gouverneur faisait des recherches vers le Nord-Est, dans les montagnes de Topíra, n'y trouvant rien digne d'intérêt. Comme nous le montrerons, ces faits sont identiques à ceux des premières versions de l'exploration supposée par deux Franciscains autres que Frère Marc et Frère Onorato.

Le problème de la date du départ de Frère Marc et l'exploration de Topíra

Les événements qui précèdent sont conformes à la légende ultérieure d'une exploration en 1538 vers le Nord par deux frères, les supposés Frère Juan de la Asunción et Frère Pedro Nadal. Quelque peu secondaires par rapport à ce point, mais très liés, il y a plusieurs problèmes à propos des déplacements de Frère Marc autour de Culiacán, et de la date réelle de son départ pour Cíbola.

Une interprétation traditionnelle est que Frère Marc passa son temps à Culiacán à se faire des amis des Indiens qui étaient venus de Petatlán, puis partit avec eux pour le Nord le 7 mars 1539. Ceci est conforme au « calendrier souple » mentionné plus haut : Coronado et Frère Marc arrivèrent à Culiacán à la mi-janvier, apprécièrent la situation pendant une semaine, envoyèrent des émissaires à Petatlán (qui revinrent vingt jours plus tard, vers la mi-février), puis passèrent trois ou quatre jours avec les Indiens, et les renvoyèrent dans leurs villages ; finalement, Frère Marc partit dix ou douze jours plus tard pour l'inconnu, avec quelques-uns d'entre eux, le 7 mars 1539. Cette date de départ de Culiacán est explicitement donnée dans les premières lignes de sa relation : *« Je partis de la ville de San Miguel de la province de Culiacán, le vendredi sept du mois de mars de mille cinq cent trente-neuf, emmenant pour compagnon le père Frère Onorato et emmenant avec moi Estéban de Dorantes , nègre, et certains Indiens, parmi ceux que le dit Seigneur Vice-Roi libéra et acheta à cet effet, lesquels me remit Francisco Vázquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, avec une grande quantité d'autres Indiens de Petatlán, et du village qu'on appelle del Cuchillo, qui seraient à cinquante lieues de la dite ville. Lesquels sont venus dans la vallée de Culiacán en montrant une grande joie, car les Indiens libérés, que le*

dit Gouverneur avait envoyés en avant, leur avaient certifié qu'on ne les ferait plus esclaves, qu'on ne leur ferait plus la guerre ni aucun mauvais traitement, en leur disant qu'ainsi le veut et l'ordonne S. M.

Ainsi, avec cette compagnie que je dis, je pris mon chemin pour rejoindre le village de Petatlán, trouvant sur ma route de nombreux dons et présents de nourriture, de roses et d'autres choses de cette qualité… »

Cette interprétation apparemment sans faille est mise en doute, cependant, par plusieurs documents. Le premier est la lettre de Coronado, datée du 8 mars 1539 de Culiacán, un jour donc après le supposé départ de Frère Marc pour le Nord. Non seulement cette lettre ne donne-t-elle aucune indication de son récent départ, mais, au contraire, elle le situe un mois plus tôt, au 7 février ; s'y ajoute la nouvelle que le gouverneur a, entre-temps, reçu une lettre de Frère Marc, ce qui confirme qu'il est en chemin depuis plus d'un jour : *« Frère Marc s'est enfoncé plus profondément dans cette terre, et avec lui Estéban, le sept du mois passé de février. Quand je les ai quittés, je les ai laissés en compagnie de plus de cent Indiens de Petatlán, et le chef avec qui ils étaient venus tenait le Père par la main, lui faisant toutes les meilleures manières possibles. On ne pourrait demander de mieux dépeindre son départ que ce qui a été fait dans toutes les relations que j'ai écrites de Compostela et de San Miguel : je les ai écrites du mieux que j'ai pu, et encore qu'elles soient la dixième partie, c'est une grande chose.*

Avec cette lettre, j'envoie à Votre Seigneurie une lettre que j'ai reçue du dit Père. Tous les Indiens me disent qu'ils l'adorent, et je crois qu'ainsi il pourrait parcourir deux mille lieues. Il dit que s'il trouve un bon pays, il m'écrira : je ne manquerai pas de le faire savoir à Votre Seigneurie. J'ai espoir en Dieu, que d'un côté ou de l'autre nous trouvions quelque bonne chose ».

Une interprétation habituelle est que les dates dans cette lettre (7 février et 8 mars) sont simplement fausses, puisqu'elles sont en désaccord avec le propre rapport certifié de Frère Marc ; ou que des erreurs de copie aient été faites à l'époque de sa publication en italien par Giovan Battista Ramusio en 1556. Le livre de Ramusio est connu pour contenir d'autres erreurs de traduction, comme la comparaison avec les originaux espagnols peut le révéler.

L'historien Lansing Bloom[1], cependant, a suggéré une interprétation différente. Il conclut que la date du 7 février était correcte, ce qui faisait que Frère Marc aurait donc disposé d'un mois supplémentaire pour son voyage à Cíbola, ce qui ruinait les affirmations par d'autres historiens que le frère n'avait pas eu assez de temps pour voyager aussi loin qu'il l'avait dit.

Je mets en avant une troisième interprétation, dans laquelle Frère Marc partit effectivement de Culiacán le 7 février, non pas pour son voyage de Cíbola, mais pour une incursion vers Topíra. En support de ce possible voyage, on trouve le résumé en italien d'une lettre perdue de Coronado à un secrétaire du vice-roi Mendoza, datée du 8 mars : *« Cette lettre dit comment Frère Marc de Nice arriva à la province de Tropera, où il trouva tous les Indiens*

1 Lansing B. Bloom, « Who Discovered New Mexico? », New Mexico Historical Review XV, 1940, 101-132; « Was Fray Marcos a liar? », New Mexico Historical Review XVI, 1941, 244-246.

réfugiés dans les montagnes, par peur des chrétiens, et que, par son amour, tous descendirent pour le rencontrer en sécurité et dans une grande allégresse... »

Dans cette interprétation, le « calendrier sans marge » est favorisé, Frère Marc arrivant à Culiacán au tout début janvier, recevant les émissaires indiens un peu moins de 3 semaines plus tard, passant 3 à 4 jours avec eux, puis partant, 10 jours plus tard, pour une incursion à Topíra le 7 février. Le temps nécessaire lui est juste compté. Il est cependant possible qu'il ne se soit pas trouvé avec Coronado à Compostela le 15 décembre 1538 ; en effet, sa présence en ce lieu à cette date est seulement supposée, non pas prouvée. Frère Marc et le gouverneur avaient après tout des buts et des activités différents : Coronado prenait ses fonctions de gouverneur à Compostela puis devait aller pacifier la région de San Miguel de Culiacán ; Frère Marc, quant à lui, devait instruire les Indiens et préparer son voyage vers le Nord. Il n'avait donc aucune raison évidente de rester à Compostela, et il a pu précéder le gouverneur à Culiacán, plutôt que de l'attendre.

En partant directement de Tonalá le 20 novembre, sans s'arrêter à Compostela pour plus longtemps qu'un court repos, il aurait pu arriver à Culiacán dès la mi-décembre, et avoir donc largement le temps d'envoyer des Indiens vers le Nord, d'attendre 20 jours leur retour, de consacrer 3 à 4 jours supplémentaires à les instruire, puis de les renvoyer chez eux, de préparer son départ pendant une dizaine de jours pour partir finalement lui-même le 7 février.

Nous ne pouvons pas accorder un grand crédit aux rapports d'or, d'argent et de joyaux à Topíra, car Ramusio, ou ses éditeurs, Marica et Milanesi, sont connus pour avoir ajouté de tels passages dans la traduction d'autres documents espagnols (en particulier la relation de Cíbola de Frère Marc !), dans le but de les rendre plus attractifs pour les lecteurs européens. Il n'y a cependant aucune raison de penser que Ramusio ait fabriqué de toutes pièces une référence à un voyage à Topíra.

Les résultats des expéditions à Topíra de Frère Marc et de Coronado nous sont connus par la lettre de 1539 de Mendoza. Malheureusement, son emploi constant de pronoms au lieu de noms rend sa compréhension difficile : *« Il[Coronado] s'est rendu dans cette province [Topíra], et la trouva, comme j'ai écrit dans mes autres lettres, en état de grande famine et la montagne était si âpre qu'il ne put trouver aucun chemin pour aller plus loin et fut forcé de retourner à San Miguel ; et ainsi notre Seigneur Dieu a choisi un pauvre frère déchaux, parmi tous ceux qui, par la vigueur de la force humaine ont voulu tenter cette entreprise, en permettant [à Fray Marcos] d'avancer comme en interdisant [à Coronado] de trouver le chemin.*

Et ainsi il [Fray Marcos] commença à s'enfoncer dans cette terre, dans laquelle il fut très bien reçu, son entrée ayant été si bien préparée. »

Heureusement, la relation de Castañeda[1], qui prit part à l'expédition de conquête de

[1] Pedro Castañeda de Najera, « Relación de la jornada de Cíbola... », Richard et Shirley Flint, « Documents of the Coronado

Cíbola de 1540, clarifie le sens de la lettre de Mendoza. Le chroniqueur confirme que Coronado a bien exploré Topíra après le départ de Frère Marc pour Cíbola : « *Après que Francisco Vázquez de Coronado ait envoyé Fray Marcos de Niza et sa compagnie à la recherche déjà dite [de Cíbola], restant lui-même à Culiacán, il s'occupa d'affaires qui avaient trait à son gouvernement. Il eut notice d'une province qui s'étendait au-delà de la terre de Culiacán, au Nord, qu'on appelait Topíra, et il partit pour aller la découvrir avec quelques conquistadores et des gens de ses amis.*

Mais sa venue eut peu d'effet, parce qu'ils avaient à traverser les cordillères et ce leur fut très difficile, et ils n'en avaient pas été informés, ni ne virent de bonne terre. Et ainsi il fit demi-tour, et sur son retour, il rencontra les frères[1] *qui étaient partis, et ils lui dirent tant des grandeurs qu'avaient découvertes Estéban le nègre, et ce qu'ils avaient entendu des indiens, et des informations sur la Mer du Sud et sur les îles dont ils avaient entendu parler et des autres richesses, que le gouverneur, sans plus attendre, retourna à la cité de Mexico, emmenant avec lui Fray Marcos pour donner notice de tout ceci au vice-roi* ».

Parce que la lettre du 8 mars du gouverneur implique que Frère Marc avait été sur la route depuis un mois et avait envoyé des lettres en arrière, et parce que la lettre de Mendoza de 1539 suggère que la route prévue était de Topíra à Los Corazones, on peut déduire que Frère Marc alla à Topíra, envoya un rapport, et reprit directement sa marche en direction du Nord. Dans cette interprétation, toutes les dates mentionnées dans la lettre de Coronado du 8 mars sont exactes, tandis que la date du 7 mars qu'on trouve dans la relation de Frère Marc est fausse. Cette interprétation veut aussi que Frère Marc ait atteint Petatlán en venant de Topíra, et ait fait plus tard un compte-rendu erroné du début de son voyage, affirmant qu'il atteignit Petatlán en venant de Culiacán, sans mentionner Topíra ; ceci expliquerait pourquoi le frère ne donna pas beaucoup de détails de la route entre Culiacán et Petatlán, ce qui lui a été reproché par certains historiens[2].

Le voyage de Frère Marc, de Mexico à Petatlán

On ne peut pas soupçonner une erreur de copie dans la relation de Frère Marc. Trois exemplaires de ce manuscrit sont disponibles, à Séville et à Vienne. On peut supposer que cette relation a été volontairement censurée ou altérée, cette censure ayant été faite d'une part pour éviter de mentionner l'échec de Topíra, d'autre part pour faire apparaître la route du Nord plus courte et plus attractive qu'elle n'était en réalité. Ceci a pu être fait pour promouvoir l'expédition de conquête de Vázquez de Coronado, qui fut organisée quelques semaines après que le rapport de Frère Marc ait été certifié et enregistré, et pour encourager davantage de conquistadores à investir leur vie et leur argent dans cette conquête.

Ceci est bien en accord avec l'impression que d'autres parties du rapport ont, elles

Expedition, 1539-1542 », 440.

[1] Pedro de Castañeda pensait faussement qu'il y avait 2 Franciscains qui accompagnaient Frère Marc dans son voyage : Frère Daniel et Frère Antonio de Santa Maria.

[2] L'explication usuelle, cependant, est que cette route était déjà bien connue des Espagnols, depuis l'époque des chasses aux esclaves par Nuño de Gusmán.

aussi, été censurées, pour la même raison. Parmi les exemples de cette censure, on pourrait inclure la vague indication de Frère Marc qu'il a visité la côte et sa confirmation que, vers 35°, elle tourne à l'Ouest, ainsi que l'absence de discussion sur la présence de métal à Cíbola. N'oublions pas enfin que Cortés, Hernando de Soto et Pedro de Alvarado disputaient à Mendoza le droit à la conquête du Nord ! Il ne fallait pas non plus donner d'informations trop précises à des concurrents : les véritables indications géographiques ont sans doute été mises dans le second document, perdu, le même que celui qui mentionne les noms des trente-quatre îles au large de Vacapa.

Ces inconsistances quant à la date du départ de Frère Marc ouvrent donc la voie à des interprétations différentes. Indépendamment de ces problèmes, le point important est qu'aucun de ces rapports ne donne la plus petite indication d'une entrée de frères précédant Frère Marc et Frère Onorato. Les versions ultérieures d'une telle entreprise furent bâties exclusivement sur le fait que Frère Marc et Coronado partirent à l'automne 1538 de Mexico pour Culiacán, d'où Frère Marc partit plus tard pour Cíbola. Avant son départ final pour Cíbola, Frère Marc a probablement fait une expédition dans la montagne, vers Topíra, expédition qui fut plus tard répétée par le gouverneur. Nous allons maintenant voir comment ces expéditions ont amené des auteurs à fabriquer et développer le mythe d'un voyage antérieur fait par deux frères.



Illustration 22: Carte du voyage de Frère Marc, de Mexico à Petatlán.

Les origines de l'histoire d'Olmedo - Asunción

Le fait que la dramatique relation ait précipité une expédition quasi militaire en 1540, sous la conduite de Coronado, est bien connu. Frère Marc y participa en tant que guide, et retourna à Mexico après la bataille de Hawikuh entre la force expéditionnaire et les guerriers de Cíbola – Zuñi.

Après son retour de Cíbola à la fin de 1540, la réputation de Frère Marc s'effondra car il n'y avait pas de cité de l'or, et il disparut presque totalement de la vie publique. L'Église catholique et les Franciscains eux-mêmes n'allaient rien écrire sur Frère Marc pendant de nombreuses années. Ce n'est pas avant 1620 qu'un biographe, Diego de Córdova de Salinas, publia une œuvre complète, en particulier sur sa vie au Pérou[1].

Entre-temps, en 1540, Fray Toribio de Benavente, surnommé Motolinía, avait publié dans son « Historia de los Indios de la Nueva España », un compte-rendu embrouillé du voyage de Frère Marc. Le texte de Motolinía n'est rien d'autre qu'un résumé de la relation de Fray Marcos, bien qu'il n'y mentionne jamais son nom, ni Estéban, ni ne donne beaucoup de détails : *« Cette même année [1538], ce même provincial, Frère Antonio de Ciudad-Rodrigo, envoya deux frères par la côte de la Mer du Sud, jusqu'au Nord par Jalisco et par la Nouvelle-Galice, avec un capitaine qui allait à la découverte. Et, alors qu'ils passaient la terre qui, sur cette côte était déjà découverte et connue, ils rencontrèrent deux chemins bien ouverts.*

Le capitaine s'en fut par celui à main droite, qui s'inclinait vers l'intérieur, et donna en peu de journées dans des terres si âpres qu'il ne put les traverser et fut forcé de s'en revenir par le même chemin qu'il avait déjà pris.

Des deux frères, l'un tomba malade et l'autre, avec deux interprètes, prit le chemin à main gauche, qui longeait la côte, et allait toujours bien ouvert ; à peu de journées de distance il donna dans une terre peuplée de gens pauvres, lesquels vinrent à sa rencontre en l'appelant messager du ciel, et comme tel ils le touchaient tous et baisaient son habit[2] ».

Ceci est clairement un compte-rendu abrégé des expéditions de Coronado, Frère Marc et Frère Onorato, sans leurs noms. Nous pouvons identifier le « messager du ciel » à Frère Marc, qui mentionne dans sa relation : *« Ils me firent de nombreux présents, et me donnèrent de nombreuses provisions et ils essayaient de toucher ma robe, et ils m'appelaient Sayota, qui veut dire en leur langue homme du ciel ».*

Le frère qui tomba malade est Frère Onorato comme Frère Marc le relate : *« En ce village de Petatlán, je restai trois jours, parce que mon compagnon Frère Onorato souffrit de maladie, et je convins de le laisser là ».*

Et Francisco Vázquez de Coronado est l'infortuné capitaine qui, à Topíra, prit le chemin de droite, vers l'est, à travers l'âpre Sierra Madre qu'il ne put pas traverser, ce qui est rapporté par Mendoza, comme nous l'avons vu plus haut.

Motolinía data le début de l'expédition en 1538, car c'était réellement la date à

1 Diego de Córdova de Salinas, « Crónica de la religiosissima provincia de los doce apostolos del Perú » (1620). Réimpression, Washington DC : Academy of American Franciscan History, 1957. 57-68 et 139-143.

2 Toribio Benavente, « Historia de los Indios de la Nueva España », circa 1540. Réimpression, Mexico, Editorial Salvador Chávez Hayhoe, 1945, III:48-50.

laquelle le trio avait quitté Mexico pour Culiacán. Comme les deux frères et le gouverneur étaient partis ensemble, Motolinía rapporta par erreur qu'ils avaient aussi voyagé ensemble jusqu'à Topíra.

En 1596, un autre Franciscain, Fray Gerónimo de Mendieta, rendit compte lui aussi de la première exploration vers le Nord, dans son « Historia Eclesiástica Indiana ». Mendieta, héritier spirituel de Motolinía, en fit un rapport qui est presque identique mot pour mot à celui de Motolinía[1].

A la fin de ce rapport, cependant, Mendieta ajouta cette conclusion surprenante : *« Le provincial de cette province du Saint-Evangile était alors Fray Marcos de Niza, naturel de la même cité de Nice, dans le duché de Savoie, homme docte et religieux, lequel, pour s'assurer de ce que ce frère avait publié, voulut cesser là tout travail et partir immédiatement, avant que d'autres se déterminent, et il alla avec la plus grande diligence qu'il pût. Et, trouvant véridique la relation et les signalements qu'avait donnés l'autre frère pour les endroits où il était allé, il fit demi-tour pour Mexico et confirma ce que l'autre frère avait dit[2] ».*

Comme nous l'avons mis en lumière, il n'y a pas la plus légère indication dans les témoignages directs de Coronado et Frère Marc qu'une telle incursion vers le Nord ait pu avoir lieu avant leur arrivée à Culiacán. De plus, ni Frère Marc, ni les chroniqueurs de l'expédition de 1540, qui parlèrent avec les Indiens du Nord de la Sonora, du Sud-Est de l'Arizona et de Zuñi, n'ont rapporté de comptes-rendus de telles explorations antérieures, mais ont au contraire indiqué que Frère Marc a été le premier découvreur des lieux tout au long de la route pour Cíbola.

Apparemment Mendieta, et d'autres de sa génération, ont mal interprété Motolinía, ce qui a donné naissance à l'idée que le capitaine et les deux frères rapportés par Fray Toribio représentaient une expédition différente, avant celle de Fray Marcos. Ceci est la genèse du mythe qui prétend que Fray Marcos reçut ses informations initiales d'une autre expédition franciscaine vers le Nord. A partir de ce moment-là, une succession d'auteurs ont répété et amplifié le mythe.

Mendieta avait chargé Frère Juan de Torquemada de publier son œuvre ; mais ce dernier la publia sous son nom, en 1615, sous le titre « Monarquía Indiana », en recopiant des passages intégraux de l'œuvre de Mendieta, ou en paraphrasant d'autres passages. On y retrouve le même contenu que chez Mendieta[3], le texte de Torquemada étant quasi identique.

Un autre apport à cette légende fut fait en 1653, lorsque Frère Antonio Tello, suivant les traces de Mendieta et Torquemada, écrivit sa « Crónica Miscelánea de la Sancta Provincia de Xalisco » et ajouta le nom d'un frère apocryphe qui aurait précédé Frère Marc. Il rapporta que son nom était Frère Juan de Olmedo. Les phrases de Tello

---

1 Gerónimo de Mendieta, « Historia Eclesiástica Indiana », 1596. Publiée et éditée par Joaquín García Icazbalceta, Mexico, Antigua Librería, 1870 ; plusieurs réimpressions (Mexico, Editorial Porrua...); lib. IV, cap. VIII.

2 Mendieta, « Historia... », lib. IV, cap. VIII.

3 Juan de Torquemada, « Los Veinte y un libros Rituales y Monarquía Indiana, con el origen y guerras, de los Indios Occidentales, de sus poblaciones, descubrimiento, conquista », Séville, 1615. Réimpression et édition par Miguel León Portilla, Mexico, Editorial Porrua, 1969, 499-500.

résonnent comme l'écho de la littérature précédente, mais l'histoire qu'il nous rapporte est confuse : *« Avant ceci, par quelque notice confuse, de grandes flottes étaient sorties par mer et plusieurs armées par terre pour la découvrir, mais Dieu ne permit qu'à un frère de Saint-François, rompu et raccommodé, de les découvrir avant tout autre, lequel, ayant souffert de très grands travaux, de faim et de désespoir sur un chemin aussi long, retourna à Mexico et rendit compte à son prélat, qui était le père Fray Marcos de Niza, commissaire général qui avait été aux Indes, homme docte et très religieux, qui était alors le provincial de la Province du Saint-Evangile, et il en donna de même notice au vice*roi don Antonio de Mendoza.*

Quelques auteurs divergent sur les noms de ces religieux ; Francisco López Gómara, première partie, folio 28 et suivants, dit que l'un se nommait Fray Juan de Olmedo et que ces deux religieux étaient partis pour la province de Jalisco avec la bénédiction de leur prélat, le père Fray Antonio de Ciudad-Rodrigo, pour laquelle ils étaient depuis longtemps destinés. Une fois arrivés, ils y restèrent quelque temps car ils étaient malades, puis ils arrivèrent à Culiacán, où le père Fray Pablo resta quelques jours.

Et le père Fray Juan de Olmedo continua jusqu'aux provinces de Sinaloa, jusqu'à la province de Sonora, des Ymirs et des Yaquis et dans tous les endroits dont il avait eu connaissance, d'où il retourna pour rendre compte à ses supérieurs, et sur le chemin du retour il rencontra son compagnon qui était déjà en Sinaloa à sa recherche. Il retourna à Mexico et donna notice, comme ça a déjà été dit.

Le béni père Fray Marcos de Niza, pour certifier ce que ce religieux avait raconté, détermina d'aller voir par lui-même, et il entreprit ce voyage à pied, déchaux, étant déjà bien âgé, avec le zèle du sauvetage des âmes, et bien que les religieux le lui déconseillaient, il ne renonça pas à son voyage, comme le dit Herrera, Décade 6, livre 1, chapitre 1, page 201, emmenant avec lui le père Fray Juan de Olmedo, qui était de la province de Jalisco, et même Torquemada dit qu'il le prit pour guide, ce ne fut pas seulement pour cela, sinon pour ne pas faire de tort à la Sainte Province de Jalisco, dont le père Fray Juan de Olmedo était le fils[1] ».

Frère Antonio Tello est très précis dans ses citations et, au premier abord, il semble mentionner d'excellentes sources pour ce qu'il rapporte. Malheureusement, Carmen Aguirre et Leandro Tormo ont vérifié toutes les éditions de López de Gómara qui étaient disponibles à l'époque de Frère Antonio, et ils ont constaté que le folio 28 de la première partie ne correspond pas à la description de Tello, dans aucune édition ; et López de Gómara ne mentionne pas le nom de Frère Juan de Olmedo[2]. Il se contente de dire : *« Fray Marcos de Niza et d'autres frères franciscains entrèrent par la terre de Culiacán l'année 38[3] ».*

De plus, le chapitre de l'œuvre d'Herrera que cite Tello ne concerne ni la Nouvelle-Espagne, ni la Nouvelle-Galice, mais le Venezuela ! Herrera a bien écrit au sujet de Frère Marc et de Coronado, dans la décade VII, livre I, chapitres VII et VIII, mais il n'y mentionne aucune expédition qui aurait précédé celle de Frère Marc à Cíbola, et il n'y donne pas le nom de Frère Juan de Olmedo. Enfin, Torquemada n'a jamais écrit que

1 Antonio Tello, « Crónica Miscelánea de la Sancta Provincia de Xalisco », 1653. Réimpression, Guadalajara, Gobierno del Estado de Jalisco, Universidad de Guadalajara, 1968, lib. II, vol. II, 98-99.

2 Carmen Aguirre et Leandro Tormo, « Algunas características de los Franciscanos en Nuevo México durante el primer siglo (1535-1635) », Archivo Ibero-Americano, secunda época, 46(1986):729.

3 Francisco López de Gómara, « Historia General de las Indias. Hispania Victrix. », 1551. Réimpression, 2 vols. Barcelona, Obras Maestras, 1965, I:360.

Frère Marc ait pris Frère Juan de Olmedo comme guide. Tout se passe comme si Frère Antonio de Tello avait inventé ses sources… ou, au moins, comme s'il avait cité de seconde main des sources mentionnées chez d'autres auteurs, sans les vérifier.

En 1729, le capitaine Matheo Mange avait déjà répété cette histoire erronée, mais avait introduit le nom de Frère Juan de la Asunción, à la place de Juan de Olmedo ; il y avait aussi ajouté de la confusion, remplaçant le capitaine qui accompagnait les frères par huit mineurs et affirmant que le premier voyage de Frère Marc à Cíbola avait eu lieu en 1544, soit deux ans après la fin de l'expédition de conquête par Coronado[1] !

Environ un siècle après Frère Antonio, Matías Mota Padilla compléta une histoire semblable, en 1742. Il avait utilisé la Crónica Miscelánea comme source, mais il disait aussi avoir examiné des documents écrits par Pedro de Tovar, un des capitaines de Coronado lors de l'expédition de conquête. Ces derniers documents, que Mota Padilla affirmait avoir trouvé à Culiacán, sont considérés aujourd'hui comme perdus. La relation de Mota Padilla contient ce qui suit : *« Ciudad-Rodrigo avait envoyé des prêtres depuis Jalisco pour découvrir ces terres, et ils en étaient revenus avec un rapport. Ces prêtres avaient longé la côte de la Mer du Sud, et ses environs en direction du Nord, et quand ils eurent dévié vers la gauche de plus de 200 lieues, de nombreux Indiens vinrent à leur rencontre, desquels ils apprirent qu'au-delà la terre était habitée de gens qui portent des vêtements et qui ont des maisons de plusieurs étages, et qu'il y avait d'autres tribus sur les rives d'un fleuve abondant, et qu'il y avait des vaches et d'autres animaux.*

Ce rapport fut fait par un des prêtres nommé Fray Juan de Olmeda à Fray Antonio de Ciudad-Rodrigo, qui, par la même personne, le fit porter à Fray Marcos de Niza, le commissaire général, qui était d'une telle disposition d'esprit qu'il partit sur le champ, à pied, déchaux, emmenant avec lui le dit Fray Olmeda. Ayant reconnu les provinces de Marata, Acux et Tonteaca, et obtenu des nouvelles de la province de Tzibola, il préféra retourner à Mexico et donna un rapport détaillé au vice-roi[2] ».

Une fois de plus, le compte-rendu d'un voyage attribué à Frère Juan de Olmeda n'est en réalité rien d'autre que le résumé des premières informations obtenues par Frère Marc quand il suivait la côte vers le Nord et qu'il reçut les premières nouvelles des maisons à plusieurs étages de Cíbola. Et le récit du second voyage attribué à Frère Marc et Frère Juan n'est qu'une version abrégée de ce que Frère Marc, seul, apprit à propos de Cíbola et de ses environs, Marata, Acus et Totonteac, au fur et à mesure de sa progression vers le Nord. Comme on l'a mis en évidence plus tôt, au début de ce voyage Frère Marc avait un compagnon, Frère Onorato et non pas Frère Juan de Olmedo / Olmeda.

L'étape finale dans l'élaboration du mythe eut lieu en 1792, quand Juan de Arricivita reformula les matériaux de Mange et Torquemada et donna un nom au compagnon de Fray Juan de la Asunción : Fray Pedro Nadal.

[1] Matheo Mange, « Luz de Tierra Incógnita en la América Septentrional y Diario de las Exploraciones en Sonora », 1729. Réimpression, Mexico, Archivo General de la Nación, 1926, 88-89.

[2] Matías Angel de la Mota Padilla, « Historia del Reino de la Nueva Galicia en América Septentrional », 1742. Réimpression, Guadalajara, Instituto Nacional de Antropología y Historia, 1973.

Comment le mythe a-t-il pu prendre corps ?

Le résumé de la séquence des diverses relations suggère comment l'idée d'une entrée de frères, précédant celle de Frère Marc, put naître. Les descriptions qui ont bâti le rapport du prétendu voyage d'Olmedo / Asunción concordent avec celles du début et du milieu du voyage de Fray Marcos, quand il était accueilli par les villageois dans la Sonora et qu'il y récoltait les relations détaillées du mode de vie à Cíbola. Mais aucun des compte-rendus ultérieurs du voyage fantaisiste d'Olmedo / Asunción ne donne d'information sur ce que Frère Marc apprit lorsqu'il s'enfonça plus au Nord. On n'y trouve, par exemple, aucune mention de la mort d'Estéban ni du fait que la cité de Cíbola ait été vue directement.

Comment des informations sur les premières parties du voyage de Frère Marc ont-elles pu être reçues à Mexico indépendamment de sa relation et donner ainsi naissance à la notion d'un voyage antérieur ? La réponse est que Frère Marc, tout au long de sa route vers le Nord, envoya très certainement des messagers en arrière, vers la Nouvelle-Espagne. Lansing Bloom a suggéré ceci dès 1940, et a fait remarquer que cette hypothèse résolvait de nombreux problèmes à propos des rumeurs concernant Frère Marc, qui ont commencé à circuler dans l'été 1539.

Mais Carl Sauer[1] et Cleve Hallenbeck ont nié avec véhémence que Frère Marc ait envoyé des messagers en arrière, alors même que Mendoza lui en avait donné l'instruction. Hallenbeck et Sauer n'ont apporté aucune justification pour ce refus, et cette attitude a bloqué tout progrès dans la compréhension globale de ce cas.

Non seulement Frère Marc reçut les instructions du vice-roi d'envoyer de tels messages, mais, de plus, Coronado se référa dans ses lettres à des messages effectivement reçus de Frère Marc. On peut penser que, si de tels messages avaient été reçus à Culiacán ou Compostela par le gouverneur à fin mai ou en juin, décrivant le bon accueil de Frère Marc par les villageois et ses premières nouvelles d'une grande cité, vers le Nord, avec des maisons à plusieurs étages, Coronado les aurait envoyés sur le champ à Mexico. Effectivement, le gouverneur mentionna le 15 juillet[2] les rapports de Frère Marc sur la grandeur des terres, et pas plus tard que le 26 juillet, Cortés, près de Mexico, félicitait le vice-roi à propos de Frère Marc qui avait trouvé une bonne terre[3]. Ainsi, en juillet 1539, une première vague d'informations parvint-elle à Mexico, avec les nouvelles de Frère Marc sur de bonnes terres au Nord et l'échec de Coronado à Topíra. Puis, à la fin août, une seconde vague arriva-t-elle avec Frère Marc lui-même, incluant le récit de sa vision de Cíbola et la mort d'Estéban.

---

1 Carl Ortwin Sauer, « The Road to Cíbola ». Ibero-Americana, 3, Berkeley, University of California Press, 1932, 1-58; « The Discovery of New Mexico Reconsidered », New Mexico Historical Review 12, 1937, 270-287; « The Credibility of the Fray Marcos Account », New Mexico Historical Review 16, 1940, 233-243.

2 Francisco Vázquez de Coronado, Lettre à Charles Quint de Guadalajara le 15 juillet 1539. AGI, Guadalajara, 5, R.1, N.6.

3 Hernán Cortés, Lettre au vice-roi, Mexico, 26 juillet 1539. Publication et traduction anglaise par Wagner, « Fr. Marcos de Niza », 213-214.

On peut supposer qu'Onorato une fois malade se remit à Petatlán, comme le rapporte Frère Marc, puis retourna à Culiacán. En avril 1539, Frère Marc reçut les premières nouvelles de Cíbola. Quelques jours plus tard, il envoyait des messagers en arrière, à Culiacán, avec des nouvelles de terre prospère vers le Nord et de maisons à plusieurs étages. Ce message a pu arriver à Culiacán dès la mi-mai, où les officiels se sont inquiétés de faire parvenir ce premier rapport de Frère Marc à Mexico. Frère Onorato était un choix évident comme messager car, après tout, il était membre de l'expédition qui avait quitté Mexico en 1538. Et ainsi Onorato amena à Mexico la « première vague » de nouvelles vers la mi-juillet 1539, et en rendit compte au père provincial et au vice-roi Mendoza. Ces nouvelles se répandirent ensuite largement fin juillet et en août.

C'est pourquoi, selon de nombreux témoins qui laissèrent des lettres ou donnèrent des relations aux historiens des générations suivantes, un frère (Frère Onorato) quitta Mexico en 1538 avec pour compagnons un autre frère (Frère Marc) et un capitaine (Coronado) et des troupes. Le capitaine espérait trouver de l'or « à main droite » à l'Est de Topíra, mais échoua. Pendant ce temps, l'humble Frère Onorato « prit le chemin à main gauche » jusqu'à la côte, avec son compagnon, Frère Marc. Quelques mois plus tard ce même Onorato s'en revint avec des nouvelles des grandes terres au Nord. Et ce fut seulement plus tard que Frère Marc atteignit Mexico, avec des nouvelles fraîches de Cíbola, « confirmant » ainsi le premier rapport.

Ceci concorde avec la légende d'une exploration en 1538 vers le Nord. Certes, l'interprétation est poussée plus loin que ne le permettent les données éparses, mais il est intéressant que cette hypothèse explique autant d'aspects de la légende qui se développa au fur et à mesure que les siècles s'écoulaient

Conclusion

Ainsi, le voyage en 1538, dans le Nord de la Sonora et le Sud de l'Arizona, attribué tout d'abord à Juan de Olmedo / Olmeda, puis plus tard à Juan de la Asunción et Pedro Nadal, est une fiction, le produit cumulatif de fausses interprétations et d'inventions par des chroniqueurs et des historiens. Les relations de ce voyage légendaire ont été construites, pas à pas, par une succession d'auteurs suivant une erreur initiale de Gerónimo de Mendieta, qui se trompa dans l'interprétation de la relation quelque peu cryptique du voyage de Frère Marc par Toribio de Benavente, Motolinía. Une longue chaîne de citations fragmentaires y ajouta par la suite du crédit, transformant le mythe en histoire crédible.

La base de ce mythe est la mauvaise interprétation du départ de Frère Marc, Frère Onorato et Francisco Vázquez de Coronado de la ville de Mexico, pour la frontière au Nord-Ouest, en 1538 ; les voyages successifs à Topíra de Frère Marc et Onorato en février 1539, suivis par Coronado en avril 1539 ; et l'expédition le long de la côte par Frère Marc et Frère Onorato, suivie par celle que Frère Marc fit seul à Cíbola en 1539. Frère Onorato fut forcé d'abandonner son voyage à Petatlán et fut donc disponible pour

relayer les premiers rapports de Frère Marc vers le Sud, de telle sorte qu'ils arrivèrent à Mexico avant le frère lui-même.

Il n'existe aucune relation contemporaine crédible d'une expédition par terre, en 1538, de deux Franciscains qui auraient ainsi précédé Frère Marc et auraient ramené une information substantielle sur Cíbola et les territoires au Nord, avant les propres rapports de Frère Marc. Ni les lettres du vice-roi Mendoza, résumant les tentatives d'exploration vers le Nord, ni les chroniques des membres de l'expédition de conquête de Coronado qui s'ensuivit, ne mentionnent de tels précurseurs.

Les fausses interprétations qui ont été à l'origine d'un voyage mythique antérieur trouvent probablement leur origine à l'été 1539, lorsque les premiers rapports de Frère Marc mentionnant ses étonnantes découvertes, qu'il écrivit en chemin pour Cíbola, arrivèrent à Mexico avant son retour. Il est vraisemblable que des frères franciscains, qui jouèrent un rôle secondaire comme aides ou messagers pour Frère Marc, et sans doute Frère Onorato lui-même, aient inspiré des parties de ces histoires erronées.

Le trajet de Frère Marc, de Petatlán à Cíbola

On l'a vu, le trajet de Frère Marc, de Mexico à Petatlán, se prête à diverses interprétations. Quant au trajet de Petatlán à Cíbola, sa compréhension se révèle un véritable casse-tête pour les auteurs qui s'y sont essayés depuis plus de quatre siècles !

Notre Franciscain, réputé « être savant, non seulement en théologie, mais aussi en cosmographie et dans l'art de la mer[1] », et que le Vice-Roi Mendoza a chargé de ramener de nombreux détails de son voyage, nous livre en fait un des pires récits d'exploration géographique du XVIème siècle !

En effet, de Petatlán à Cíbola, Frère Marc ne nous indique le nom que d'une seule étape, Vacapa[2]. Et, s'il mentionne les cités de Totonteac, Acus et Marata, c'est uniquement pour pouvoir en prendre possession au nom du Vice-Roi.

Il ne nous donne pas nom plus, après Vacapa, d'indication précise de date autre que des décomptes de jours de marche, et son retour de Cíbola à marche forcée jusqu'à Compostela puis Mexico semble tout simplement infaisable dans le temps imparti.

Frère Marc, lui-même, nous donne un début d'explication : il a rédigé un deuxième document, plus précis, qui contient les indications géographiques nécessaires à une expédition. Quant à la relation officielle, attestée par acte notarié, elle a pour but de fournir une base juridique aux droits à la conquête du Vice-Roi Mendoza ; elle doit aussi être suffisamment attractive pour convaincre les membres d'une future expédition de conquête d'investir leur argent et de risquer leur vie dans cette entreprise. Mais elle ne doit surtout pas permettre aux concurrents de Mendoza, Cortés et de Soto, d'en apprendre suffisamment pour « doubler » le Vice-Roi !

Il nous faut accepter que cette Relation a, sans aucun doute, été fortement censurée : suppression des détails géographiques ; omission de l'étape de Topira, de celle vraisemblable de Los Corazones[3] ; censure totale sur le port de Chichilticalli, destiné à devenir plus tard la tête de pont d'une future colonie, à la fois proche de la mer et à une distance raisonnable de Cíbola ; dates floues, voire erronées.

Pour déterminer le trajet de Frère Marc, peut-on se référer au trajet de l'expédition de Coronado ? En effet les témoignages plus précis des participants, Castañeda de Najera, Juan de Jaramillo et Coronado ont éclairé les archéologues et permis de retrouver une grande partie du trajet de l'expédition de Coronado, grâce aux multiples artefacts archéologiques qu'une armée en marche laisse derrière soi[4].

---

1 Attestation de Fray Ciudad-Rodrigo.

2 Il ne cite pas, en particulier, l'étape probable de Los Corazones, ni le « port » de Chichilticalli, que Coronado recherche lors de son expédition, comme ayant été reconnu par Frère Marc. Il ne mentionne pas non plus le nom de la vallée de la Sonora, pourtant connu par les Espagnols.

3 Village appelé ainsi par Cabeza de Vaca et ses compagnons, parce que ses habitants y consommaient de grandes quantités de cœurs de daims. Cette étape était connue d'Estéban, qui avait donc vraisemblablement prévu d'y faire halte.

4 On sait depuis 1918, par les travaux de F. Hodge que la cité où Coronado livra son combat contre les Zuñis est Hawikuh. Vers la fin du XXème siècle, J. Owens a découvert au Texas, près de la ville de Floydada, le site qui porte depuis son nom, lieu d'un

Mais c'est Coronado lui-même[1] qui nous déconseille ce rapprochement : *« Je partis de Los Corazones, et alors que je jugeais toujours m'approcher de la mer, en fait je m'en retrouvais toujours plus éloigné, de sorte que, lorsque j'arrivai à Chichilticalli, je me retrouvais en fait à quinze jours de distance de la mer, quand le père provincial disait que la mer n'en était distante que de cinq lieues, et qu'il l'avait vue de ses yeux ».*

Ce court paragraphe est riche d'informations et nécessite qu'on s'y attarde.

Les Espagnols ont compris Chichilticalli comme un nom propre, le nom d'un port, repéré par Frère Marc lors de son voyage de découverte. Mais Chichilticalli est construit sur deux noms náhuatl[2], « chichilte » et « calli » qui, ensemble, veulent dire « maison rouge ». Ainsi, croyant demander le chemin de Chichilticalli, les Espagnols de Coronado ont demandé le chemin de « la maison rouge », et ont été dirigés par leurs guides indiens vers « une » maison rouge, différente de celle de Frère Marc !

Cette lettre de Coronado confirme que Frère Marc a suivi à la lettre les instructions du Vice-Roi Mendoza[3] : *« Tâchez toujours de savoir si l'on a connaissance de la côte de la mer, celle du Nord comme celle du Sud, car la terre pourrait se rétrécir et un bras de mer y pénétrer. Et si vous atteignez la côte de la mer du Sud, sur les pointes qui pénètrent, au pied d'un arbre qui se signale par sa taille, veuillez enterrer des lettres sur ce qui vous paraît la peine d'être noté, et à côté de l'arbre où vous aurez enterré les lettres, faites une grande croix pour le faire connaître ; de même aux embouchures des fleuves et dans les ports possibles, au pied des arbres les plus grands, au bord de l'eau, faites le même signal de la croix et laissez les lettres, parce que, si l'on y envoie des navires, ils seront avertis de rechercher ce signal ».*

Frère Marc a donc longé la côte au plus près, identifiant un « port », port fluvial ou abri, situé à peine à cinq lieues, environ vingt-cinq kilomètres, de la côte, appelé « maison rouge » par les Indiens, sans doute parce qu'on y trouvait une ruine aux murs de couleur rouge, ce qui est très fréquent.

Coronado, se déplaçant avec une armée de plusieurs milliers d'hommes s'est efforcé vainement de suivre le même parcours, mais s'est retrouvé repoussé à l'intérieur des terres, malgré la présence de Frère Marc comme guide, mais en l'absence d'Estéban. Et la « maison rouge » où son armée a campé n'est pas celle de Frère Marc. Les chroniqueurs de l'expédition, Castañeda de Najera et Jaramillo, confirment d'ailleurs qu'après Los Corazones l'armée de Coronado dut tourner vers l'Est.

Les trajets suivis par Frère Marc et par l'armée de Coronado sont donc très différents, et nous devons rechercher le trajet de Frère Marc plus près de la côte.

En admettant que Frère Marc quitte Culiacán le 7 février, comme le dit Coronado dans sa lettre au Vice-Roi, du 8 mars 1539, il ne lui a fallu qu'une semaine pour joindre Topira : la distance à vol d'oiseau de Culiacán à Topira est d'une centaine de kilomètres,

campement de Coronado, au creux d'une « barranca », site fouillé par D. Blakeslee. Et N. Brasher a vraisemblablement découvert lors de campagnes de fouilles de 2003 à 2008, le site de Chichilticalli, où a campé l'armée de Coronado sur le chemin de Cíbola, sur le site salado des ruines de Kuykendall.

1 Lettre au Vice-Roi, le 3 août 1540, de Cíbola.

2 C. Riley corrige, dans son article « The Location of Chichilticale » l'erreur initiale de H. Bolton qui pensait qu'il s'agissait de deux mots yaquis et non pas náhuatl.

3 Instructions du Vice-Roi, insérées en tête de la relation de Frère Marc.

et la distance à pied est probablement 110 à 120 km compte-tenu des difficultés du relief. En assignant à Frère Marc une allure de 20 km par jour, en terrain difficile, il a atteint Topira après 6 jours de marche, sans doute le 12 ou le 13 février 1539.

Accordons lui trois jours pour se reposer, reconnaître Topira et ses environs, écrire une lettre à Coronado et trouver des messagers pour la lui faire parvenir. Il quitte Topira vers le 16 février 1539.

A la date du 8 mars 1539, date « officielle » de son départ de son départ de Culiacán, il a donc encore marché, en fait, une vingtaine de journées, sur un terrain plus régulier, avec une allure de 25 km par jour : il peut donc avoir parcouru environ 500 km depuis Topira, et en être éloigné d'environ 450 kms. Deux à trois jours plus tard il est à la hauteur de Los Corazones[1]. Mendoza[2] estime Los Corazones à une distance de 120 lieues, soit 600 kms, de Culiacán.

Lorsque Frère Marc atteint Vacapa, le 21 mars 1539 (deux jours avant le dimanche de la Passion), il se trouve donc à 10 jours de marche de Los Corazones, et a parcouru environ 250 km supplémentaires. Vacapa se situe donc en ligne droite à environ 225 km de Los Corazones, et à 200 kms, ou 40 lieues, de la mer, comme l'indique Frère Marc[3]. Ceci situe Vacapa aux environs de la ville actuelle de Nogales[4], à la frontière entre le Mexique (état de la Sonora) et les États-Unis (état de l'Arizona).

De Vacapa, il atteint Chichilticalli ; et la vue d'une carte montre que la Chichilticalli de Frère Marc ne peut être que Casa Grande[5], à deux km au Sud du Gila. On atteint en

---

1 Dans une conversation privée, William K. Hartmann évoque la possibilité que Los Corazones ne soit pas située près d'Urés, comme on le pense habituellement, mais plutôt à Mazocahui, à une trentaine de km plus haut qu'Urés sur le cours de la Sonora. Mazocahui signifie « la montagne des daims » en langage yaqui et évoquerait bien les mangeurs de cœurs de daims qui ont inspiré à Cabeza de Vaca le nom de ce village. Par ailleurs les champs irrigués proches de Mazocahui évoquent bien la description faite par les chroniqueurs de l'expédition de Coronado. Mais on ne peut déduire de l'état actuel d'Urés, ville moderne, l'aspect qu'avait ce lieu au XVIème siècle, ni dire que Mazocahui n'a pas changé depuis ! Enfin les daims, s'ils abondaient, ne devaient pas être localisés qu'à Mazocahui. On gardera donc à l'esprit que Los Corazones est quelque part à Urés ou dans son voisinage. Pour quitter Los Corazones vers le Nord, Frère Marc avait deux possibilités : passer par Mazocahui et la vallée de la Sonora, qui tourne au Nord après Mazocahui ; ou quitter Urés vers Nogales, par la vallée d'un des nombreux cours d'eau qui, du Nord, convergent vers le bassin d'Urés, ce qui est plus direct. Par ailleurs, Frère Marc n'avait aucune raison de se détourner de sa route et de passer par Mazocahui. W. K. Hartmann fera sans doute une publication, à venir à la date d'écriture de cet ouvrage, sur sa proposition d'emplacement pour Los Corazones.

2 Son estimation est d'ailleurs très précise : il y a presque exactement 600 km à vol d'oiseau de Culiacán à Urés.

3 Cette estimation est d'ailleurs cohérente avec le temps mis par les messagers envoyés par Frère Marc vers la côte : 15 à 16 jours pour parcourir 400 km (aller et retour) et contacter des habitants des îles près de la côte, si l'on admet que « Pâques Fleuries » veut bien dire Pâques et non pas les Rameaux.

4 Cette localisation de Vacapa découle d'un second choix arbitraire : celui de considérer comme exact les dates d'arrivée et de départ de Vacapa. La conséquence est que le décompte de jours qu'on trouve dans la relation après Vacapa situe trop tardivement l'arrivée à Cíbola pour que le trajet retour s'effectue dans les temps. Le décompte des jours a-t-il été volontairement altéré ? Une autre possibilité est que les dates d'arrivée et départ de Vacapa aient été décalées pour être mises en cohérence de la date de départ « officielle » ; Vacapa serait alors bien avant Los Corazones. Cependant, dans le premier cas Frère Marc atteint Nogales le 21 mars, dans le second il y est le 7 avril, la halte s'étant faite bien avant Nogales, et dans les deux cas la fin du parcours, de Nogales à Cíbola est la même. On notera qu'on trouve bien, dans la direction de Nogales vers la côte, un chapelet de petites îles, au large de la pointe de Salina. Et je suis convaincu que Frère Marc n'aurait jamais osé, même poussé par le Vice-Roi, faire un mensonge au sujet de Pâques, date la plus importante pour un chrétien, ce qui m'incline à penser que les dates du séjour à Vacapa sont exactes !

5 Il s'agit de Casa Grande, dans le « Casa Grande Ruins National Monument », à Coolidge, dans l'Arizona, et non pas Casas Grandes, ou Paquimé, dans l'état du Chihuahua au Mexique. Casa Grande est une structure de 4 étages, de 11 pièces, avec des murs de couleur ocre rose, construite il y a environ 700 ans. Elle est entourée de ruines dont il ne reste que des murs de quelques

effet Casa Grande en venant de Nogales après environ 215 km de marche (distance à vol d'oiseau d'environ 194 kms), soit après 9 jours, en gardant la même direction Nord / Nord-Ouest que précédemment.

C'est donc vers le 15 avril 1539 que Frère Marc atteint Chichilticalli. Il reconnaît les ruines, et s'assure qu'elles feraient un bon abri, une tête de pont pour une future expédition. Ce sera d'ailleurs l'objet de l'expédition navale d'Alarcón, parti avec les vêtements et objets personnels des membres de l'expédition de Coronado, en quête du port de Chichilticalli, sur le Gila[1], pour les y déposer.



Illustration 23: Casa Grande, vers 1880.

Il reste à expliquer un point : comment Frère Marc peut-il situer Chichilticalli, Casa Grande, à cinq lieues, 25 kms, de la mer ? Et comment peut-il avoir vu la mer de ses yeux[2], comme il le rapporte et comme le confirme Coronado ? En effet, Casa Grande est située à environ 240 km à vol d'oiseau de la mer, soit dix fois plus que la distance

---

dizaines de centimètres de hauteur.

1 Alarcón arrivera à remonter le Rio Colorado, à partir de son embouchure au fond du golfe de Californie, puis à remonter le Gila à partir de son confluent avec le Rio Colorado. Lorsque ses navires ne pourront plus remonter le Gila, il terminera son trajet en barques, jusqu'à un point distant, selon lui, d'une dizaine de jours de marche de Cíbola. Alarcón est vraisemblablement passé à côté de Casa Grande sans la voir : avec peu d'hommes, craignant l'hostilité des Indiens, il n'a jamais vraiment quitté le lit du fleuve et n'a pas osé faire la jonction à pied avec les troupes de Coronado qui venaient de prendre Hawikuh.

2 La phrase de Frère Marc, « J'appris ici que la côte va vers l'Ouest, très brusquement, parce que jusqu'à l'entrée du premier désert que j'ai traversé, la côte se dirigeait toujours vers le Nord ; comme un changement de direction de la côte était matière d'importance, je désirai m'en assurer, et ainsi je partis à sa recherche et je vis clairement que, à trente-cinq degrés [de latitude], elle tourne à l'Ouest, ce qui ne me procura pas moins de joie que la bonne nouvelle de la terre » trouve un écho dans celle de Coronado « lorsque j'arrivai à Chichilticalli, je me retrouvais en fait à quinze jours de distance de la mer, quand le père provincial disait que la mer n'en était distante que de cinq lieues, et qu'il l'avait vue de ses yeux ».

indiquée par Coronado.

Une vue de satellite permet de répondre à cette question : en partant de Casa Grande, et en suivant le cours du fleuve vers l'Ouest, le lit du Gila s'élargit progressivement, jusqu'à atteindre plus de cinq km de large, à environ une trentaine de km de Casa Grande. Pour peu que Frère Marc ait atteint Casa Grande en période de crue, il a pu prendre l'élargissement du Gila pour un estuaire se jetant à la mer. Le Gila coule alors vers l'Ouest, et on se trouve à 33° de latitude : Frère Marc peut donc penser qu'à 35° la côte tourne vers l'Ouest, l'erreur n'est que de 2°, compatible de la précision des instruments de son temps.

De Casa Grande à Zuñi, il n'y a que 340 km à vol d'oiseau, vers le Nord-Est, soit environ 375 km de marche, ou 15 jours. Frère Marc est donc en vue de Cíbola vers le 30 avril 1539.



Illustration 24: Trajet et calendrier de Frère Marc, de Mexico à Cíbola

Cíbola n'est pas une cité unique mais, d'après Frère Marc, un ensemble constitué de sept cités. Quelles sont-elles ?

Il n'y a pas accord, ni sur le nombre des cités, ni sur leur nom. Cleve Hallenbeck en cite six : Kwakina, Halona (emplacement de l'actuelle Zuñi), Matsaki, Kiakima, Kyanawa et Hawikuh. Madeleine Turrell Rodack en cite de même six, mais elle ignore Kyanawa et ajoute Kechipawa. Edmund J. Ladd, un anthropologue zuñi, donne les noms de sept

cités : Kwa'kin'a, Halona:wa[1], Matsa:kya, Kyaki:ma, Binna:wa, Hawikuh et Kechiba:wa[2]. Il ajoute deux autres sites zuñis : la mesa de Dowa Yalanne[3], qui a toujours servi de refuge aux Zuñis en temps de guerre, et le lac sacré de Ko:thluwala:wa qui, pour les Zuñis, est la cité où résident leurs morts.

Dans les noms cités par E. Ladd, on retrouve ceux mentionnés par M. Rodack, à l'orthographe près. E. Ladd ajoute cependant le nom de Binna:wa, qui est, d'après sa carte, une cité différente de la Kyanawa de C. Hallenbeck. La carte suivante synthétise les trois cartes, de C. Hallenbeck, M. Rodack et E. Ladd.

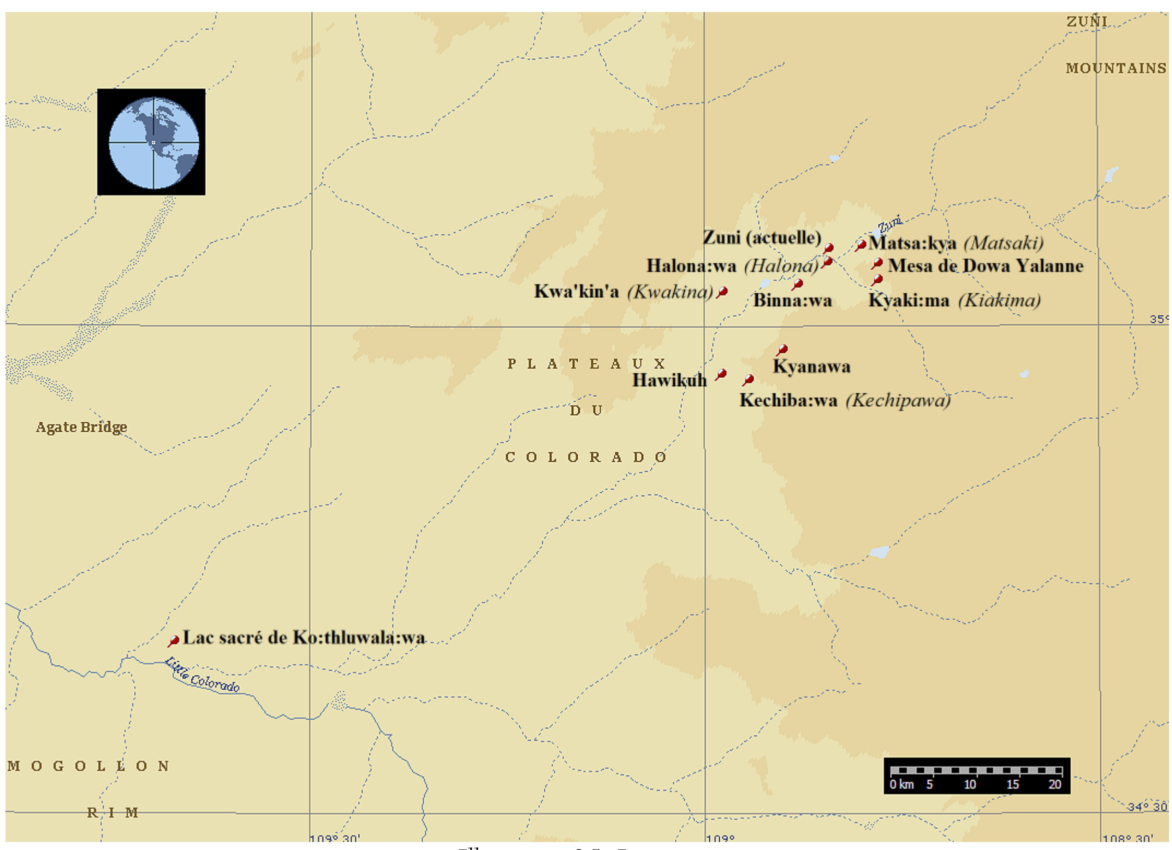


Illustration 25: Les sites zuñis

Laquelle de ces cités Estéban et Frère Marc virent-ils ?

Frank Hamilton Cushing, un ethnologue américain qui vécut parmi les Zuñis dans la seconde moitié de 1879 à 1884, et s'intégra parmi eux au point de devenir un de leurs prêtres de l'arc, rapporte les deux traditions suivantes[4] : *« D'après la première : il serait arrivé à Zuñi, longtemps avant l'arrivée des premiers Espagnols, un homme accompagné de deux chiens, cet homme s'appelait Nu-é, il paraissait affamé et s'emparait de tous les vivres qu'il pouvait trouver, sans demander*

1 Dans la transcription de la langue zuñie, l'emploi du caractère « : » à l'intérieur d'un mot indique une voyelle longue et aspirée.

2 A. Bandelier, en 1886, cite les noms de Ha-lo-na, Qa-quima, Mâ-tza-qui, Pî-na-ua et deux autres ruines dont il ne donne pas les noms ; on peut reconnaître dans sa Pî-na-ua, la Binna:wa de Ladd, qui est ainsi mentionnée par deux sources.

3 A. Bandelier l'écrit To-yo-a-la-na et traduit son nom en « Mont Tonnerre » ; E. Curtis l'appelle quant à lui la « Montagne de Maïs ».

4 Ce qui suit est extrait de Bandelier, « La découverte du Nouveau-Mexique par le moine franciscain frère Marcos de Nice ». Bandelier connut personnellement Cushing.

permission. Ceci irrita tellement les naturels que les chefs, dans la nuit, lui donnèrent un grand coup de pied qui le fit disparaître vers les régions du Sud.

La seconde tradition est mieux définie. Elle dit qu'il arriva un jour dans la plaine de Zuñi un Mexicain noir. Cet homme entra au pueblo de Qa-quima, où il se rendit très vite tellement odieux par sa conduite licencieuse, qu'on fut obligé de le contraindre. Il ne voulut pas se soumettre. Alors on le tua ! Peu après, beaucoup de Mexicains arrivèrent dans le pays avec des chevaux et des armes. Ils firent la guerre aux gens de Zuñi ; et depuis ce temps-là ils restèrent maîtres du pays ».

La tradition rapportée par Cushing semble montrer qu'Estéban arriva à Kiakima. Edmund Ladd fait cependant remarquer que la tradition zuñie n'est pas aussi précise, et que les mots « Mexicain noir » ne sont pas une traduction des mots zuñis, mais une licence poétique de Cushing.

Quant à Frère Marc, il est impossible de dire laquelle des cités zuñies il a aperçue : arrivant sur les lieux environ deux semaines après Estéban, il rencontre des Indiens affolés, reste de l'escorte d'Estéban, qui ont pu tout aussi bien l'amener sur les traces d'Estéban que vers une autre cité, par crainte de représailles !

A-t-il vu Kiakima, l'une des plus petites cités zuñies, ou bien Hawikuh, ou encore Matsaki, qui sont les deux plus grandes ? Nul ne le sait.



Illustration 26: Ruines d'Hawikuh, par Edward Sheriff Curtis.

Frère Marc a donc mis 82 jours pour son trajet aller. En enlevant les 16 jours de halte à Vacapa, et environ 6 jours pour le crochet par Topira et la halte probable qu'il y fit, il peut donc accomplir le trajet retour en 60 jours[1], et être rendu à Culiacán fin juin 1539.

Coronado ne s'y trouve pas, et il le rejoint à Compostela, où Coronado s'est rendu au retour de sa propre expédition vers Topira[2]. Les nouvelles que Frère Marc lui communique alors sont telles que Coronado décide de retourner à étapes forcées à Mexico, emmenant avec lui Frère Marc. Frère Marc atteint ainsi Mexico vers le 23 août[3], et le 2 septembre 1539, enfin, sa relation est légalisée à Mexico par les deux clercs commis à cet effet.

Cette analyse permet donc de proposer un trajet et un calendrier pour l'exploration de Frère Marc. Gardons à l'esprit que ceci est basé sur des choix, arbitraires, parmi les informations disponibles dans les documents d'époque, en particulier sur la date du départ de Culiacán (7 février 1539), et qu'il ne sera sans doute jamais possible de confirmer ou infirmer ce trajet : le corpus de documents d'époque, bien qu'incomplet, présente de nombreuses contradictions entre documents ; la relation de Frère Marc, censurée ou altérée, présente des contradictions ou des impossibilités, quelque soit la manière dont on l'aborde ; enfin, une expédition légère de quelques hommes à pied laisse peu ou pas d'artefacts archéologiques derrière elle, et la région du Nord du Mexique / Sud des États-Unis a été en très grande partie bouleversée depuis le XVIème siècle.

Par exemple, si on considérait au contraire la date du 8 mars 1539 comme date effective de départ de Culiacán, on situerait Vacapa beaucoup plus bas que Nogales, avant Los Corazones ; le choix pour Chichilticalli serait alors plus vaste, avec d'autres candidats que Casa Grande ; on se rendrait compte que Frère Marc ne dispose pas du temps nécessaire pour faire son trajet aller jusqu'à Cíbola et être de retour à temps le 23 août à Mexico ; on finirait donc par se rallier à ce que rapporte Castañeda : Frère Marc n'a pas vu Cíbola, mais a fait demi-tour lorsqu'il a rencontré les Indiens qui accompagnaient Estéban et qui fuyaient les territoires zuñis.

En ajoutant à cela sa comparaison emphatique des cités zuñies à la ville de Mexico, on finirait par ranger Frère Marc dans la catégorie des affabulateurs...

Ce n'est pas mon choix. Mais il appartient au lecteur de se faire sa propre opinion ! Dans l'ample bibliographie qui est intégrée à cet ouvrage, il trouvera toutes les sources pour ce faire.

---

1 Si, au début de son trajet de retour, Frère Marc, effrayé par la mort d'Estéban, parcourt 8 à 10 lieues par jours, il ne peut garder ce rythme de 40 à 50 km par jour jusqu'à Culiacán. Un rythme moyen identique à celui de l'aller est une estimation plus raisonnable.

2 Coronado a vraisemblablement quitté Culiacán pour Topira le 10 avril 1539, comme il avait annoncé à Mendoza son intention de le faire dans sa lettre du 8 mars 1539.

3 Date à laquelle Juan de Zumárraga écrit à son cousin une lettre lui faisant part de la découverte. Cette date est donc une date au plus tard de l'arrivée de Frère Marc à Mexico.

Le quatrième, Estebanico, était un nègre arabe natif d'Azamor.

Cabeza de Vaca, Naufrages.

Estéban de Dorantes

Il est temps de consacrer un chapitre à Estéban, ou Estebanico, le Nu-é ou le Mexicain noir des légendes zuñies, ou encore le « conquistador noir » tel qu'on l'appelle souvent.

Estéban est en effet un personnage important de l'histoire de la découverte de l'Amérique : membre de l'expédition en Floride de Pánfilo de Narváez, suivant son maître Dorantes, il fait partie des quatre survivants qui échappent aux Indiens qui les avaient réduits en esclavage, traversent à pied le Sud de l'Amérique du Nord et finissent par rejoindre la Nouvelle-Espagne.

Lors de l'expédition de découverte de Cíbola, on l'a vu, c'est en fait lui qui mène seul l'expédition, après l'étape de Vacapa, laissant Frère Marc à plus de deux semaines derrière lui.

On sait fort peu de détails sur le personnage lui-même : à la fin de la relation de ses « Naufrages... », Cabeza de Vaca cite les noms de ses compagnons[1] : *« Après avoir donné le récit de ce qui est arrivé aux vaisseaux, il est bien temps de faire connaître le nom et la patrie de ceux que le Seigneur a daigné faire échapper à tous ces malheurs et ramener dans ces royaumes. Le premier est Alonso del Castillo Maldonado, natif de Salamanque, fils du docteur Castillo et de doña Aldonza Maldonado ; le second, Andres Dorantes, fils de Pablo Dorantes, natif de Béjar, bourgeois de Gibraleón ; le troisième, Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, fils de Francisco de Vera, petit-fils de Pedro de Vera, le conquérant des Canaries ; sa mère se nommait doña Teresa Cabeza de Vaca, de Xeres de la Frontera ; le quatrième, Estebanico, était un nègre arabe natif d'Azamor ».*

Voici ce qu'en déduit Robert Ricard, dans une courte note publiée dans le Journal de la Société des Américanistes[2] : *« La présente note m'est suggérée par le chapitre que M. Enrique de Gandia consacre à la légende des Sept Cités dans son Historia critica de los mitos de la conquista americana. M. de Gandia écrit, à propos de l'expédition de Fr. Marcos de Niza : estudiando la expedición del mismo Fray Marcos, vemos que las primeras noticias de las Siete Ciudades nacieron en la fantasía del negro Estebanico. Mais, si l'imagination d'Estebanico s'est ainsi abandonnée à d'aussi extraordinaires fantaisies, c'est peut-être parce que les récits des Indiens réveillèrent en lui de vieux souvenirs. Estebanico était un nègre marocain, originaire d'Azemmour, negro alárabe natural de Azamor, dit Cabeza de Vaca, et il ne faut pas oublier que la ville d'Azemmour fut occupée par les Portugais de 1513 à 1542. Estebanico avait donc pu vivre en milieu portugais, et il n'est pas impossible que d'Azemmour il ait été envoyé à*

---

1 Traduction Henri Ternaux-Compans.

2 Robert Ricard, Estebanico de Azamor et la légende des sept cités, JSA 1929 volume 21 page 414.

Lisbonne, qui était alors, comme on sait, un grand marché d'esclaves ; son maître André Dorantes né à Béjar, dans l'actuelle province de Salamanque, avait lui-même habité Gibraleón, non loin de la frontière portugaise. D'autre part, la légende de l'île des Sept Cités paraît surtout portugaise, et elle était encore certainement populaire au Portugal au XVIème siècle. Il est donc vraisemblable qu'Estebanico l'a connue de façon plus ou moins confuse, et il n'est pas étonnant que son imagination, à la fois simple et ardente, lui ait fait découvrir dans le Nord du Mexique les Sept Cités dont il avait entendu parler par les Portugais ».

On peut donc penser que, né à Azemmour vers le début du XVIème siècle, il devient esclave lors de la prise d'Azemmour par les Portugais, puis est transporté à Lisbonne, où Andres Dorantes l'achète, et l'emmène avec lui lorsqu'il décide de rejoindre l'Amérique du Sud.

Afin de comprendre les raisons de la mort d'Estéban à Cíbola, il faut revenir en arrière, lorsque Estéban tentait, avec Cabeza de Vaca et ses compagnons, de regagner la Nouvelle-Espagne.

Les quatre rescapés du naufrage de l'expédition de Narváez, après avoir échappé aux Indiens qui les retenaient comme esclaves, marchent, nus, dans les plaines du Sud des États-Unis. Au cours de leur longue marche, ils rencontrent de nombreuses tribus Indiennes, attirées par la curiosité que représentent trois hommes blancs et un homme noir, nus.

Afin de survivre, les rôles se spécialisent : Cabeza de Vaca se change en thaumaturge, dit des prières, impose les mains, et va même jusqu'à réaliser la première opération chirurgicale de l'histoire des États-Unis !

Estéban, lui, se charge des négociations avec les Indiens rencontrés. Un mécanisme bien rôdé se met en place : Estéban annonce l'arrivée de Cabeza de Vaca et des ses deux compagnons blancs ; il annonce que les hommes blancs vont réaliser des guérisons. Cabeza de Vaca arrive alors et soigne les Indiens médusés. La tribu donne alors à Cabeza de Vaca, ses compagnons et l'escorte qui les suit tout ce qu'elle possède, et se joint à eux dans leur marche, dans l'espoir de recevoir les dons de la prochaine tribu qu'ils rencontreront.

Très vite, Cabeza de Vaca, Estéban, Castillo Maldonado et Dorantes se trouvent escortés de plusieurs centaines d'Indiens. Ce cortège, toujours croissant, va les accompagner jusqu'à Petatlán, où les Indiens s'arrêteront, par crainte d'être capturés et réduits en esclavage, et fonderont ce village aux maisons recouvertes de toits de nattes.

Lors de l'expédition avec Frère Marc, Estéban retrouve dès Petatlán des Indiens qui le connaissent, et il reprend son rôle de négociateur. Après Vacapa, il est livré à lui-même, hors contrôle de Frère Marc, et le mécanisme se reproduit : chaque tribu rencontrée lui donne ses biens et se joint à lui.

Alarcón a laissé un portrait d'Estéban, portrait reçu des Indiens qu'il a rencontrés le long du Gila, et qui étaient en contact avec les Zuñis : Estéban porte plusieurs colliers de turquoises autour de son cou ; aux chevilles et aux poignets il porte des bracelets de grelots, très prisés des Indiens qui ne connaissent le métal qu'à travers les Espagnols ; sur

les manches et les jambes de ses vêtements, il a cousu des plumes. Frère Marc nous rapporte qu'Estéban se fait précéder par des messagers porteurs d'une gourde décorée de grelots et de deux plumes, l'une blanche et l'autre rouge. Il est accompagné de deux lévriers espagnols, gros chiens rustiques et agressifs, souvent dressés par les conquistadores pour la chasse à l'Indien ; enfin il porte un sac, qui renferme de la vaisselle et de la verroterie, ainsi que les offrandes les plus précieuses reçues en route.

C'est en fait en véritable chaman qu'il se présente, sûr qu'à sa vue et avec sa réputation on lui ouvrira toutes les portes.

Mais les Zuñis ne le perçoivent pas comme tel : avec une société très structurée, une religion et des coutumes ancestrales très fortement ancrées[1], ils ne sont pas prêts à recevoir Estéban les bras ouverts ; au contraire, son arrivée à la tête d'une escorte de plusieurs centaines d'Indiens le fait percevoir comme un agresseur.

Certes, les griefs des Zuñis contre Estéban sont nombreux : *« il paraissait affamé et s'emparait de tous les vivres qu'il pouvait trouver, sans demander permission », « il se rendit très vite tellement odieux par sa conduite licencieuse, qu'on fut obligé de le contraindre »* (traditions orales rapportées par Cushing). Les grelots et la calebasse à plumes le font percevoir comme étranger par les Zuñis.

Edmund Ladd revient sur l'aspect religieux, et suggère qu'Estéban a interrompu une cérémonie religieuse, et refusé de se tenir à distance pendant la cérémonie.

Castañeda de Najera est plus précis[2] : *« Estéban arriva à Cíbola avec une grande quantité de turquoises, et quelques belles femmes dont on lui avait fait présent le long de la route. Il menait un assez grand nombre d'Indiens qu'on lui avait donnés pour guides dans les endroits où il avait passé, et qui croyaient que sous sa protection ils pouvaient traverser la terre entière sans avoir rien à craindre. Mais comme les Indiens de Cíbola ont l'esprit plus ouvert que ceux qu'Estéban emmenait avec lui, ils l'enfermèrent dans une maison hors de leur village ; et là il fut interrogé par les vieillards et les caciques sur le but qui l'avait conduit dans leur pays. Après l'avoir questionné pendant trois jours ils se rassemblèrent pour décider de son sort. Comme le nègre avait dit aux Indiens qu'il précédait deux hommes blancs envoyés par un puissant prince, et très savants dans les choses du ciel qu'ils venaient leur enseigner, ces gens pensèrent qu'il devait être le guide ou l'espion de quelque nation qui voulait les subjuguer. Il leur parut surtout incroyable qu'il fût du pays des hommes blancs, lui qui était noir. Estéban leur avait demandé leurs richesses et leurs femmes, et il leur semblait dur d'y consentir ».*

Ces raisons rejoignent celles que put obtenir Alarcón[3] : *« Le chef de Cíbola lui ayant demandé s'il avait d'autres frères, le nègre avait répondu qu'il en avait un nombre infini, qu'ils portaient avec eux beaucoup d'armes et qu'il n'étaient pas très loin de là. Sur ce rapport, un grand nombre de chefs s'étaient rassemblés en conseil, avaient décidé de tuer le nègre pour qu'il ne puisse pas donner d'informations à ses frères, et les instruire du pays qu'habitait les gens de Cíbola : telles étaient les causes de sa mort ».*

---

1 Ce n'est pas par hasard si, dans son roman « Le meilleur des mondes », Aldous Huxley, qui était aussi un fin historien du Sud-Ouest américain, fait apparaître les Zuñis comme les seuls « Sauvages » à continuer à vivre comme leurs ancêtres, en résistant aux attraits de la société « idéale » qui, dans le roman, a conquis toute la surface de la terre et absorbé toute autre civilisation.

2 Traduction par Henri Ternaux-Compans.

3 Traduction par Henri Ternaux-Compans.

Arrogance dans la manière de demander des vivres, des richesses, des femmes ; motifs religieux ; mais c'est surtout une erreur d'appréciation qui est à l'origine de la mort d'Estéban : croyant sauver sa vie en affirmant être le messager d'une nombreuse troupe, il précipite son exécution, les Zuñis étant peu désireux de voir Estéban revenir à la tête de cette troupe s'ils venaient à le relâcher.

Ainsi, après son arrivée et l'envoi de messagers, on peut penser que, pendant la nuit, de nombreux renforts arrivent à Kiakima[1]. Le lendemain, lorsque Estéban s'avance avec son escorte, il est capturé, retenu prisonnier puis interrogé. Lorsque la décision est prise de l'exécuter, Estéban est exécuté, à coups de flèches, ainsi qu'une grande partie de son escorte (Frère Marc rapporte le chiffre de trois cents Indiens exécutés par les Zuñis).

Après son supplice, Estéban est démembré, et ses ossements, ainsi que ceux de ses chiens, sont distribués par les Zuñis aux tribus environnantes, avec les dépouilles de ses richesses[2].

Le message est clair : Estéban, le chaman, n'est qu'un mortel, tout comme seront mortels les hommes qui le suivront. Et c'est aussi une démonstration de puissance de la part des Zuñis, un avertissement non déguisé à ceux qui pourraient être tentés de guider un jour les étrangers vers leurs cités.

C'était sans compter avec un visiteur passé inaperçu, Frère Marc, ni avec la supériorité technologique des Espagnols : quelques dizaines d'hommes à cheval, avec leurs cuirasses, leurs épées, leurs arbalètes et leurs arquebuses suffiraient à Coronado pour venir à bout de 1500 à 2000 braves !

Estéban est donc ainsi un des premiers Noirs à avoir joué un rôle dans l'histoire de l'Amérique du Nord. Pour les Afro-Américains[3], il a montré qu'un Noir pouvait montrer des facultés d'adaptation et une intelligence identique à celle de ses compagnons Blancs, lorsqu'il traversait le Sud de l'Amérique du Nord avec Cabeza de Vaca. Il a aussi montré sa capacité à s'émanciper de sa condition d'esclave et à diriger seul une expédition de découverte, sans aucune supervision.

Mais s'il mérite amplement son surnom de « Conquistador noir », s'il s'est montré l'égal des Espagnols, c'est aussi par son avidité de richesses et par sa soif de pouvoir et de conquête !

---

1 Les Zuñis pouvaient aligner environ 1500 à 2000 guerriers, comme ils le firent à Hawikuh contre Coronado.

2 Alarcon, lors de son expédition, entrera en relation avec un chef qui lui montrera des ossements et un plat en porcelaine ayant appartenu à Estéban.

3 Certains partisans de la théorie du « Bon Sauvage » ont créé de toutes pièces une jolie fable : Estéban aurait été libéré de son statut d'esclavage par les Zunis, qui l'auraient accueilli comme un frère et l'auraient caché aux yeux des Espagnols lors de la conquête d'Hawikuh par Coronado. Estéban aurait ainsi vécu longtemps, aurait eu une nombreuse descendance et serait l'ancêtre des métis noirs qu'on voyait dans les tribus du Sud-Ouest américain à la fin du XVIème siècle. Mais les documents d'époque sont têtus et unanimes : Estéban a bien été tué par les Zuñis.

Bibliographie

Textes de Frère Marc

Documents à qualité d'auteur reconnue

Información a la Corte y al Obispo Fray Juan Zumárraga de Mexico.
Information à la Cour et à l'Évêque Frère Juan Zumárraga de Mexico. Bartolomé de Las Casas l'a insérée dans sa « Très brève relation de la destruction des Indes ».

Poder de Fray Marcos de Niza a favor del Señor Mariscal.
Pouvoir de Frère Marc de Nice en faveur du Seigneur Maréchal. Santiago de Quito, 29 Août 1534. Manuscrit 74, collection Harkness, bibliothèque du Congrès, Washington. Édition espagnole et traduction anglaise par Stella R. Clemence, « The Almagros and the Pizarros, 1531 - 1578 », Washington 1936.

Témoignage, in **« Información hecha en Santiago de Guatemala sobre el concierto celebrado entre el Adelantado D. Pedro de Alvarado y el Mariscal D. Diego de Almagro, para el descubrimiento y conquista de tierras ».**
Témoignage, dans l'« Information faite à Santiago de Guatemala sur l'accord intervenu entre le Gouverneur D. Pedro de Alvarado et le Maréchal D. Diego de Almagro, pour la découverte et la conquête de terres ». Santiago de Guatemala, 28 Septembre 1536. Archivo General de Indias, Patronato, 180, Ramo 66, 1.

Relation du voyage à Cíbola.
Trois copies du manuscrit original sont connues ; deux copies à l'Archivo General de Indias, Séville : **« Relación de Fr. Marcos de Niza a la provincia de Culuacan en Nueva España, 1539 »**, Patronato, Descubrimiento, Nueva España, legajo 20 ; une copie aux Haus, Hof und Staatsarchivs à Vienne, Autriche, **« Relación de las Indias de fray Marcos Denica »**, Handschrift Blaum 192 (Böhm 682). Édition philologique et commentaire par Jerry R. Craddock, in « Romance Philology », vol. 52, printemps 1999.

Lettre à Frère Juan de Zumárraga du 26 février 1546.
Publiée par Jímenez de la Espada, « Tres cartas familiares de Fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México, y contestación a otra que le dirige Fray Marcos de Niza » in « Boletín de la Real Academia de la Historia », VI, 1885.

Attributions

Relation de la conquête du Pérou.

Henri Ternaux-Compans lui attribue, dans les « Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques », 1842 tome 4, la paternité de cette relation ; attribution moderne à Cristóbal de Molina, dit l'almagriste, sous le titre « Conquête et peuplement du Pérou ». Certaines parties ont pu être écrites ou inspirées par Frère Marc.

Historia de la conquista de la provincia del Quito.

Histoire de la conquête de la province du Quito. Ce document pourrait avoir été inséré par Las Casas dans une version de 1548 de sa « Très brève relation de la destruction des Indes ». Attribution par Michel Nallino. Voir transcription par Antonio María Fabié, in « Vida y escritos de D. Fray Bartolomé de Las Casas », Madrid, 1879, volume 2, pp 390-405.

Documents perdus

Sur son œuvre au Pérou et en Équateur, documents cités par Juan de Velasco[1] et Antonio de Alcedo[2] :

Ritos y ceremonias de los Indios.
Rites et cérémonies des Indiens.

Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Perú y del Cuzco.
Lettres informatives sur l'œuvre dans les provinces du Pérou et du Cuzco.

Las dos líneas de los Señores del Perú y del Quito.
Les deux lignées des Seigneurs du Pérou et du Quito.

Historia de la conquista de la provincia del Perú.
Histoire de la conquête de la province du Pérou. Cité par Velasco seul.

Historia de la conquista de la provincia del Quito.
Histoire de la conquête de la province du Quito. Cité par Velasco.
Ou
Conquista de la provincia del Quito por Sebastián de Belalcázar.
Conquête de la province de Quito par Sebastián de Belalcázar. Cité par Alcedo.

Sur sa découverte de Cíbola :

Lettre à Coronado sur Topíra.
Coronado mentionne avoir reçu une lettre de Frère Marc lui relatant le début de son voyage vers Cíbola, et en particulier ce qu'il découvrit à Topíra.

Deuxième relation de Cíbola.
Dans sa relation du voyage à Cíbola, Frère Marc affirme avoir écrit un deuxième rapport, dans lequel il précise, en particulier, les noms des îles situées à la hauteur de Vacapa.

---

1 Juan de Velasco, « Historia del reino de Quito en la América Meridional ».

2 Antonio de Alcedo y Bejarano, « Biblioteca americana; catálogo de los autores que han escrito de la América en diferentes idiomas, y noticias de su vida y patria, años en que vivieron y obras que escribieron ». Écrit en 1807. Publié à Quito, Museo Municipal de Arte e Historia, 1964-1965. 2 v. (Publications du Musée Municipal d'Art et d'Histoire ; vol. 32, t. 1-2)

Sources du XVIème siècle

Alarcón, Hernando de

Relation de son expédition et de ses découvertes.
Sa relation n'est connue qu'à travers Ramusio, « Navigazioni e viaggi », vol. 3.

Alvarado, Pedro de

Lettre à Charles Quint.
Puerto de Posesión, 18 janvier 1534. New York Public Library, Rich 82, folio 55b.

Vente de sa flotte à Almagro et Pizarro, avec cession de privilèges d'exploration et de colonisation dans la Mer du Sud.
Santiago de Quito, 26 août 1534. Manuscrits 70 à 72, collection Harkness, bibliothèque du Congrès, Washington. Édition espagnole et traduction anglaise par Stella R. Clemence, « The Almagros and the Pizarros, 1531 - 1578 », Washington 1936.

Alvarado, Hernando de

Relation de ses découvertes en quête de la Mer du Sud avec Juan de Padilla.
Traduction anglaise par Winship, « The journey of Coronado ».

Beltrán de Gusmán, Nuño de

Gouverneur de la Nouvelle-Espagne, il entreprit un voyage de découverte vers le Nord en 1530 et s'arrêta face à des montagnes infranchissables. Auteur d'une relation, traduite en italien par Ramusio, volume 3 de ses « Navigazioni e viaggi » et publiée pour la première fois en espagnol au XIXème siècle par Icazbalceta.

Benavente, Toribio dit Motolinía, OFM

Historia de los Indios de la Nueva España.
Histoire des indiens de la Nouvelle-Espagne. Editorial Porrua, Mexico, 1969.

Cabeza de Vaca, Alvar Nuñez

Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca y Relación de la Jornada que hizo a la Florida con el Adelantado Pánfilo de Narváez.
Naufrages de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et Relation du Voyage que je fis en Floride avec le Gouverneur Pánfilo de Narváez en 1528-1536. Traduction

française par Henri Ternaux-Compans.

Castañeda, Francisco de, Licenciado

Lettre du Licencié Castañeda à S. M., León de Nicaragua, 15 mars 1531.
In Francisco Vázquez, « Crónica de la Provincia del Santísimo Nombre de Jesús de Guatemala ». Guatemala, 1937, vol I, p. 30.

Lettre du Licencié Castañeda à S. M., León de Nicaragua, 30 mai 1531.
In Pedro Alvarez Rubiano, « Pedrarias Dávila », Madrid, 1944, p. 682.

Castañeda de Najera, Pedro de

Relación de la jornada de Cíbola compuesta por Pedro Castañeda de Najera donde se trata de todos aquellos poblados y ritos, y costumbres…
Relation du voyage de Cíbola, composée par Pedro Castañeda de Najera, où l'on traite de tous les peuples et de tous les rites et coutumes… Le manuscrit original est perdu mais une copie, faite à Séville en 1596, se trouve à la bibliothèque Lenox à New York. Traduction française par Henri Ternaux-Compans, « Voyages et découvertes », volume 9.

Carlos V

Lettre de Charles Quint à Pizarro,
« Cartas del Perú », « Colección de documentos ineditos para la historia del Perú », Lima, 1959.

Cédula de Carlos V y de la Reina Juana a Antonio de Mendoza, Hernán Cortés, Pedro de Alvarado y Hernando de Soto.
Cédule de Charles Quint et de la Reine Jeanne à Antonio de Mendoza, Hernán Cortés, Pedro de Alvarado et Hernando de Soto. Madrid, 10 juillet 1540, « Documentos Cortesianos », par José Luis Martínez, FCE-UNAM, Mexico, 1992, tome IV, pages 217 - 218.

Cortés, Hernán

Lettre à Mendoza, le 26 juillet 1539.
Publiée par H. Wagner, « Fr. Marcos de Niza », 1534.

Lettre à Mendoza, de Cuernavaca, le 6 août 1539.
Publiée par H. Wagner, « Fr. Marcos de Niza », 1534.

Memorial de Hernán Cortés a Carlos V acerca de los agravios que le hizo el virrey de la Nueva España.

Mémoire de Hernán Cortés à Charles Quint, à propos des torts que lui fit le Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne. Madrid, 25 juin 1540. AGI, Patronato, 21, N.2, R.4\2. « Documentos Cortesianos », par José Luis Martínez, FCE-UNAM, Mexico, 1992, tome IV, pages 210 - 212.

Díaz del Castillo, Bernal
Historia verdadera de la conquista de la Nueva España.
Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne. Chapitre CCII, Editorial Porrua, Mexico 1955, p. 319 - 320.

Durán, Diego, OP
Historia de las Indias de Nueva España e islas de la tierra firme.
Histoire des Indes de la Nouvelle-Espagne et des îles de la terre ferme. Chapitre II, Editorial Porrua, Mexico, 1967, p. 21 - 26.

Estete, Miguel de
Noticia del Perú.
Notice du Pérou, 1535. « Colección de Libros y Documentos Referentes a la Historia del Perú », série 2, vol. 8, Lima, 1924.

Gama, Antonio de la, Licenciado
Lettre du Licencié de la Gama à l'Impératrice, Panama, 25 février 1532.
New York Public Library, Rich 2, folio 345b.

Garcilaso de la Vega, dit l'Inca
Comentarios reales de los Incas.
Commentaires royaux des Incas. Biblioteca de Autores Españoles, vol. CXXXIII. Traduction française par J. Baudoin, Augustin Courbé, Paris 1633.

Secunda parte de los comentarios reales : Historia general del Perú.
Seconde partie des commentaires royaux : Histoire générale du Pérou. Biblioteca de Autores Españoles, CXXXIV. Traduction française par J. Baudoin, Siméon Piget, Paris 1658.

Gímenez de San Estéban, Gerónimo, OFM
Lettre du 9 octobre 1539.
Publiée par H. Wagner, « Fr. Marcos de Niza », 1534.

Gonzaga, Francesco, Don, OFM
De origine Seraphicae Religionis Franciscanae.

De l'origine de la religion séraphique franciscaine. Rome, 1587.

Herborn, Nicholas, OFM

Relatio vera de novis insulis.

Relation véridique des îles nouvelles. L'original est perdu, une copie d'époque se trouve à la « Trierer Stadtbibliothek », Cologne, codex 1374.

Epitome convertendi gentes Indiarum ad fidem Christi.

Abrégé sur la conversion des Indiens à la foi du Christ. Wadding, « Annales Minorum », vol. XVI, p. 360 - 372.

Herrera y Tordesillos, Antonio de

Historia general de los hechos de los castellanos en las islas i tierra firme del mar océano.

Histoire générale des faits des Castillans dans les îles et la terre ferme de la mer océane. Editorial Guarania, 1944.

Jaramillo, Juan de

Compagnon de Coronado, auteur d'une relation de l'expédition militaire à Cíbola. Reproduite dans « Narratives of Coronado Expeditions » et dans « The journey of Coronado ».

Jerez, Francisco de

Relation Sámano - Jerez du voyage de Pizarro au Pérou en 1525.

« Las relaciones primitivas de la conquista del Perú », Raúl Porras Barrenechea.

Relación verdadera de la conquista del Perú.

Véridique relation de la conquête du Pérou. Traduction française Henri Ternaux-Compans.

Las Casas, Bartolomé de, Don, OP

Carta a un personaje de la Corte

Lettre à un personnage de la Cour, Granada de Nicaragua, 15 octobre 1535. Tome CX « Opúsculos, cartas y memoriales », Biblioteca de Autores Españoles.

Brevísima relación de la destrucción de las Indias.

Très brève relation de la destruction des Indes. Tome CX « Opúsculos, cartas y memoriales », Biblioteca de Autores Españoles. Cette relation reproduit la « Información a la Corte y al Obispo » de Frère Marc.

Tratado de las doce dudas.
Traité des douze doutes. Tome CX « Opúsculos, cartas y memoriales », Biblioteca de Autores Españoles.

Apologetica Historia.
Histoire Apologétique. Tomes CV et CVI, Biblioteca de Autores Españoles. Volume II, chapitre CLXVIII, « De la religión que profesaban los indios de la Florida y de Nuevo Mexico ». Les chapitres CCXLVIII à CCLXI sont certainement redevables à « Las dos líneas… » de Frère Marc.

López de Cárdenas, García
Témoignage à son procès, en 1546.
Publié par Hammond et Rey dans « Narratives of Coronado Expeditions ».

López de Gómara, Francisco
Historia general de las Indias. Hispania Vitrix.
Histoire générale des Indes. L'Espagne Victorieuse. Édition Obras Maestras, Barcelona, 1966.

Mena, Cristóbal de
La conquista del Perú.
La conquête du Pérou, 1533. Publié par Porras Barrenechea, « Las relaciones primitivas de la conquista del Perú ».

Mendoza, Antonio (1490 ? - 1552)
Lettre de D. Antonio de Mendoza, Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, à l'Empereur, lui donnant diverses nouvelles sur son gouvernement.
Mexico, 10 décembre 1537, in Pacheco, « Colección de documentos… », Madrid, 1864, tome II, p. 206.

Instructions à Frère Marc.
Annexées par Frère Marc à sa relation.

Lettre à l'Empereur, octobre 1539.
Publiée par Ramusio, « Navigazioni e viaggi », volume 3.

Lettre à l'Empereur, 17 avril 1540. Publiée par Pacheco, « Colección de documentos… ».

Minaya, Bernardino de, OP
Lettre à Philippe II, circa 1559.
In « El Papa Paulo III y los Indios de América », par Lewis Hanke, Revista de la Universidad Católica Bolivariana, Medellín, 1940.

Mendieta, Gerónimo de, OFM
Historia eclesiástica indiana.
Histoire ecclésiastique indienne. Mexico, antigua libreria, MDCCCLXX, publiée pour la première fois par Joaquín García Icazbalceta.

Molina, Cristóbal de, dit l'Almagriste
Conquista y población del Perú.
Conquête et peuplement du Pérou. Le manuscrit se trouve aux archives générales des Indes à Séville. Publié dans le volume CCIX de la BAE, « Crónicas peruanas de interés indígena ». Traduction française par Henri Ternaux-Compans, « Nouvelles Annales des Voyages… », 1842 tome 4.

Montesinos, Fernando de
Anales del Perú.
Annales du Pérou. Édition par Victor M. Maúrtua, Madrid, 1906, 2 vol.

Pizarro, Francisco
Lettre à Pedro de Alvarado.
Los Reyes, 29 juillet 1536. En annexe à « Información hecha en Santiago de Guatemala sobre el concierto celebrado entre el Adelantado D. Pedro de Alvarado y el Mariscal D. Diego de Almagro, para el descubrimiento y conquista de tierras » Santiago de Guatemala, 28 Septembre 1536. Archivo General de Indias, Patronato, 180, Ramo 66, 1.

Pizarro, Pedro
Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú.
Relation de la découverte et de la conquête des royaumes du Pérou. « Colección de Libros y Documentos Referentes a la Historia del Perú », série 1, vol. 6, Lima, 1917.

Preciado, Francisco
Relation de la découverte de Francisco Ulloa.
Cette relation n'est connue que par sa traduction italienne par Ramusio, volume 3 des « Navigazioni e viaggi ».

Ramusio, Giovan Battista

Navigazioni e viaggi, a cura di Marica Milanesi.

Navigations et voyages, édités par Marica et Milanesi. 3 volumes, plusieurs éditions au XVIème siècle, édition figée en 1556. Le volume 3 contient les relations de Cabeza de Vaca, de Nuño de Gusmán, de Francisco de Ulloa, de Francisco Vázquez de Coronado, d'Antonio de Mendoza, de Marc de Nice, de Hernando Alarcón. Il y a eu 2 rééditions modernes, édition anastatique d'Amsterdam en 1970 et édition de Turin, chez Einaudi en 1978-1988, en 6 volumes.

Sahagún, Bernardino de, OFM

Historia General de las cosas de la Nueva España.

Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne. Publiée pour la première fois en 1830. Réimpression, Editorial Porrua, Mexico, 1956, sous la direction d'Angel M. Garibay, 4 volumes (douze livres).

Sancho de la Hoz, Pedro

Relación de lo sucedido en la conquista…

Relation de ce qui arriva lors de la conquête… 1535. « Colección de Libros y Documentos Referentes a la Historia del Perú », série I, vol. V, Lima, 1917.

Suárez de Peralta, Joan

Tratado del descubrimiento de las Indias y su conquista.

Traité de la découverte des Indes et de leur conquête. Relation tardive, écrite circa 1590. Alianza Editorial, Madrid, 1990.

Tenamaztle, Francisco de

Relación de agravios hechos por Nuño de Gusmán y sus huestes a Don Francisco Tenamaztle.

Relation des torts faits par Nuño Gusmán et ses troupes à Don Francisco Tenamaztle. Archivo General de Indias, Séville. Colección siglo XVI, Librería de Porrua Hermanos, Mexico 1959.

Trujillo, Diego de

Relación del descubrimiento del reino del Perú.

Relation de la découverte du royaume du Pérou. Éditée par Raúl Porras Barrenechea, Séville, 1948.

Ulloa, Francisco de

Relation de son expédition.

Le manuscrit se trouve aux Archives générales des Indes, à Séville. Publication et traduction anglaise par H. R. Wagner, « California Voyages, 1539 - 1541 ».

Vázquez de Coronado, Francisco

Lettre à Mendoza, de Culiacán, le 8 mars 1539.
Publiée par Ramusio « Navigazioni e viaggi »

Lettre à l'Empereur, de Compostela, le 15 juillet 1539.
Publiée par Hammond et Rey, « Narratives of Coronado Expeditions », p. 45 - 49.

Lettre à Mendoza, de Cíbola, le 3 août 1540.
Original perdu, traduction italienne publiée par Ramusio « Navigazioni e viaggi ».

Lettre à l'Empereur, de Tiguex, le 20 octobre 1541.
Publiée par Pacheco, « Colección de documentos… »., III, p.363. Manuscrit original Archivo General de Indias, Patronato, 184, R.34.

Témoignage à son procès, en 1544.
Publié par Hammond et Rey, « Narratives of Coronado Expeditions ».

Zárate, Agustín de

Historia del descubrimiento y conquista del Perú.
Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou. Anvers 1555. « Historiadores primitivos de las Indias », Biblioteca de Autores Españoles vol. XXVI.

Zumárraga, Juan de, Don, OFM

Carta de Don Fr. Juan de Zumárraga a un eclesiástico desconocido.
Lettre de Don Fr. Juan de Zumárraga à un ecclésiastique inconnu. Mexico, 4 avril 1537. « Documentos ineditos del siglo XVI para la historia de México », Mexico, Cuevas, 1914, p. 83 - 84.

Tres cartas familiares de Fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México, y contestación a otra que le dirige Fray Marcos de Niza.
Trois lettres familières de Frère Juan de Zumárraga, premier évêque et archevêque de Mexico, et réponse à une autre que lui envoie Frère Marc de Nice. Mexico, 1546, Boletín de la Real Academia de la Historia, VI, 1885, p. 239-252, par Marcos Jímenez de la Espada.

Témoignages divers :

Proceso del Marqués del Valle y Nuño de Gusmán y los adelantados de Soto y Alvarado, sobre el descubrimiento de la tierra nueva.
Procès du Marquis del Valle, de Nuño de Gusmán et des gouverneurs de Soto et Alvarado, sur la découverte de la terre nouvelle. Témoignages recueillis à la Havane, le 12 novembre 1539, durant l'instruction du procès entre Cortés et Mendoza, par Don Hernán de Soto. (Témoignages de Nuñez, Francisco de Serrano, Sanchez, Francisco de Leyba, Andrés García, García Navarro, Hernando de Sotomayor. Publiés par Pacheco, « Colección de documentos… », Madrid, 1865, vol. V.

Traslado de las Nuevas.
Copie des nouvelles. Anonyme, recueil d'informations sur l'expédition de Coronado. Publié par Pacheco, « Colección de documentos… », vol. XIX, p. 529.

Relación del Suceso.
Relation du succès. Anonyme, relation de l'expédition de Coronado. Publiée par Pacheco, « Colección de documentos… », vol. XIV, p. 318.

Témoignage concernant ceux qui ont fait partie de l'expédition de Francisco Vázquez de Coronado.
Publié par Pacheco, « Colección de documentos… », vol. XIV, p. 373.

Autres sources

Aguirre, Carmen et Tormo, Leandro

Algunas características de los Franciscanos en Nuevo Mexico durante el primer siglo, 1535 - 1635.

Quelques caractéristiques des Franciscains au Nouveau-Mexique durant le premier siècle, 1535 - 1635. « Archivo Ibero-Americano », secunda época, XVIème année, XVIème volume, 1986, pages 721 - 736.

Ahern, Maureen

The certification of Cíbola: discoursive strategies in « La relación del descubrimiento de las siete ciudades » by Fray Marcos de Niza, 1539.

La certification de Cíbola : stratégies du discours dans la relation de la découverte des sept cités par Frère Marc de Nice en 1539. Dispositio/Ann Arbor, 14:36/38, 1989, p. 303 - 314.

The cross and the gourd: the appropriation of ritual signs in the « Relaciones » of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca and Fray Marcos de Niza.

La croix et la gourde : l'appropriation des signes rituels dans les relations d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et Frère Marc de Nice. Early images of the Americas : transfer and invention. Édité par J. Williams et R. Lewis. Tucson, University of Arizona Press, 1993, p. 215 - 244.

Alberti, Sigismond, abbé

Album virorum Liguriae Sabaudiae sanctitate illustrium.

Liste des hommes de Ligurie et de Savoie, illustres par leur sainteté. Publié à Turin, chez Mairesse, en 1713. Contient une suite de biographies, dans un style un peu pompeux, dont la biographie de Frère Marc, « Marcus de Nicia ».

Alcedo, Antonio de

Biblioteca americana : catálogo de los autores que han escrito de la América en diferentes idiomas, y noticias de su vida y patria, años en que vivieron, y obras que escribieron, compuesto por el mariscal de campo Don Antonio de Alcedo, gobernador de la plaza de la Coruña, ano de 1807.

Bibliothèque américaine : catalogue des auteurs qui ont écrit sur l'Amérique en différentes langues, notices de leurs vies et de leurs patries, années où ils vécurent, œuvres qu'ils écrivirent, composé par le maréchal de camp Don Antonio de Alcedo, gouverneur de la place de la Coruña, en l'année 1807. Introduction de Jorge A. Garces, Quito, Museo Municipal de Arte y Historia, 1964 - 1965, 2 vol.

Manuscrit original à la New York Public Library. Une version incomplète (1791), à la Bibliothèque Nationale.

Álvarez, Francisco Fe

En busca de Quibiria.
A la recherche de Quivira. Edamex, Mexico, 1989.

American National Biographies

Fray Marcos de Niza.
Frère Marc de Nice. Oxford University Press, 1998.

Armas Medina, Hernando de

Cristianización del Perú, 1532-1600.
Christianisation du Pérou 1532-1600. Escuela de estudios hispano-americanos de Sevilla, 1953.

Arricivita, Juan Domingo, OFM

Crónica seráfica y apostólica del Colegio de Propaganda de la Fide de Santa Cruz de Queretaro en la Nueva España.
Chronique séraphique et apostolique du Collège de Propagation de la Foi de Santa Cruz de Queretaro en Nouvelle-Espagne. Mexico, Felipe de Zuniga y Ontiveros, 1792.

Baldwin, Percy M.

Fray Marcos de Niza and his Discovery of the Seven Cities of Cíbola.
Frère Marc de Nice et sa découverte des sept cités de Cíbola. New Mexico Historical Review, volume I, 1926, p. 193-223.

Bancroft, Hubert Howe

History of Arizona and New Mexico, 1530-1588.
Histoire de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, 1530-1588. History Company, San Francisco, 1889, p. 34.

Bandelier, Adolphe Francis

La découverte du Nouveau-Mexique, par le moine Franciscain Frère Marcos de Nice en 1539. Revue d'Ethnographie, N° 1, 1886, p. 31 à 48 ; N° 2, 1886, p. 117 à 134 (suite) ; N° 3, 1886, p. 193 à 212 (suite et fin).

The Discovery of New Mexico by Fray Marcos of Niza.
La découverte du Nouveau-Mexique par Frère Marc de Nice. Magazine of

Western History, vol IV, p. 659-670, Cleveland 1886.

Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New-Mexico. Introduction historique aux études parmi les indiens sédentaires du Nouveau-Mexique). Papers of the Archaeological Institute of America vol. I.

Cíbola.
New Yorker Staats-Zeitung, mai 1885.

The Gilded Man, El Dorado.
L'Homme Doré, El Dorado, 1893

The Delight Makers.
Les fabricants de rêves.

Bandelier, Fanny

The journey of Alvar Nuñez Cabeza de Vaca and his companions.
Le voyage d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca et de ses compagnons. Traduction anglaise par Fanny Bandelier, avec une lettre du Vice-Roi Antonio de Mendoza et la relation de Frère Marc d'après Hakluyt. Introduction par A. F. Bandelier. Allerton Book Company, New York, 1922.

Barba, Francisco Esteve

Historiografia Indiana.
Historiographie indienne. Editorial Gredos, Madrid.

La Historiografia Peruana de Interés Indígena.
L'historiographie péruvienne d'intérêt indigéniste. Étude préliminaire au volume CCIX de la BAE.

Baudot, Georges

Les missions Franciscaines au Mexique au XVIème siècle et les Douze Premiers.
« Diffusione del francescanesimo nelle Americhe », actes du 10ème colloque international d'Assise, 1982.

Béri, Édouard

Fray Marcos de Niza, Frère Marc de Nice, Mineur de l'Observance de St-François d'Assise, Apôtre, Historien, Explorateur (1495-1542). Compte-rendu d'une causerie faite à l'Acadèmia Nissarda, publiée dans Nice Historique, N° 5-6 de 1938, pages 129 à 145 ; plus un tiré à part à l'imprimerie de l'Éclaireur de

Nice, les deux versions identiques à part la pagination.

Bertrand, Jean-Toussaint

Histoire de l'Amérique espagnole depuis les origines jusqu'à nos jours. Paris, Spes, 1929, 2 volumes, page 165.

Blakeslee, Donald J. et Blaine, Jay C.

The Jimmy Owens Site: New Perspectives on the Coronado Expedition
Le site Jimmy Owens : de nouvelles perspectives pour l'expédition de Coronado. Richard Flint et Shirley Cushing Flint « The Coronado Expedition: From the Distance of 460 Years ».

Bloom, Lansing B.

Who Discovered New Mexico? Was Fray Marcos a liar?
Qui a découvert le Nouveau-Mexique? Frère Marc était-il un menteur? New Mexico Historical Review, volume 15, 1940, p. 101-132 et 16, 1941, p. 244-246.

Bolton, Herbert Eugene

The Spanish Borderlands: A Chronicle of Old Florida and The Southwest.
Les frontières espagnoles : une chronique de la vieille Floride et du Sud-Ouest. Yale University Press, New Haven, 1921, p. 86-87

Coronado: Knight of Pueblos and Plains.
Coronado : Chevalier des pueblos et des plaines. University of New Mexico Press, Albuquerque, 1949.

Bonvillain, Nancy

The Zuni.
Les Zuñis. Indians of the North America, Chelsea House Publishers, 1995.

Boriello, Bernard

Le personnage d'Atahuallpa à travers l'historiographie en langue espagnole (XVIème - XVIIème siècles). Thèse de Nouveau Doctorat de Langue, Littérature et Civilisation Espagnoles. Université de Nice - Sophia Antipolis, 1993.

Brandon, William

Quivira: Europeans in the Region of the Santa Fe Trail.
Quivira : des européens dans la région de la piste de Santa Fe. Ohio University Press, 1990.

Brasher, Nugent

The Chichilticale Camp of Francisco Vázquez de Coronado: The Search for the Red House.

Le camp de Chichilticale de Francisco Vázquez de Coronado : la recherche de la maison rouge. New Mexico Historical Review, volume 82, number 3, fall 2007.

The Red House Camp and the Captain General. The 2009 Report on the Coronado Expedition Campsite of Chichilticale.

Le camp de la maison rouge et le capitaine général. Le rapport de 2009 sur le campement de Chichilticale de l'expédition de Coronado. New Mexico Historical Review, volume 84, number 1, winter 2009.

Brody, J. J.

Les Anasazis : les premiers indiens du Sud-Ouest américain.

Edisud, Aix-en-Provence, 1993.

Britius, Paulus, Don

Historia seraphica Provinciae S. Ludovici.

Histoire séraphique de la Province de Saint-Louis. 1647.

Canedo, Lino Gómez, OFM

Los Franciscanos y la evangelización del nuevo mundo.

Les Franciscains et l'évangélisation du Nouveau Monde. « Diffusione del francescanesimo nelle Americhe », actes du 10ème colloque international d'Assise, 1982.

New Data Regarding the Origins of the Franciscan Missions in Peru, 1532 - 1569.

Nouvelles données concernant les origines des missions Franciscaines au Pérou, 1532 - 1569. The Americas, 9, 1953, p. 315 - 358.

Cappatti, Louis et Isnard, Pierre

Cimiez.

Éditions de l'Almanach Nissart, Nice 1943.

Cazeneuve, Jean

Les indiens Zuñis : les dieux dansent à Cíbola.

Éditions du Rocher, Paris, 1993.

Chávez, Angelicó, OFM
Coronado's Friars: The Franciscans in the Coronado Expedition.
Les moines de Coronado : les Franciscains dans l'expédition de Coronado. Academy of American Franciscan History, 1968.

Chiesa, Francesco, Agostino della, Don
Catalogo di scrittori Piemontesi, Savoiardi e Nizzardi.
Catalogue des écrivains Piémontais, Savoyards et Niçois. 1660.

Civezza, Marcellino da, OFM
Saggio di bibliografia geografica, storica, etnografica Sanfrancescana.
Essai de bibliographie géographique, historique, ethnographique Saint-franciscaine. Prato, Ranieri Guasti, 1879.

Storia Universale delle Missioni Francescane.
Histoire universelle des missions franciscaines. Rome, Tipografia Tiberina, 1857-1861 (vol 1 à 5). Prato, Guasti, 1881-1883, vol 6, 1500 - 1550 et 7/1, 1500 - 1600.

Clemence, Stella Risley
The Harkness Collection in the Library of Congress. Calendar of Spanish Manuscripts concerning Peru, 1531 - 1651.
La collection Harkness dans la bibliothèque du Congrès. Calendrier des manuscrits espagnols concernant le Pérou, 1531 - 1651. United States Government Printing Office, Washington, 1932.

The Harkness Collection in the Library of Congress. Documents from Early Peru. The Pizarros & the Almagros, 1531 - 1578.
La collection Harkness dans la bibliothèque du Congrès. Documents du jeune Pérou. Les Pizarros et les Almagros, 1531 - 1578. United States Government Printing Office, Washington, 1936.

Córdova de Salinas, Diego, OFM
Corónica de la religiosissima provincia de los doce apostolos del Perú.
Chronique de la très religieuse province des douze apôtres du Pérou. Édition, introduction et notes de Lino G. Canedo, Academy of American Franciscan History, Washington 1957.

Costales, Alfredo et Piedad
La Real Familia Duchicela.

La Maison Royale Duchicela. Estudios, ediciones y medios (EDYM), Valencia, 1992. Réimpression 1996 sous le titre « Los hijos de Atahuallpa ».

Craddock, Jerry R.
Fray Marcos de Niza, Relación.
Édition philologique et commentaire, Romance Philology, Vol. 52, printemps 1999, « Documenting the Colonial Experience, with Special Regard to Spanish in the American Southwest ».

Cushing, Frank Hamilton
Zuñi folk tales.
Contes populaires zuñis. Édition originale 1901, réédition par Knopf, New York, 1931.

Day, Grove et Arthur
Coronado's Quest: The Discovery of the Southwestern States.
La quête de Coronado : la découverte des états du Sud-Ouest. Berkeley, 1940. Greenwood Pub Group, 1982.

Everett, Dianna
Coronado and the myth of Quivira.
Coronado et le mythe de Quivira. Panhandle Plains Hist Society, 1986.

Fabié, Antonio María
Vida y escritos de D. Fray Bartolomé de Las Casas.
Vie et écrits de Bartolomé de Las Casas. Madrid, 1879, 2 vol.

Fernández-Prada, Federico Richter, Don, OFM
Presencia Franciscana en el Perú en los siglos XVI a XX.
Présence franciscaine au Pérou, du XVIème au XXème siècle. Editorial Salesiana, Lima, 1995.

Flint, Richard
Great Cruelties Have Been Reported: The 1544 Investigation of the Coronado Expedition.
On a rapporté de grandes cruautés : l'investigation de 1544 sur l'expédition de Coronado. Southern Methodist University Press, 2002.

No Settlement, No Conquest: A History of the Coronado Entrada.
Pas de colonisation, pas de conquête : une histoire de l'incursion de Coronado.

University of New Mexico Press, 2008.

Without Them, Nothing Was Possible. The Coronado's Expedition's Indian Allies.
Sans eux, rien n'était possible. Les alliés Indiens de l'expédition de Coronado. New Mexico Historical Review, volume 84, number 1, winter 2009.

Flint, Richard et Cushing Flint, Shirley, et al.
The Coronado Expedition to Tierra Nueva: the 1540 - 1542 Route Across the Southwest.
L'expédition de Coronado en Terre Nouvelle : la route de 1540 - 1542 à travers le Sud-Ouest. University Press of Colorado, 1997.

The Coronado Expedition: From the Distance of 460 Years
L'expédition de Coronado : d'une distance de 460 ans. University of New Mexico Press, 2003.

Documents of the Coronado expedition, 1539-1542.
Documents de l'expédition de Coronado, 1539-1542. Southern Methodist University Press, 2005.

Flornoy, Bertrand
L'aventure Inca.
Amiot-Dumont, Paris, 1955.

Garcés, Francisco de, OFM
Diario de exploraciones en Arizona y California en los años de 1775 y 1776.
Journal des explorations en Arizona et Californie, 1775 et 1776. Instituto de Investigaciones Históricas, Mexico, 1968.

García Icazbalceta, Joaquín
Fr. Juan de Zumárraga de la Obs. de San Francisco, primer obispo y arzobispo de México. Estudio biográfico y bibliográfico, con un apéndice de documentos ineditos, por Joaquín García Icazbalceta.
Fr. Juan de Zumárraga de l'Observance de Saint-François, premier évêque et archevêque de Mexico. Étude biographique et bibliographique, avec un appendice de documents inédits, par Joaquín García Icazbalceta.

Colección de documentos para la historia de México.
Collection de documents pour l'histoire de Mexico. Vol 1, 1862. Vol 2, 1866. La

« Collection de documents… » contient dans le volume 2 une relation du voyage de Nuño Gusmán ainsi qu'une « Histoire de la Nouvelle-Galice », par Frère Antonio Tello.

Nueva colección de documentos para la historia de México.
Nouvelle collection de documents pour l'histoire de Mexico. Vol 1, 1886. Vol 2, 1889, Codex Franciscain du XVIème siècle. Vol 3, 1891. Volumes 4 et 5, documents Franciscains du XVIème et XVIIème siècle.

Gioffredo, Pierre, abbé
Nicœa Civitas Sacris Monumentis illustrata…
La cité de Nice, célèbre par ses monuments sacrés… Turin, Jacob Rusti, 1658.

Storia delle Alpi Marittime.
Histoire des Alpes-Maritimes. Turin, 1839.

Gubernatis, Dominique de, OFM
Idoea orbis seraphici de tribus ordinibus.
Idée de « orbis seraphicus de tribus ordinibus ». Il s'agit du plan de l'ouvrage, en 57 pages. Dans ce plan, Gubernatis mentionne son intention de traiter au chapitre 2 du IIIème volume « Specialia de Fr. Marco niciensi » et au chapitre 2 de la seconde partie du volume V « De Fr. Marco niciensi ».

Orbis seraphicus. Historia de tribus ordinibus a Seraphico Patriarcha institutis…
Le Monde Séraphique. Histoire des trois ordres institués par le Patriarche Séraphique… Il s'agit de l'ouvrage à proprement parler, extrêmement difficile à trouver. Publié de 1681 à 1688.

Gurulé, Jerry
Francisco Vázquez de Coronado's Northward Trek Through Sonora.
L'expédition de Francisco Vázquez de Coronado vers le Nord à travers la Sonora. Richard Flint et Shirley Cushing Flint « The Coronado Expedition to Tierra Nueva: the 1540 - 1542 Route Across the Southwest ».

Gusinde, Martin
Fray Marcos de Niza entdeckt New Mexico im jähre 1539.
Frère Marc découvre le Nouveau Mexique en 1539. Ibero-Amerikanisches Archiv, XVI, 1942-1943, p. 42-58 et 94-124. Ibero-Amerikanisches Institut, Berlin.

El descubrimiento de Nuevo Mexico, según un manuscrito conservado en Viena.

La découverte du Nouveau-Mexique suivant un manuscrit conservé à Vienne. Invest y Progreso, 1-2, 1944, p. 62-64.

Guttierez, Ramón A.

Marriage, sexuality and power in New Mexico, 1500 - 1846.

Mariage, sexualité et pouvoir au Nouveau-Mexique, 1500 - 1846. Stanford University Press, 1991.

Hallenbeck, Cleve

The journey of Fray Marcos de Niza.

Le voyage de Frère Marc de Nice. Illustrations et décorations de José Cisneros. Dallas, Texas, Southern Methodist University Press, 1987, réédition commémorative de l'édition de 1949.

Hammond, George Peter et Rey, Agapito

Narratives of the Coronado Expeditions.

Relations des expéditions de Coronado. Albuquerque, University of New Mexico Press, 1940. Coronado Cuarto Centennial Publications, 1977.

Hartmann, William K.

Cities of Gold: A Novel of the Ancient and Modern Southwest.

Les cités de l'or : un roman de l'ancien et du nouveau Southwest. A Tom Doherty Associates Book, New York, 2002.

Pathfinder for Coronado: Reevaluating the Mysterious Journey of Fray Marcos de Niza.

Éclaireur pour Coronado : réévaluation du mystérieux voyage de Frère Marc de Nice. Richard Flint et Shirley Cushing Flint « The Coronado Expedition to Tierra Nueva: the 1540 - 1542 Route Across the Southwest ».

Hartmann, William K. et Gayle Harrison Hartmann

Juan de la Asunción, 1538: first Spanish explorer of Arizona ?

Juan de la Asunción, 1538 : premier explorateur espagnol de l'Arizona ? Kiva 37(2), p. 93 - 103.

Haynes, Henry

Early Exploration of New Mexico.

Première exploration du Nouveau-Mexique. « Narrative and Critical History of America », vol 2, p. 473-504, Houghton Mifflin & Co, Boston, 1886.

Hodge, Frederik Webb

History of Hawikuh, New Mexico: One of the So-Called Cities of Cíbola.
Histoire d'Hawikuh, Nouveau-Mexique : une des sept cités dites de Cíbola. Ward Ritchie Press, Los Angeles, 1937. p. 26-27.

Jijón y Caamaño, Jacinto, SJ

Examen crítico de la veracidad de la « Historia del reino de Quito » del P. Juan de Velasco de la Compañía de Jesus.
Examen critique de la véracité de l'Histoire du royaume de Quito du P. Juan de Velasco de la Compagnie de Jésus. Boletín de la Sociedad Ecuatoriana de Estudios Históricos Americanos, I, Quito 1918, p. 33 - 63.

Jímenez de la Espada, Marcos de

Tres cartas familiares de Fray Juan de Zumárraga, primer obispo y arzobispo de México, y contestación a otra que le dirige Fray Marcos de Niza.
Trois lettres familières de Frère Juan de Zumárraga, premier évêque et archevêque de Mexico, et réponse à une autre que lui envoie Frère Marc de Nice). Mexico, 1546, Boletín de la Real Academia de la Historia, VI, 1885, p. 239-252.

Kerval, Léon de

Le couvent des frères mineurs et le sanctuaire de Notre-Dame de Cimiez.
Nice, au couvent des frères mineurs de Cimiez, 1901.

Lafora, Nicholas de, et Kinnaird, Laurence

Frontiers of New Spain.
Les frontières de la Nouvelle-Espagne. Quivira Society Publications, vol. 13. Ayer Co Pub, 1967.

Ladd, Edmund J.

Zuñi on the Day the Men in Metal Arrived.
Zuñi le jour où arrivèrent les hommes de métal. Richard Flint et Shirley Cushing Flint « The Coronado Expedition to Tierra Nueva: the 1540 - 1542 Route Across the Southwest ».

Latouche, Robert

Histoire de Nice.
Ville de Nice, 1951, Volume I.

Léon, Achille, OFM

Histoire de l'ordre des frères mineurs.

Éditions Franciscaines, 1954. p. 256 et 262.

León-Portilla, Miguel
La flecha en el blanco.
La flèche dans le mille. 1996.

Lockhart, James Marvin
The men of Cajamarca; a Social and Biographical Study of the First Conquerors of the Peru.
Les hommes de Cajamarca ; une étude sociale et biographique des premiers conquérants du Pérou. University of Texas Press, 1972.

Luzzana Caraci, Ilaria
Fra Marco da Nizza scopritore del Nuovo Messico. Contributo allo studio della sua impresa.
Frère Marc de Nice découvreur du Nouveau-Mexique. Contribution à l'étude de son entreprise. Bollettino della Società Geografica Italiana, s. X, 4 (1975).

Mange, Matheo
Luz de Tierra Incógnita en la América Septentrional y Diario de las Exploraciones en Sonora.
La lumière de la Terre Inconnue en Amérique septentrionale et journal des explorations en Sonora. Archivo General de la Nación, Tomo X, Mexico 1926.

Marzal, Manuel María
Historia de la antropología indigenista : Mexico y Perú.
Histoire de l'anthropologie indigéniste : Mexique et Pérou. Editorial Anthropos, Barcelona 1993.

Medina, Balthassar de, OFM
Chronica de la S. Provincia de S. Diego de Mexico de Religiosos Descalzos de N.S.P.S. Francisco en la Nueva España. Vidas de ilustres y venerables…
Chronique de la Sainte province de Saint-Diego de Mexico des Religieux Déchaux de Notre Séraphique Patriarche Saint-François en Nouvelle Espagne. Vie des illustres et vénérés… Mexico, Juan de Ribera, 1682.

Monstier, Arthur du, OFM
Martyrologium Franciscanum.
Martyrologe Franciscain. Paris, chez Edmond Couterot, deuxième édition 1653. Mentionne Frère Marc au chapitre MARTII XXV, octavo kalendas aprilii.

Montané Martí, Julio César

Por los senderos de la quimera : el viaje de Fray Marcos de Niza.
Par les sentiers de la chimère : le voyage de Frère Marc de Nice. Instituto Sonorense de cultura, Hermosillo, 1995.

Mora, Carmen de

Las siete ciudades de Cíbola : textos y testimonios sobre la expedición de Vázquez Coronado.
Les sept cités de Cíbola : textes et témoignages sur l'expédition de Vázquez de Coronado. Séville, Ediciones Alfar, 1992.

Morales, Francisco

Franciscan Presence in the Americas: Essays on the Activities of the Franciscan Friars in the Americas, 1492-1900.
Présence Franciscaine aux Amériques : Essais sur les activités des Frères Franciscains sur les Amériques, 1492-1900. Academy of American Franciscan History, Potomac, Md, 1983.

Mota Padilla, Matías Angel de la

Historia del Reino de la Nueva Galicia en América Septentrional.
Histoire du royaume de la Nouvelle-Galice en Amérique septentrionale. Instituto Nacional de Antropología y Historia, Guadalajara, 1973.

Naharro, Pedro Ruiz, O de M

Relation de la découverte et de la conquête du Pérou par le Père Pedro Ruiz Naharro, de l'ordre de la Merci de la province de Lima ; apologie pour la vérité.
Traduction française par Henri Ternaux-Compans, Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, 1844, tome premier.

Relación de los hechos de los españoles en el Perú desde su descubrimiento hasta la muerte del Marqués Francisco Pizarro.
Relation des faits des espagnols au Pérou depuis sa découverte jusqu'à la mort du Marquis Francisco Pizarro. « Colección de documentos ineditos para la historia de España », vol. XXVI, p. 232 - 256.

Nallino, Michel et Hartmann, William K.

A Supposed Franciscan Exploration of Arizona in 1538: The Origins of a Myth
Une exploration supposée de l'Arizona en 1538 : les origines d'un mythe. Kiva 68, no. 4, 2003.

Nettel Diaz, Patricia

Description de l'œuvre écrit de Frère Gerónimo de Mendieta, religieux de l'œuvre de Saint-François et missionnaire dans la province du Saint-Evangile à la Nouvelle-Espagne de 1554 à 1604. Thèse de Doctorat de 3ème Cycle d'Histoire, 1986, EHESS.

Oblasser, Bonaventure

His Own Personal Narrative of Arizona Discovered by Fray Marcos de Niza who in 1539 First Entered these Parts on his Quest for the Seven Cities of Cíbola.
Sa propre relation de la découverte de l'Arizona par Frère Marc de Nice, qui y pénétra le premier en 1539 dans sa quête des sept cités de Cíbola. Topawa, Arizona, 1939.

Obregón, Baltasar de

Historia de los descubrimientos de Nueva España.
Histoire des découvertes en Nouvelle-Espagne. Collection Alfar universidad, Séville, 1997.

Odriozola, Manuel de

Documentos Literarios del Perú.
Documents littéraires du Pérou. Vol IV, Lima, 1879.

Pacheco, J. F., Cárdenas et al.

Colección de documentos ineditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceanía, sacados de los Archivos del Reino y muy especialmente del de Indias.
Collection de documents inédits relatifs à la découverte, à la conquête et à l'organisation des antiques possessions espagnoles d'Amérique et d'Océanie, provenant des archives du royaume et tout particulièrement de celui des Indes. Madrid, 42 volumes, 1864-1884. Le volume 3, p. 325-351, contient la retranscription de la relation de Frère Marc d'après le manuscrit de Séville.

Pastells, Pablo, SJ

Préface à « Organización de la Iglesia y ordenes religiosas en el virreinato del Perú en el siglo XVI »,
par Roberto Levillier, 2 vol., Madrid , 1919.

Pellegrini, G., OFM

La ville de San Francisco et le Vénérable P. Marc de Nice.

La Bonne Volonté, N° 23, troisième année, 1906 ; avec le concours du cercle d'études séraphiques de Monte-Carlo.

Perry, I. Mac

Black Conquistador: the Story of the First Black Man in America.
Le conquistador Noir : l'histoire du premier Noir en Amérique. Boca Bay Books, Saint-Petersburg, Florida 1998.

Children of the Sun: the Cabeza de Vaca Expedition.
Les enfants du Soleil : l'expédition de Cabeza de Vaca. Boca Bay Books, Saint-Petersburg, Florida 1999.

Peso, Charles di

Casas Grandes: A Fallen Trading Center of the Gran Chichimeca.
Casas Grandes : un centre commercial déchu du Grand Chichimèque; 8 vol., Northland Press, Flagstaff, Arizona, 1974.

Petersen, Richard

Lost Cities of Cíbola.
Les cités perdues de Cíbola. G & H Books, 1985.

Porras Barrenechea, Raúl

Las relaciones primitivas de la conquista del Perú.
Les premières relations de la conquête du Pérou. Instituto Raúl Porras Barrenechea, Lima, 1967.

Una nueva interpretación de la personalidad de Francisco Pizarro.
Une nouvelle interprétation de la personnalité de Francisco Pizarro ; Boletín de la Comisión Nacional Peruana de Cooperación Intelectual, I, Lima, 1941, p. 18.

Reff, Daniel T.

Anthropological analysis of exploration texts: cultural discourse and the ethnographical import of Fray Marcos de Niza.
L'analyse anthropologique des textes d'exploration : le discours culturel et l'apport ethnographique de Frère Marc de Nice. Am. Anthropol., 93 : 3, 1991, p. 636 - 655.

Ricard, Robert

La Conquête spirituelle du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-1524 à 1572.

Institut d'Ethnologie, Paris, 1933.

Riley, Carroll L.

The Location of Chichilticale.

L'emplacement de Chichilticale. « Southwestern Culture History : Papers in Honor of Albert H. Schroeder ». Papers of the Archaeological Society of New Mexico, 10, 1985.

Rodack, Madeleine Turrell

Cíbola Revisited.

Cíbola revisitée. « Southwestern Culture History : Papers in Honor of Albert H. Schroeder ». Papers of the Archaeological Society of New Mexico, 10, 1985.

Adolph F. Bandelier's The discovery of New Mexico by the Franciscan Monk, Friar Marcos de Niza in 1539.

La découverte du Nouveau-Mexique par le moine Franciscain Frère Marc de Nice en 1539, d'Adolphe F. Bandelier. University of Arizona Press, Tucson, 1981.

Rossi, Charles, OFM

Un grand missionnaire explorateur. Père Marc de Nice.

L'Union Séraphique, numéros de mai, juin et juillet 1939.

Sappia, Henri

Projet d'article sur Frère Marc.

Écrit à l'occasion du tremblement de terre de San Francisco de 1906. Collection privée, Nice.

Sauer, Carl Ortwin

The Discovery of New Mexico Reconsidered.

La découverte du Nouveau-Mexique reconsidérée. New Mexico Historical Review, volume 12, 1937, p. 270-287.

The credibility of the Fray Marcos Account.

La crédibilité de la relation de Frère Marc. New Mexico Historical Review, volume 16, 1940, p. 233-243.

Road to Cíbola.

La route pour Cíbola. Ams. Pr., 1980. Réimpression, Land and Life, A Selection of the Writings of Carl Ortwin Sauer, University of California Press, Berkeley, 1963.

Savary, Corentin, OFM

Franciscains chez les Indiens d'Amérique Latine. 5) Historien du Pérou et explorateur de la Californie, Marc de Nice ,1495-1542.
La Clarté-Dieu, 11, 1992.

Sbaralea, Hyacinthe, OFM

Supplementum et castigatio ad scriptores trium ordinum S. Francisci…
Supplément et critique aux écrivains des trois ordres de Saint-François. Édition posthume, Rome 1921, dott. Attilio Nardecchia.

Scaliero, Joseph

La città di Nizza di Provenza, insigne per le suoi monumenti, ecc.
La cité de Nice de Provence, célèbre pour ses monuments etc. Manuscrit, archives Municipales, Nice.

Schroeder, Albert, H.

Fray Marcos de Niza, Coronado and the Yavapai.
Frère Marc de Nice, Coronado et les Yavapai. New Mexico Historical Review, volume 30, 1955, p 265-296 ; volume 31, 1956, p 24-37.

Seymour, Deni J.

Evaluating Eyewitness Accounts of Native Peoples along the Coronado Trail from the International Border to Cíbola.
Évaluation des témoignages directs des Natifs le long de la piste de Coronado, de la frontière internationale à Cíbola. New Mexico Historical Review, volume 84, number 3, summer 2009.

Simon, Pedro, OFM

Primera parte de las Noticias Historiales de las Conquistas de tierra firme en las Indias Occidentales.
Première partie des Notices Historiques des Conquêtes de terre ferme aux Indes Occidentales. Cuenca, Domingo de la Iglesia, 1627.

Solis, Antonio de

La conquista de México de Hernando Cortés.
Traduction française sous le titre « Fernand Cortez, la conquête du Mexique », Librairie Commerciale et Artistique, Histoire générale des Aventuriers de la Mer, Paris, 1970.

Tello, Antonio, OFM

Libro segundo de la crónica miscelánea en que trata de la conquista espiritual y temporal de la Sancta Provincia de Xalisco en el nuevo reino de la Galicia y Nueva Vizcaya y descubrimiento del Nuevo Mexico.
Livre second de la chronique dans laquelle on traite de la conquête spirituelle et temporelle de la Sainte Province de Jalisco au nouveau royaume de Galice et Nouvelle-Viscaye et découverte du Nouveau-Mexique. Écrit en 1653. Première publication, volume 2 de la « Colección de documentos para la Historia de Mexico », par Joaquín García Icazbalceta. Réédition Gobierno del Estado de Jalisco - Universidad de Guadalajara.

Ternaux-Compans, Henri

Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés pour la première fois en français. Arthus Bertrand, Paris, 1837-41, 21 volumes. Le volume IV contient la « Véridique relation de la conquête du Pérou », de Jerez, qui a fait l'objet d'une réédition en 1982 aux éditions Métailié, Paris, avec une présentation de Pierre Duviols. Le volume VI contient la traduction de la relation de Cabeza de Vaca, « Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les 2 expéditions qu'il fit aux Indes ». Réédition Mercure de France, Paris, 1980. Le volume IX contient les instructions d'Antonio de Mendoza, l'attestation de Ciudad-Rodrigo, l'accusé de réception et la relation de Frère Marc, la relation de Castañeda de Najera. Les volumes XVIII et XIX contiennent la traduction de Juan de Velasco, « Histoire du royaume de Quito ».

Relation de la conquête du Pérou. Ternaux-Compans attribue à Frère Marc la paternité de cette relation, dont il publie la traduction française dans les Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, tome 96 de la collection, 4ème série, 3ème année, tome 4 de 1842, Arthus Bertrand, Paris, p. 257 à 334. Attribution moderne à Cristóbal de Molina, dit l'Almagriste.

Relation de la découverte et de la conquête du Pérou par le Père Pedro Ruiz Naharro, de l'ordre de la Merci de la province de Lima ; apologie pour la vérité.
Traduction française par Henri Ternaux-Compans, Nouvelles annales des voyages et des sciences géographiques, tome 101 de la collection, 4ème série, 5ème année, tome premier de 1844, Arthus Bertrand, Paris.

Tibesar, Antonine, OFM

Franciscan Beginnings in Colonial Peru.
Les débuts des Franciscains au Pérou Colonial. Washington, Academy of

American Franciscan History, 1953.

Tisserand, Eugène, abbé

Histoire civile et religieuse de la cité de Nice et du département des Alpes-Maritimes.

Librairies Visconti et Delbecchi, Nice 1862. Éditions Jeanne Laffitte, Marseille 1973.

Torquemada, Juan de, OFM

Los Veinte i un libros Rituales i Monarquía Indiana, con el origen y guerras, de los Indios Occidentales, de sus poblaciones, descubrimiento, conquista…

Les vingt et un livres rituels de la monarchie indienne, avec l'origine des guerres, des Indes Occidentales, de leurs populations, découverte, conquête… Editorial Porrua, Mexico, 1969, avec une introduction de Miguel Léon Portilla.

Torres, Alberto María, OP

El Padre Valverde.

Le Père Valverde. Quito, 1932.

Toselli, Jean-Baptiste

Biographie Niçoise ancienne et moderne.

Imprimerie de la Société Typographique, Nice, 1860. Éditions Jeanne Laffitte, Marseille 1973.

Undreiner, G. J.

Fray Marcos de Niza and his journey to Cíbola.

Frère Marc de Nice et son voyage à Cíbola. The Americas, 1946-1947, t. III, p 415-486.

Urdaneta, Ramón

Cuatricentenario de Trujillo. Trujillo y la Iglesia.

Quatrième centenaire de Trujillo. Trujillo et l'Église. Saragosse, Artes Gráficas « El Noticiero », 1956.

Vargas, José María

La conquista espiritual del imperio de los Incas.

La conquête spirituelle de l'empire des Incas. Quito, 1948.

Vargas Ugarte, Ruben

Historia de la Iglesia en el Perú.

Histoire de l'Église au Pérou. P. 1511-1568, Tome 1, Lima, Pérou, Imprenta Santa Maria, 1953.

Velasco, Juan de, SJ

Historia del reino de Quito en la América Meridional.

Histoire du royaume de Quito en Amérique Méridionale. Première édition Quito, 3 volumes, 1841 - 1842. Vol. 1 : Histoire naturelle. Vol. 2 : Histoire antique. Vol. 3 : Histoire moderne. Plusieurs rééditions, dont : Casa de la Cultura Ecuatoriana, Editorial « Benjamín Carrión », introduction par Piedad et Alfredo Costales, 1996. Traduction française par Ternaux-Compans.

Verdugo Montoya, Laura Beatriz

El país del más allá : las siete ciudades de Cíbola y Quivira.

Le pays le plus lointain : les sept cités de Cíbola et Quivira. Culiacán : Colegio de Bachilleres del Estado de Sinaloa (COBAES), 1995.

Vetancurt, Agustín, OFM (nom variable, Bethencourt, Vetancourt…)

Chronica de la provincia del Santo Evangelio de Mexico. Quatro parte del Teatro Mexicano de los successos Religiosos, compuesta por el Reverendo Padre Fray Augustín de Vetancurt, Mexicano, hijo de la misma Provincia y su Chronista Apostolico.

Chronique de la province du Saint-Evangile de Mexico. Quatrième partie du Théâtre Mexicain des succès Religieux, composé par le Révérend Père Frère Agustín de Vetancurt, Mexicain, fils de la même Province et son Chroniqueur Apostolique.

Menologio Franciscano de los varones mas señalados, que con sus vidas ejemplares… ilustraron la Provincia del Santo Evangelio de Mexico.

Ménologe franciscain des frères les plus connus, qui, par leurs vies exemplaires… rendirent illustre la Province du Saint-Evangile de Mexico. Les deux œuvres imprimées ensemble, première édition, Mexico, María de Benavides Viuda de Juan de Ribera, 1697. Édition fac-similé, Editorial Porrua, Mexico, 1971.

Wadding, Luc, OFM

Annales Minorum.

Annales des Mineurs. Grand annaliste des Franciscains, le Père irlandais Luc Wadding a commencé en 1625 la publication de ses annales. Il reproduisit (en latin) le texte de la découverte de Cíbola par Frère Marc. Le volume XVI contient le discours de Nicholas Herborn. Les annales de Wadding ont été « abbrégées et traduites en François » par le R. P. Silvestre Castet, Récollet, ouvrage publié à

Toulouse en 1683. Le P. Charles Rossi en reproduit les pages consacrées à la découverte de Cíbola dans sa série d'articles publiés dans l' Union Séraphique, Nos de mai, juin et juillet 1939.

Wagner, Henry R.
Fr. Marcos de Niza.
Frère Marc de Nice. New Mexico Historical Review, volume 9, 1934, p. 184-227.

California Voyages, 1539 - 1541.
Voyages en Californie, 1539 - 1541. J. Howell, San Francisco, 1925.

Winship, Georges Parker
The journey of Coronado.
Le voyage de Coronado. « Fourteenth Annual Report of the United States Bureau of Ethnology », Washington, 1896. Rééditions : « Original Narratives of Early American History", 1907. Grabhorn Press, San Francisco, 1933. Fulcrum Series in American History, 1990. Dover Books on Travel, Adventure, Mineola, 1990.

Weymuller, François
Histoire du Mexique.
Presses Universitaires de France, 1953.

Woodbury, Lowery
The Spanish Settlements Within the Present Limits of the United States, 1513-1561.
Les colonies espagnoles dans les présentes limites des États-Unis, 1513-1561. Putman, New York, 1901. p. 260-278, 467-468.

Index des noms